

Notes sur la seconde épître aux Corinthiens

William Kelly

Traduit de l'anglais. Les passages où l'auteur traduit le texte biblique différemment de JN Darby ont été soulignés pour les distinguer.

Introduction.....	2
2 Corinthiens 1	3
2 Corinthiens 2	10
2 Corinthiens 3	15
2 Corinthiens 4	23
2 Corinthiens 5	31
2 Corinthiens 6 à 7:1.....	51
2 Corinthiens 7:2-16.....	60
2 Corinthiens 8	64
2 Corinthiens 9	71
2 Corinthiens 10	74
2 Corinthiens 11	81
2 Corinthiens 12	88
2 Corinthiens 13	96

Introduction

Le ton de la seconde épître aux Corinthiens est très différent de celui de la première épître, mais l'épître elle-même provient nettement du même esprit et du même cœur. Aucun écrit de l'apôtre ne porte de manière aussi non équivoque les marques de tout ce qui le caractérise ; aucun ne correspond mieux à l'état de ceux auxquels il s'adressait, avec une grâce riche cherchant la restauration et avec un profond sentiment de triomphe devant Dieu. Aucune autre épître n'abonde autant en transitions rapides, découlant de profonds exercices d'âme. Les circonstances par lesquelles il avait passé le qualifiaient de toute évidence pour le travail dont il avait la charge, empêchant un classement ordonné des sujets traités. Cependant tout est juste comme il fallait ; aucune autre épître ne donne un plus bel exemple de ce qui est approprié à la situation à tout point de vue.

Parmi ce qu'on voit développé avec une force et une plénitude remarquable, on peut citer :

- l'expérience personnelle, utilisée pour aider les autres dans leurs épreuves,
- l'œuvre du Seigneur dans toute sa diversité, avec l'action correspondante du Saint Esprit,
- la vérité de Dieu sous sa forme spécifique, sous ses formes les plus élevées,
- la gloire de Christ en contraste avec l'esprit, autrefois cachée sous la lettre,
- la marche et le service qui conviennent à de telles révélations de grâce,
- les affections appelées par tout cela à agir au milieu de la douleur et de la souffrance, le mal abondant, mais la grâce surabondant,
- les épreuves et les besoins des saints, appelant les autres à se remémorer avec amour,
- l'opposition de ceux qui se recherchent eux-mêmes, employée par l'ennemi pour empêcher la bénédiction des saints et rabaisser la gloire de Christ, pour distraire les faibles et faire apparaître une activité sans scrupules,
- mais d'autre part l'énergie du Saint Esprit opérant non seulement pour accorder des visions célestes, et donner ainsi un objet à la foi, mais pour manifester Christ dans la faiblesse et la souffrance, là où la puissance de Christ peut reposer.

C'est pourquoi l'expression des sentiments est bien plus fréquente et prononcée dans cette seconde épître que dans la première — non pas que la première manque à montrer l'amour de l'apôtre pour les Corinthiens, et son espérance envers et contre tout à leur égard. Mais la seconde fait ressortir de manière encore plus manifeste comment il supportait tout, croyait tout, endurait tout (1 Cor. 13:7). C'est pourquoi il parle ici avec beaucoup plus de confiance de sa récompense certaine, dans un amour qui ne cherchait pas son propre intérêt, mais le leur. Il explique ici ses motivations beaucoup plus ouvertement. Leur soumission aux répréhensions de sa première épître, leur obéissance à la parole du Seigneur qu'il avait fait peser sur leurs consciences, le laissait libre maintenant de s'expliquer. Mais même ainsi il parle avec la plus grande délicatesse, de peur de paraître chercher à se justifier au lieu de chérir la jalousie pour le Seigneur seul. Leur édification était ce qui lui tenait le plus étroitement à cœur, juste après la gloire du Seigneur, si tant est qu'on puisse séparer ce que la foi sait être inséparable. Plus d'une fois il retrace le cas de l'âme sous la discipline (comme dans la première épître, il les avait pressés d'agir en sainte jalousie pour Christ), d'abord pour montrer la grâce en restaurant celui qui était accablé d'une tristesse excessive (ch.2), et d'autre part pour reconnaître comment ils s'étaient montrés à tous égards purs dans l'affaire (ch.7).

Nous pouvons, d'une manière générale, voir l'épître divisée de la manière suivante :

a) les sept premiers chapitres présentent une esquisse de son ministère dans ses épreuves et ses dangers, et les conflits de l'âme causés par l'état des saints, ceux de Corinthe par-dessus tout, — dans la toute-puissance, et le caractère glorieux et le résultat béni du service de Christ, triomphant de toute opposition, jusqu'à la mort même, dans l'amour pour ses objets ; — et ceci non seulement chez ceux qui exerçaient le ministère, mais aussi chez ceux envers qui s'exerçait le ministère, comme étant le travail du Saint Esprit dans la vie de Christ ; — et donc un ministère supérieur à tout ce qui pourrait s'opposer, même jusqu'à la mort et au jugement, mais exercé dans la souffrance et dans la

sainteté — ayant pourtant à faire avec le jugement de ce qui est contraire à la sainteté et que la grâce tourne vers une repentance plus profonde de la part, non seulement des coupables, mais de tous ceux qui ont à faire avec eux, de manière à apporter de la gloire au Seigneur dans la défaite de Satan, aussi bien que dans des affections divines vivifiées et renforcées.

b) ensuite, en 2 Cor. 8 et 9, nous avons un exposé admirable du principe divin de donner et de recevoir parmi les chrétiens, combiné avec son appel aux saints de Corinthe (qu'il pouvait désormais librement exhorter), en tant que ramenés par grâce, pour abonder en grâce envers les saints pauvres en Judée : un devoir constant et très sérieux, et un privilège béni de l'église envers les saints pauvres en tout temps, quand ils s'en chargent dans la foi de la grâce du Seigneur, et dans l'amour envers les Siens, comme l'apôtre le souligne ici.

c) finalement, à partir de 2 Cor. 10, nous avons un discours apologétique, dans lequel la véritable humilité va de pair avec une indignation brûlante contre ceux dont Satan se sert pour s'opposer à la gloire de Christ et pour détruire la bénédiction des saints sous couvert de dévoiler des fautes imaginaires de Ses serviteurs. Rien ne peut surpasser la justesse et la profondeur de sentiment avec lesquelles l'apôtre traite ce thème difficile et délicat ; rien de plus foudroyant à l'égard des adversaires de la grâce, quelle que soit leur prétention à la lumière et à la justice. Pour un esprit aussi désintéressé, aimant, et humble que celui de Paul, c'était extrêmement pénible de parler de lui-même ; il appelle cela sa folie, en les invitant à la supporter. La vanité aime à parler de soi et de ses menus faits et gestes ; la vraie grandeur se complaît dans ce qui est sa propre source — Celui qui surpasse tout, en qui elle oublie de penser à soi — et elle peut, pour le bien des autres, se permettre de parler des travaux et des souffrances pour cet objet aimé et pour tout ce qu'il aime, afin de réfuter ces détracteurs sans cœur et ces calomnies. Et comme l'insinuation indigne qui accusait l'apôtre de légèreté de propos, a été dissipée au premier chapitre, ainsi dans le dernier, il met en garde ceux qui avaient sapé son apostolat contre la juste sévérité qui doit les atteindre s'ils persévèrent dans une course aussi déshonorante pour le Seigneur, que destructrice pour leurs propres âmes.

2 Corinthiens 1

Le point clé sur lequel cette épître met l'accent est la grâce qui restaure, selon le caractère et la puissance de vie en Christ, cette grâce étant accompagnée du plus profond exercice de cœur sous les voies de Dieu en discipline. Si les Corinthiens durent l'apprendre d'une manière appropriée à leur état, l'apôtre dût agir davantage en profondeur afin d'arriver à mener à bien et à parfaire l'œuvre de grâce déjà commencée par la première épître, une oeuvre qui produisait l'humiliation et le jugement de soi. Le Seigneur l'appela à traverser l'épreuve personnelle et la souffrance les plus sévères dans le but de servir et de sympathiser avec eux de manière d'autant plus effective, que leur état actuel, interprété par l'amour, lui permettait à la fois de montrer une affection sans réserve et de s'exprimer librement à leur égard. L'influence de tout cela, on peut le constater, est très considérable sur le style de sa seconde lettre, qui abonde en transitions des plus rapides et en allusions abruptes, tandis qu'il relate, pour leur profit, sa propre affliction, ainsi que la fidélité de Dieu, mêlant très intimement l'expérience, la doctrine, la consolation et l'avertissement. Pourtant bien loin d'être de la confusion, tout cela contribue au but suprême d'ouvrir les yeux sur les leçons de la grâce, jusqu'à l'anéantissement de la confiance en soi et de la glorification dans l'homme.

« Paul, apôtre de Jésus Christ par la volonté de Dieu, et Timothée, le frère, à l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, avec tous les saints qui sont dans l'Achaïe tout entière : Grâce et paix à vous, de la part de Dieu notre Père et de notre Seigneur Jésus Christ ! » (1:1-2).

Les premiers mots de la seconde épître ressemblent naturellement à ceux de la première, mais avec des différences bien précises. L'apôtre ne répète pas ici son appel à l'apostolat (1 Cor. 1:1), et il ne qualifie pas l'assemblée à Corinthe de sanctifiée dans le Christ Jésus, ni les saints d'être des appelés par un appel de Dieu analogue au sien (1 Cor. 1:2) : on ne peut que juger que ces différences

sont intrinsèquement calculées et voulues par grâce pour exercer leurs consciences vis-à-vis de l'état de chose existant alors dans cette ville. Sosthène était associé en grâce à l'apôtre dans la première épître, comme quelqu'un connu d'eux, et probablement issu d'entre eux, que lui pouvait honorer si eux ne le faisaient pas, comme ici (2 Cor. 1:1) nous trouvons Timothée venu d'ailleurs et à l'égard duquel l'apôtre sollicite dans la première épître qu'il soit reçu dignement par eux (1 Cor. 16:11). Mais dans la première épître, l'apôtre avait associé l'assemblée de Corinthe « avec tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur [Seigneur] et le nôtre » (1 Cor. 1:2) ; tandis qu'ici il l'associe « avec tous les saints qui sont dans l'Achaïe tout entière » (2 Cor. 1:1). Il est clair que la première épître donne une extension beaucoup plus large que la seconde, et laisse place à une profession qui pourrait ne pas être réelle, ce qu'en effet l'apôtre craignait de manière évidente pour les Corinthiens dans les deux épîtres, surtout la première. Mais la force directe de ces expressions semble être d'embrasser, en s'adressant expressément à eux, d'un côté les saints qui habitaient ici ou là en Achaïe sans, peut-être, être réunis en assemblées (2 Cor. 1:1), et d'un autre côté ceux qui partout invoquaient le nom du Seigneur (1 Cor. 1:2). D'un côté (1 Cor.) il était important que ces derniers connussent tous leur héritage dans les privilèges accordés et révélés, et soient gardés du piège de l'incrédulité qui niait leur appartenance durable à l'église universelle, d'un autre côté (2 Cor.) il était important que tous les saints dans toute l'Achaïe connussent et se réjouissent dans la grâce qui avait opéré en restauration dans l'assemblée de Corinthe, malgré tout ce qui laissait encore à désirer pour le Seigneur. Il s'agissait de l'intérêt et du profit qui étaient communs à la fois aux personnes immédiatement concernées et à d'autres. Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui, et si un membre est honoré, tous les membres se réjouissent avec lui. Dans les deux épîtres (1 Cor. 1:3 et 2 Cor. 1:2) il ne pouvait que leur souhaiter d'être caractérisés par la «grâce» (la source) et la «paix» (l'effet de l'amour au-dessus du mal et du besoin) coulant richement et librement « de la part de Dieu notre Père et du seigneur Jésus Christ », la source et le canal de toute bénédiction, mais ici de nouveau associées à la grâce et à la paix désirées.

« Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console à l'égard de toute notre tribulation, afin que nous soyons capables de consoler ceux qui sont dans quelque tribulation que ce soit, par la consolation dont nous sommes nous-mêmes consolés par Dieu. Car comme les souffrances du Christ abondent à notre égard, ainsi, par le Christ, notre consolation aussi abonde. Et soit que nous soyons en tribulation, c'est pour votre consolation et votre salut, qui est opéré en ce que vous endurez les mêmes souffrances que nous aussi nous souffrons (et notre espérance à votre égard est ferme) ; soit que nous soyons consolés, c'est pour votre consolation et votre salut ; sachant que, comme vous avez part aux souffrances, de même aussi vous avez part à la consolation » (1:3-7).

Quelle différence frappante par rapport au début de la première épître ! Dans celle-là (1 Cor.), il rendait grâce à son Dieu, non pas en effet pour l'état spirituel des saints de Corinthe — loin de là, quoique certains ait fait cette déduction tout à fait inintelligente — mais pour la richesse de leurs dons. Maintenant (2 Cor.), il peut bénir le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ pour la grâce qui tire parti de toute notre tribulation, L'appelant le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation. Et certainement quand quelqu'un adore un tel Dieu, son adoration est renforcée si lorsqu'il entre en contact avec Lui avec son cœur (autrefois tellement éloigné jusqu'à ce qu'il soit purifié par la foi !) rendu capable d'accueillir n'importe quelle difficulté, même la plus douloureuse, en étant consolé par Dieu — de manière à consoler ceux qui seraient dans quelque difficulté que ce soit, par la consolation avec laquelle il a déjà été consolé (1:4). Il est bon de voir le travail de la grâce chez un homme ayant les mêmes passions que nous (Jacq. 5:17), et pas seulement dans la plénitude et la perfection de Christ Lui-même. Si Paul a été remarquable plus que tous les autres pour l'énergie du travail d'amour, il est certain qu'il a été encore plus remarquable par la variété et la grandeur de ce qu'il a souffert pour le nom de Christ. Il peut donc parler ici de ce qui venait de se vérifier de nouveau chez lui : Les souffrances de Christ abondent à notre égard, dit-il ; ainsi notre consolation abonde par Lui, ajoute-t-il (1:5). Sa foi se saisissait des voies et de la fin du Seigneur, et l'appliquait à ses propres circonstances, et à l'opération de la grâce à la face de tous. Comme l'amour ne fait

jamais défaut, ainsi toutes choses travaillent ensemble pour le bien (Rom. 8:28). Et si nous sommes dans la tribulation, c'est pour votre consolation et votre salut (1:6). L'amour interprète avec hardiesse et libéralement. Il en avait assez entendu pour que son esprit soit réjoui : « soit que nous soyons affligés, c'est pour votre consolation et votre salut, qui est opéré en ce que vous endurez les mêmes souffrances que nous aussi nous souffrons » (1:6). Les souffrances des saints à Corinthe étaient très différentes des siennes. Mais la grâce prend plaisir à partager tout ce qu'elle peut ; et la foi donne le caractère le plus élevé à tout ce qu'elle peut discerner comme étant de Dieu. Dans cet esprit, l'apôtre semble ici considérer les souffrances des saints à Corinthe, et en espérer les meilleurs résultats, « sachant que, comme vous avez part aux souffrances, de même aussi vous avez part à la consolation » (1:7).

L'apôtre se réfère maintenant aux circonstances affligeantes dans lesquelles il avait plu à Dieu de le faire passer afin d'enseigner Ses voies d'autant plus profondément, non pas à lui-même simplement, mais aux Corinthiens et même à tous les saints. Le processus est douloureux, sans doute, mais le profit est immense pour les autres, et pour l'âme elle-même, et ce pour la gloire de Dieu. Combien est bon le Dieu que nous adorons !

« Car nous ne voulons pas, frères, que vous ignoriez, quant à notre affliction qui [nous] est arrivée en Asie, que nous avons été excessivement chargés, au-delà de notre force, de sorte que nous avons désespéré même de vivre. Mais nous-mêmes nous avons en nous-mêmes la sentence de mort, afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts, qui nous a délivrés d'une si grande mort, et qui nous délivre [ou : délivrera] ; en qui nous espérons qu'il nous délivrera aussi encore, vous aussi coopérant par vos supplications pour nous, afin que, pour le don de grâce qui nous est [accordé] par le moyen de plusieurs personnes, des actions de grâces soient rendues pour nous par plusieurs. Car notre gloire est celle-ci, [savoir] le témoignage de notre conscience, que dans la sainteté et la sincérité devant Dieu, non pas avec une sagesse charnelle, mais par la grâce de Dieu, nous nous sommes conduits dans le monde et plus encore envers vous. Car nous ne vous écrivons pas autre chose que ce que vous savez, et que vous reconnaissez, et que vous reconnaîtrez, je l'espère, jusqu'à la fin, comme aussi vous nous avez reconnus en partie, que nous sommes votre sujet de gloire, comme vous êtes aussi le nôtre dans la journée de notre Seigneur Jésus » (1:8-14).

C'est ainsi que Dieu Lui-même se révèle riche en miséricorde, et ce, non pas seulement en conférant une faveur objective en Christ, mais en faisant que les Siens éprouvés soient supérieurs à toutes les difficultés, — non pas en exemptant de souffrance et de douleur ceux qu'Il aime, mais en leur donnant la foi qui accepte tout de Ses mains en se confiant en Son amour. Ici, nous voyons, non pas le Saint de Dieu, qui a souffert étant tenté à l'extrême, hormis le péché, et qui, sur la croix, n'a pas connu le péché, mais ce que c'était pour Dieu de Le faire péché — mais nous voyons ici un homme ayant les mêmes passions que nous (Jacq. 5:17), fortifié en puissance dans l'homme intérieur (Éph. 3:16) et dont l'homme extérieur est écrasé de toute manière ; pourtant c'est « de celui qui mange [qu']est sorti le manger, et [c'est] du fort [qu']est sortie la douceur » (Juges 14:14). Et ce n'est pas tout. Il avait à faire, comme nous aussi, à Celui qui sait comment commander la tribulation afin que son fruit, en divine consolation, arrive juste au bon moment pour les saints qui ont besoin de secours et de consolation. La bouche de l'apôtre s'ouvre pour les Corinthiens (6:11) ; son cœur qui avait été repoussé par leur mal et leur dureté, s'était épanché. Il peut maintenant parler librement de délivrance afin qu'eux aussi, humiliés, si ce n'est humbles, puissent entendre et se réjouir, et avec lui magnifier le Dieu et Père du Seigneur Jésus, et exalter Son nom ensemble. (1:8) Par l'affliction qui lui était arrivée en Asie proconsulaire il avait été excessivement chargé au-delà de sa force, comme il dit, jusqu'à désespérer même de vivre, mais la grâce, comme il convient toujours à Dieu, avait opéré infailliblement. (1:9) Ce n'était pas par une intervention providentielle pour protéger l'apôtre de la souffrance, encore moins par un miracle qui pourrait confondre les adversaires, mais parce que la sentence de mort était de manière permanente en lui. Job n'avait pas en lui cette sentence de mort, ce qui explique sa longue lutte, et combien il se tordait de douleurs provenant du dehors comme du

dedans. Job avait été amené aussi loin que possible, (1:10) jusqu'au bout avant que ne viennent sa délivrance et sa bénédiction. L'apôtre s'y soumit tout du long, et était donc au-dessus de tout ce que Satan pouvait faire, car il n'a aucun pouvoir au-delà de la mort, et fut complètement dérouté par la foi qui acceptait une pareille sentence (*), (1:9-10) au point que cette sentence fût «en nous-mêmes, afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts, qui nous a délivrés d'une si grande mort, et qui nous délivre ; en qui nous espérons qu'il nous délivrera aussi encore». C'est la puissance de la résurrection introduite dans le présent, afin de ne pas reculer devant la sentence de mort en soi-même, mais de la retenir. Si Abraham l'apprit dans sa dernière leçon de la foi avec Isaac (Héb. 11:17-19), l'apôtre déclare qu'il avait cette sentence en lui-même. Telle était pour lui la puissance de la vie en Christ, non pas de l'ascétisme pour finalement exalter le moi, mais il trouvait la force dans la foi, donnant gloire à Dieu, le libérateur parfait et sans limites. (1:11) Mais son cœur déchargé introduit ici les Corinthiens pour coopérer par des supplications en sa faveur afin que le don de la grâce qui lui a été accordé par le moyen de nombreuses personnes fournisse à beaucoup de personnes de quoi rendre grâces à son égard. Ainsi, quoi qu'il lui en coûtât, il voulait lier ensemble par grâce les cœurs des saints en action de grâces à son sujet, — ces cœurs qui étaient autrefois en danger d'une aliénation licencieuse et totale à cause de leur légèreté qui les exposait aux ruses de Satan. Combien l'indépendance est éloignée de Christ, qu'elle soit personnelle ou ecclésiastique !

(*) Je ne vois pas de raison de douter que le vrai sens soit « sentence » et non pas « réponse ».

Mais il n'y a rien de bon, d'aimable, ou de saint sans Dieu à qui se réfèrent toujours la conscience et le cœur, purifiés par la foi, et libres. C'est pourquoi l'apôtre se tourne ensuite vers la base et la preuve de l'intégrité spirituelle, bien qu'il écrive pour leur intérêt plutôt que pour le sien. « Car notre gloire est celle-ci, [savoir] le témoignage de notre conscience, qu'avec (simplicité, ou plutôt) sainteté et sincérité (littéralement de Dieu, mais au sens de) devant Dieu, non pas avec une sagesse charnelle, mais par la grâce de Dieu, nous nous sommes conduits dans le monde et plus abondamment envers vous » (1:12). Il pouvait d'autant plus hardiment demander leurs prières et compter sur elles du fait qu'il était persuadé d'avoir une bonne conscience quant à sa conduite générale dans le monde, comme devant Dieu, et spécialement envers eux (voir Héb. 13). Il ne cherchait pas à se concilier les hommes ; mais décidé à plaire à Dieu, il ne doutait pas qu'une conscience pure en eux reconnaîtrait une conscience sans reproche chez lui. L'activité du moi aveugle la personne, et engendre des pensées amères, spécialement au sujet de quelqu'un dont la course condamne moralement les autres ; au contraire, si l'œil est simple, tout le corps est plein de lumière, et l'amour s'épanche librement. « Car nous ne vous écrivons pas autre chose que ce que vous (savez bien, ou), lisez et que vous reconnaissez, et que vous reconnaîtrez, je l'espère, jusqu'à la fin, comme aussi vous nous avez reconnus en partie, que nous sommes votre sujet de gloire, comme vous êtes aussi le nôtre dans la journée du Seigneur Jésus » (1:13-14).

(1:13) Maintenant que le jugement de soi avait commencé à opérer dans les saints à Corinthe, ils ne manqueraient pas de voir la folie de le taxer d'inconstance, lui dont la vie comme saint et comme serviteur de Dieu avait été d'une fermeté immuable et d'une vérité inflexible. Il y a beaucoup de différence quant à la force de ἀναγινώσκετε ici. Le sens de ce mot ailleurs dans le Nouveau Testament est indiscutablement «lire» [lisez], auquel beaucoup tiennent, comme la Version Autorisée anglaise [note Biblique : ainsi que Carrez, la TOB et le NT en français courant] ; d'autres, comme Calvin, luttent pour «vous savez bien », qu'on trouve rarement, voire jamais sauf chez les poètes. La question est de savoir si ce qu'ils savaient, provenait de sa présence au milieu d'eux ou de son épître. Or il écrit avec la calme assurance de quelqu'un qui se tient devant Dieu, et qui ne manque pas de parler à la conscience des saints, partout où ils se sentent sans contraintes, en dehors des points chauds et des préjugés de partis ; et comme il avait des raisons de croire qu'ils l'avaient ainsi reconnu, au moins en partie, il espérait donc qu'ils finiraient par reconnaître qu'il était leur sujet de gloire, de même qu'eux étaient le sien dans la journée de notre Seigneur Jésus. Il était bon pour tous d'anticiper ce jour-là.

L'apôtre explique maintenant les circonstances que certains à Corinthe étaient aussi prompts à mal interpréter que prêts à tourner à son avantage. Il est libre d'expliquer maintenant comment les choses sont, mais il est davantage soucieux de mettre tout sur le compte de Christ et de la vérité, et selon l'intérêt vrai et bien compris des saints.

« Et dans cette confiance j'avais voulu aller auprès de vous d'abord, afin que vous eussiez une seconde grâce, et par chez vous passer en Macédoine, et de Macédoine de nouveau aller auprès de vous ; et puis que vous me fissiez la conduite vers la Judée. En me proposant donc cela, est-ce que j'aurais usé de légèreté ? Ou les choses que je me propose, me les proposé-je selon la chair, en sorte qu'il y ait en moi le oui, oui, et le non, non ? Mais Dieu est fidèle, que notre parole que nous vous avons adressée, n'est pas oui et non. Car le Fils de Dieu, Jésus Christ, qui a été prêché par nous au milieu de vous, [savoir] par moi et par Silvain et par Timothée, n'a pas été oui et non, mais il y a oui en lui (*) ; car autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui ; et c'est pourquoi par lui est aussi l'amen, à la gloire de Dieu par nous » (1:15-20).

(*) note Bibliquest : rappel de la note explicative JND : « c'est-à-dire la constatation de toute la vérité divine est effectuée dans la Personne de Christ ».

L'impression injurieuse, et même l'accusation de certains à Corinthe contre l'apôtre étaient basées sur des apparences tout à fait ténues, qu'on séparait de l'action, chez lui, de la puissance et de l'amour et de l'esprit de sobre bon sens. Combien de telles pensées chez eux étaient opposées à l'Esprit ! La modification de ses plans en n'allant pas auparavant les visiter, était aussi nettement de la soumission au Seigneur, que l'était son désir présent de les voir et de leur être en aide. Ce n'était pas par crainte de qui que ce soit, là, encore moins par manque de but moral en lui-même. Son cœur était tourné vers eux dans l'activité vaste et sainte de l'amour divin. Il leur avait été auparavant en bénédiction, et il cherchait à ce qu'ils aient de nouveau une faveur du Seigneur sur son chemin d'aller vers la Macédoine et de retour vers la Judée ; et il comptait sur leurs soins affectueux pour lui faire la conduite vers l'Est. Il leur fait connaître ses vrais motifs par la suite. Ceux qui cédaient à de telles conjectures prouvaient à la fois leur mauvais état, et leur ignorance de l'apôtre ; car le caractère et l'état sont conformes à ce que l'homme a comme objet devant lui. Si c'est Christ dans Son amour pour les Siens, et même pour l'homme en général, il s'ensuit une marche selon Dieu. Elle consiste à imiter Dieu et à servir le Seigneur. Si d'un côté il y a une absence de but, et de l'autre des plans selon la chair, dans les deux cas c'est le moi qui gouverne, et les autres ne peuvent avoir aucune base juste pour avoir confiance. L'homme est selon ce qu'il aime ou n'aime pas. Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui (1 Jean 4:16). Celui qui n'a pas d'objet qu'il recherche, manque de caractère, et ne peut être que frivole et inconstant ; celui qui recherche l'influence personnelle, la puissance, l'honneur, l'argent, etc., est dégradé selon ce à quoi son cœur s'attache. Ce qui est de la chair est sans valeur, et son propos est indigne de confiance. En Dieu seul est la durée, et son Esprit seul l'opère dans le cœur et dans les voies, où Christ supplante le moi comme objet. Car autrement l'homme est incapable de marcher ou de servir selon Dieu. Il est évidemment inconstant, ou ses plans, même s'ils sont positifs, n'ont ni les directions de Dieu ni Sa force.

Maintenant, dans un esprit de grâce, il se détourne admirablement de leurs insinuations contre lui pour revenir à la doctrine qu'il prêchait. « Mais Dieu est fidèle, que notre parole que nous vous avons adressée, n'est pas oui et non » (1:18). Il n'y a pas de changement de but dans l'évangile, ni aucune incertitude, quoi qu'en pense l'homme. Dieu Lui-même le garantit et est concerné par cela. Sa gloire et Sa grâce sont autant en jeu que Sa vérité et Sa justice. Dans l'œuvre puissante de la rédemption, tout ce que Dieu est a brillé comme nulle part ailleurs dans le passé ou le futur. Là, Il a justifié Sa nature avec la haine éternelle du péché ; là Il a manifesté Son amour, s'élevant au-dessus du pire mal de la créature. A-t-Il compromis Sa parole ? Il l'a accomplie en entier, dans la lettre et dans l'esprit. A-t-Il abandonné Sa sainteté ? Jamais Sa séparation absolue du mal n'a été autant manifestée, et Son juste jugement du mal n'a jamais été autant visible qu'alors ; pourtant ce fut alors qu'est tombé tout obstacle à l'épanchement de la grâce qui surmonte tout envers les pécheurs, quels qu'ils aient été et où qu'ils aient été, en vertu de l'efficacité du seul sacrifice de Christ. Et il n'y a

aucune incohérence dans l'œuvre qui en est la base comme dans la prédication. Au contraire, tout est mis en harmonie, les actes et les pensées, lesquels étaient, sinon, inconciliables. Notre seule cohérence absolue est en Christ et dans Sa croix.

On observera ici que l'apôtre s'associe d'autres personnes. Car la grâce et la vérité, qui vinrent par Jésus Christ, élargissent toujours le cœur, et donnent une communion durable ; cela apparaît encore plus clairement dans ce qui suit. « Car le Fils de Dieu, Jésus Christ, qui a été prêché par nous au milieu de vous, [savoir] par moi et par Silvain et par Timothée, n'a pas été oui et non, mais il y a oui en lui ». La gloire de la personne proclamée correspond à la certitude garantie. Le doute, la difficulté, l'hésitation, ou l'incohérence n'ont pas de place dans le Fils de Dieu, qui est maintenant l'Homme glorifié, qui a souffert sur la croix pour l'abolition du péché ; et l'apôtre et ses compagnons ne connaissaient et ne prêchaient aucune autre doctrine. La vérité est une, et ils l'avaient crue, et c'était la même doctrine qu'ils prêchaient. D'autres cherchent des nouveautés, et c'est naturel pour l'esprit de l'homme, actif et remuant. Ils ne pouvaient pas agir de cette manière avec une telle personne, une telle œuvre et un tel message. Cette Personne divine, dans Sa grâce infinie, régissait leurs pensées et remplissait leurs cœurs ; et de l'abondance de leurs cœurs, ils prêchaient la parole de vérité, l'évangile de leur salut, et ils restaient cohérents chacun avec lui-même, comme tous, les uns avec les autres.

Ainsi, il déclare sans équivoque que sa prédication et celle de ses compagnons n'avaient rien des vacillements et des conflits communs aux écoles d'opinions humaines, et cela parce que toute vérité se vérifie dans la personne de Christ. Elle est oui en Lui. Elle demeurerait la même. La perfection est venue en Lui, et elle est venue en tant qu'accessible aux autres. C'est beaucoup plus que l'accord des témoins avec eux-mêmes et l'un avec l'autre, qui est éclipsé par Christ, qui est personnellement la vérité, et tout s'est vérifié en Lui. Rien de plus éloigné du style de pensée et d'expression grecs, feutrés et hésitants, où tout était mis au rang d'opinion, même ce qui n'était pas mis en doute. Ici tout est sûr, dégagé des nuages, et péremptoire. L'évangile, tel que Paul le prêchait, n'admet aucune réponse douteuse, ni langage double ; la raison en est qu'il est révélé dans le Second Homme, qui a mis de côté le premier, avec ses ténèbres et ses doutes, sa culpabilité et sa corruption.

Mais il y a plus : « Car autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui ; c'est pourquoi aussi par lui est l'amen à la gloire de Dieu par nous » (1:20). On voit que ce n'est pas seulement qu'il y a l'affirmation de toutes les promesses de Dieu en Christ, et que par conséquent elles sont affirmées de la manière la plus élevée, avant l'accomplissement chez d'autres [que Christ], lequel accomplissement est l'effet et la manifestation extérieure devant tout œil dans l'univers, — mais il y a l'application présente des promesses avec un caractère tout à fait certain, par le ministère apostolique à la gloire de Dieu. Dieu est glorifié dans le Fils de l'homme, comme le Fils de l'homme est glorifié (Jean 13:31) ; mais il y a des résultats d'un genre très profond que Dieu accorde maintenant à la foi, dans l'administration desquels (non pas du royaume simplement, comme Pierre) notre apôtre avait la place principale, et le chrétien a le droit de moissonner la bénédiction, en donnant son assentiment à la vérité, à la fois de cœur et par le Saint Esprit. Bengel aussi, il y a longtemps, a dit de manière assez concise : « Oui par égard à Dieu qui promet, Amen par égard aux croyants ». Mais il y a plus à dire pour introduire le croyant dans la jouissance de ce que Dieu a opéré en Christ, et cela suit immédiatement. Ici, c'est le sûr fondement, non pas les promesses de Dieu comme autrefois, encore moins la loi qui prouvait que l'homme ne pouvait pas l'accomplir, cependant tout est accompli en Christ, et est non moins sûrement vérifié à travers Lui, pour la gloire de Dieu par nous.

L'apôtre réfute encore plus l'insinuation d'incertitude dans sa prédication, en allant plus loin que la vérification de la vérité, et l'accomplissement de toutes les promesses de Dieu en Christ, jusqu'à notre ferme association avec tout cela en Lui.

« Or celui qui nous lie fermement avec vous à Christ et qui nous a oints, c'est Dieu, qui aussi nous a scellés, et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos cœurs » (1:21-22). Ce ne sont pas la volonté

propre de l'homme ou son effort qui sont en mesure de nous assurer auprès de Christ, et, par conséquent, ce n'est pas simplement une question d'inconstance, de faiblesse ou de manquement en aucune manière. Celui qui nous lie fermement à Christ, c'est Dieu.

[... discussion grammaticale sur la structure de la phrase...]

Ici donc, il est établi que Celui qui nous lie fermement à Christ, c'est Dieu, comme ailleurs il nous est dit que nous sommes en Lui. L'homme est faible et vacillant, encore plus en actes qu'en paroles ; mais Celui qui nous lie fermement à Christ c'est Dieu, et ceux qui sont liés sont non pas seulement les forts, mais les plus faibles, comme ayant le plus besoin de cette grâce et de cette puissance sécurisantes. Ainsi, dans un amour qui s'élève au-dessus tout ce qui blesse l'esprit, l'apôtre ajoute, comme associant les saints de Corinthe avec lui-même et Timothée : «Celui qui nous lie fermement avec vous». Pour les uns comme pour les autres, Christ était la forteresse inexpugnable, le roc qu'on ne peut jamais faire bouger.

Mais il y a davantage dans ce qui suit : nous sommes «oints» en tant que croyants, nous recevons l'onction de la part du Saint, par quoi, comme le dit Jean, nous connaissons toutes choses (1 Jean 2:20). Dieu a oint de l'Esprit Saint et de puissance le Seigneur Jésus, qui a passé de lieu en lieu, faisant le bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance (voir Luc 4:18, Actes 10:38). Pour nous qui croyons, l'onction est plutôt l'énergie de la communion avec Sa pensée révélée ; et encore l'Esprit donné est l'Esprit de puissance, et d'amour, et de sobre bon sens ; et Celui qui nous a oint n'est pas un homme, mais Dieu. Il s'ensuit que, selon ce que dit l'apôtre en ayant la dernière heure devant ses yeux, l'onction demeure en nous aussi sûrement qu'elle nous enseigne toutes choses (1 Jean 2:27). Ce n'est pas une manifestation transitoire de puissance sur Satan extérieurement, ni une qualification réservée aux apôtres, comme certains l'ont pensé. C'est le privilège permanent du chrétien permettant à son âme d'entrer dans les pensées révélées de Dieu ; les petits enfants (*paidia*) ont autant ce privilège que les croyants les plus mûrs, et de manière aussi réelle, même si ce n'est pas aussi manifeste. Les apôtres et les prophètes du Nouveau Testament ont reçu, bien entendu, un don ou une énergie pour leur œuvre ; mais il n'est jamais dit qu'ils sont «oints» en tant que tels.

Mais notre apôtre nous dit que Dieu nous aussi a scellés, et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos cœurs (1:22). L'Esprit n'est pas donné à plusieurs époques différentes, selon les différences d'opérations qui sont les Siennes. Pour nous qui croyons en Christ et nous reposons sur Sa rédemption, le don de l'Esprit est réellement la source puissante de tout. Celui qui nous lie fermement à Christ, et nous a oints, comme nous l'avons vu, c'est aussi Lui qui nous a scellés, et nous a donné les arrhes. Le Père, Dieu, a **scellé le Fils de l'homme** (Jean 6:27). Nous pouvons facilement comprendre que cela était parfaitement approprié, car Il *était* non seulement de toute éternité, mais comme homme Il était aussi Son Fils, l'objet constant et parfait de Son délice. Mais comment pouvons-nous être scellés, nous qui étions dans le péché et la misère, tout l'opposé du Seigneur Jésus ? Sa rédemption nous délivre complètement de la servitude de Satan, et nous ne sommes pas seulement nés de Dieu et Ses fils, mais nous sommes lavés de nos péchés dans Son sang, et le péché dans la chair est condamné dans Sa mort en sacrifice, aussi sûrement que nous, nous sommes pardonnés. D'où, en vertu de cette œuvre, Dieu nous a aussi scellés, et nous a donné le «**arrhes** de l'Esprit dans nos cœurs». L'Esprit Saint n'est pas seulement le sceau de la rédemption, mais la **garantie de l'héritage**. Le sens n'est pas du tout que l'Esprit est donné par mesure, comme les arrhes sont une partie d'un tout plus grand. Il est le témoin de ce qui a été fait et agréé à notre égard ; Il est également l'avant-goût de la gloire qui doit suivre assurément. Et toutes choses sont de Dieu, qui a d'abord envoyé Son Fils, afin que toutes les promesses puissent se vérifier, et qui ensuite a envoyé Son Esprit afin que nous qui croyons soyons mis en sécurité, dans la connaissance, et la jouissance de toute cette bénédiction, passée, présente, et à venir, en Christ notre Seigneur.

Ainsi le dénigrement que les Corinthiens faisaient de sa propre parole, ayant été, en grâce, tourné en la louange de l'évangile, l'apôtre passe ensuite, avec une grande solennité, à l'explication du

véritable motif du fait qu'il n'était pas allé auparavant à Corinthe. « Or, moi, j'appelle Dieu à témoin sur mon âme, que ç'a été pour vous épargner que je ne suis pas encore allé à Corinthe, non que nous dominions sur votre foi, mais nous coopérons à votre joie : car c'est par la foi que vous êtes debout » (1:23-24). S'il était venu plus tôt, cela aurait été avec une verge (voir 1 Cor. 4:21). Désireux de les unir dans l'amour, et dans un esprit de débonnairété, il avait différé sa venue jusqu'à ce que la grâce ait opéré le jugement de soi parmi eux. Le retard, et le fait d'aller ailleurs entre-temps, avait fourni l'occasion d'insinuations indignes, déjà évoquées. C'était vraiment pour les épargner qu'il n'était pas venu ; mais il se garde soigneusement de donner prise à l'accusation d'assumer une autorité excessive : « non que nous dominions sur votre foi, mais nous coopérons à votre joie ». Rien n'est vraiment fait, si l'œuvre n'est pas faite dans l'âme devant Dieu. Même des apôtres comme Paul ou Jean ne cherchaient pas un instant à s'intercaler entre le fidèle et Dieu. Les apôtres communiquaient la pensée de Dieu, afin que les saints puissent en avoir la même assurance qu'eux, et ainsi que leur joie soit parfaite. « Car c'est par la foi que vous êtes debout » (1:24c). Ce doit donc être afin de plaire à Dieu. Sans la foi c'est impossible. Ce n'est pas par la crainte ou la faveur des hommes, si béni qu'elle soit, que les saints sont debout, mais par la foi. Contribuant à leur joie, il préférerait s'exposer à l'accusation de versatilité, si quelqu'un avait assez de bassesse pour penser cela de lui et pour en parler, plutôt que de les traiter durement, comme il aurait dû le faire pour être fidèle, s'il était venu comme il se l'était d'abord proposé. Il avait attendu que la parole de Dieu fasse son œuvre salutaire, mêlée à de la foi chez ceux qui l'entendirent (Héb. 4:2). Il désirait faire son travail avec joie, et non en gémissant, car cela ne leur aurait pas été profitable (Héb. 13:17). Était-ce là dominer sur eux, comme des hommes orgueilleux pouvaient le prétendre ? C'était faire avancer leur joie avec de la foi, en étant leur serviteur pour l'amour de Jésus.

2 Corinthiens 2

L'apôtre explique maintenant avec davantage de détails les motifs pour lesquels il n'était pas allé auparavant à Corinthe. Ils auraient dû en avoir compris la raison assez clairement d'après 1 Cor. 4. Mais la chair n'apprécie jamais les motifs de l'Esprit, et l'ennemi prend plaisir à embrouiller les saints, s'il échoue avec ceux qui les servent pour l'amour de Jésus. Cependant, maintenant que la grâce avait commencé à travailler chez les Corinthiens, il modifie son langage en conséquence. L'apôtre avait alors demandé s'il fallait qu'il vienne avec une verge, ou bien en amour et avec un esprit de douceur (1 Cor. 4:21). Ici, ayant déjà dit que c'était dans le but de les épargner qu'il n'était pas encore venu à Corinthe (1:23), il continue avec des paroles montrant à quel point la pensée de dominer sur leur foi était éloignée de lui, contrairement à ce que certains auraient pu déduire de sa menace de venir avec une verge.

« Mais j'ai jugé ceci en moi-même, de ne pas retourner auprès de vous avec de la tristesse. Car si moi je vous attriste, qui est-ce donc qui me réjouit, sinon celui qui est attristé par moi ? Et j'ai écrit ceci même, afin que, quand j'arriverai, je n'aie pas de tristesse de la part de ceux de qui je devais me réjouir, ayant cette confiance à l'égard de vous tous, que ma joie est celle de vous tous ; car je vous ai écrit dans une grande tribulation et avec détresse de cœur, avec beaucoup de larmes, non afin que vous fussiez attristés, mais afin que vous connussiez l'amour que j'ai si abondamment pour vous » (2:1-4).

C'est une erreur de penser que ces mots impliquent une précédente visite dans la tristesse, et qu'il y ait donc eu une seconde visite intermédiaire non relatée, distincte de la première. L'œuvre avait commencé comme décrit en Actes 18. La visite suivante dont parle l'écriture a eut lieu en Actes 20:2-3, après que les deux épîtres aient été écrites — la première depuis Éphèse (1 Cor. 16:8), la seconde depuis la Macédoine — mais il n'est pas dit si c'était de Philippiques (selon l'idée de la tradition), ou de quelque autre endroit, comme Thessalonique. La tradition a certainement tort d'affirmer que la première a également été écrite de Philippiques, comme c'est peut-être le cas de la deuxième. 2 Cor. 12:14, 21 et 13:1 n'indiquent rien quant au fait, mais seulement quant à l'intention d'une seconde visite, repoussée en raison de leur état, et dans l'espoir que ce retard puisse donner

lieu à l'intervention de la grâce, et qu'ainsi le besoin d'une intervention judiciaire sévère soit dissipé (ce qui était envisagé était une intervention de l'apôtre envers plusieurs dans l'assemblée). En effet 2 Cor. 13:2 semble indiquer clairement qu'en réalité il n'y avait pas été une deuxième fois : « J'ai déjà dit, et je dis à l'avance, *comme si j'étais présent pour la seconde fois, et maintenant étant absent, etc.* ».

Il n'existe aucune preuve, à mon avis, qu'il y soit allé une fois pour corriger les abus et pour exercer la discipline. Il était soucieux d'éviter une pareille nécessité, et par conséquent, au lieu d'y aller selon son intention et malgré du travail plus attrayant pour lui, il alla à la rencontre de Tite afin de savoir comment sa première lettre avait été accueillie à Corinthe.

En fait, il n'y avait pas été ; mais c'était la troisième fois qu'il se proposait d'y aller ; et c'était le fait d'avoir repoussé la visite alors qu'elle avait été prévue, qui avait donné lieu à l'accusation de légèreté d'esprit. Ce changement était dû à leur défaillance, et nullement à la sienne. Au contraire, par amour pour eux, il préférait être grossièrement mal compris ; et ainsi, au lieu de donner des explications aux autres, il avait décidé pour lui-même ou en lui-même, de ne pas revenir vers eux dans la tristesse.

S'il avait fait cette visite à l'époque prévue, elle aurait généré de la tristesse tout du long (en tous cas pour lui) en voyant les saints divisés par le zèle partisan, empêtrés dans des convoitises charnelles, fricotant avec le monde, magouillant avec l'idolâtrie, communiquant indignement, étant en désordre dans l'assemblée, et niant (au moins implicitement) de la doctrine fondamentale ; la tristesse aurait aussi été sûrement pour eux, s'il avait convaincu leurs consciences, et traité leur état comme il le méritait. Par grâce donc, il avait reporté sa visite (2:1) jusqu'à ce que le résultat de sa première lettre apparaisse, car dans celle-ci il avait apporté la lumière de Dieu pour éclairer toutes ces choses mauvaises et d'autres choses encore, sur quoi il avait été informé surtout par un rapport, et non pas par une nouvelle visite. Les bonnes nouvelles qu'il avait reçues de l'effet produit par sa lettre ouvraient son cœur, et faisaient s'épancher la profonde affection qu'il avait pour eux, malgré leurs fautes affligeantes. Car il était convaincu que leur tristesse était la sienne, comme aussi sa joie était la leur. Quelle merveilleuse puissance il y a en Christ pour produire la communion dans la tristesse au sujet du mal, dans la joie de la grâce, au-dessus du moi et de son caractère diviseur et de ses conséquences ! Son désir était le bonheur des saints. Pas étonnant, alors, qu'il lui répugnât d'aller où et quand sa visite devait être une visite de tristesse. « Car si moi je vous attriste, qui est-ce donc qui me réjouit, sinon celui qui est attristé par moi ? » (2:2). C'est-à-dire que personne, sinon eux, ne pouvait satisfaire son cœur. Quel amour, et quelle délicatesse aussi ! Il individualise les saints dans cette phrase : « Et j'ai écrit ceci même, afin que, quand j'arriverai, je n'aie pas de tristesse de la part de ceux de qui je devais me réjouir, ayant cette confiance à l'égard de vous tous, que ma joie est celle de vous tous » (2:3).

Il est donc clair que ce dont parle l'apôtre n'est pas seulement d'*infliger* de la tristesse, mais d'en *recevoir*, comme d'ailleurs il en est toujours ainsi selon Dieu dans Son assemblée, quoi qu'il en soit dans le monde. Son motif en écrivant était de dissiper les sujets de peine pour eux comme pour lui, afin que lui et eux puissent se réjouir ensemble lors de sa venue, — Christ étant la source, qui ne peut tolérer rien d'offensant pour Dieu dans Son temple, que sont les saints. Et les circonstances, ainsi que les sentiments intérieurs de l'apôtre, étaient éminemment propres à produire ce résultat. « Car je vous ai écrit dans une grande tribulation et avec détresse de cœur, avec beaucoup de larmes, non afin que vous fussiez attristés, mais afin que vous connussiez l'amour que j'ai si abondamment pour vous » (2:4). C'était un très grand amour, sans guère être plus grand qu'envers les autres, comme certains l'ont imaginé.

Il n'y a peut-être pas de circonstance où la délicatesse de l'apôtre, ainsi que sa fidélité, apparaissent davantage que celle où il s'occupe du cas qui avait si profondément peiné son cœur par le déshonneur fait au Seigneur à Corinthe. Car si ce cas trahissait à quels bas fonds la chair non jugée d'un chrétien peut l'entraîner, il avait aussi mis à nu le bas état de l'assemblée, et en avait fait une

épreuve spéciale pour lui qui les aimait, et un danger spécial pour ceux qui par ailleurs se détachaient de lui. Néanmoins, la grâce et la vérité venues en Christ avaient opéré si puissamment par l'Esprit Saint dans ce serviteur béni, que même les Corinthiens frivoles avaient été réveillés à la repentance aussi résolument qu'à l'action en discipline ; et dans cette mesure la communion avait été restaurée entre eux et l'apôtre. On doit se douter qu'à la suite de son commandement de retrancher le méchant du milieu d'eux, ils ne pouvaient que s'incliner, et ôter le vieux levain, afin de pouvoir être une pâte nouvelle, comme ils étaient sans levain. Le sacrifice pascal de Christ est inséparable de la fête des pains sans levain que nous avons à célébrer ici-bas. Nous ne pouvons pas esquiver une responsabilité, si nous jouissons d'un privilège. La sincérité et la vérité doivent caractériser le croyant.

Mais si ce n'était que tardivement que les saints à Corinthe s'étaient réveillés pour sentir et agir avec honneur et un saint ressentiment vis-à-vis d'un pareil outrage dans le temple de Dieu, il y avait désormais le danger d'une forte réaction en sens inverse. La sévérité est aussi peu selon Christ que le laxisme ou l'indifférence ; et ceux qui avaient besoin d'un appel puissant pour les réveiller pour défendre le nom du Seigneur outragé, risquaient maintenant de passer à l'autre extrême, celui de la dureté judiciaire, aussi éloignée de la grâce de l'apôtre que de son souci précédent de la sainteté. Ainsi la communion de cœur était mise en péril du côté opposé.

L'apôtre saute cependant sur ce qui était bon, grâce à l'action de l'Esprit en eux, pour travailler encore davantage et mieux. La guérison d'un bas état est rarement immédiate. La correction est nécessaire là, comme ici ; et le fait même que l'appel à la justice résonne à nouveau, peut, dans un premier temps, préoccuper l'âme au point d'empêcher l'amour d'agir librement. Il en était ainsi à Corinthe, jusqu'à ce que celui qui représentait le Maître de manière si bénie, pose à nouveau ses mains sur leurs yeux, qui ne voyaient encore les hommes que comme des arbres qui marchent (Marc 8:24), - afin que, pleinement rétablis, ils puissent voir tout clairement. Il leur avait écrit dans une grande affliction et avec détresse de cœur, avec beaucoup de larmes (2:4), — ce qui réfutait les accusations de légèreté ou d'auto-exaltation ; il leur avait ainsi écrit non afin qu'ils fussent affligés, mais afin qu'ils connussent l'amour qu'il avait si abondamment envers eux.

Maintenant il se tourne vers celui qui était en cause, qui l'avait attristé dès la première nouvelle de son péché, la première épître ayant servi à mettre son péché, et le leur, dans la lumière de Dieu devant leurs consciences.

« Mais si quelqu'un a causé de la tristesse, ce n'est pas moi qu'il a attristé, mais, en quelque sorte (afin que je ne vous surcharge pas), c'est vous tous. Il suffit, pour un tel homme, de cette punition [qui lui a été infligée] par le grand nombre, de sorte qu'au contraire vous devriez plutôt pardonner et consoler, de peur qu'un tel homme ne soit accablé par une tristesse excessive. C'est pourquoi je vous exhorte à ratifier envers lui votre amour. Car c'est aussi pour cela que je vous ai écrit, afin que je connaisse, à l'épreuve, si vous êtes obéissants en toutes choses. Or à celui à qui vous pardonnez quelque chose, moi aussi [je pardonne] ; car moi aussi, ce que j'ai pardonné, si j'ai pardonné quelque chose, [je l'ai fait] à cause de vous dans la personne de Christ ; afin que nous ne soyons pas circonvenus par Satan, car nous n'ignorons pas ses desseins » (2:5-11).

(2:5) La tristesse qui avait rempli le cœur de l'apôtre avait plus ou moins envahi l'assemblée ; et c'était bien le sentiment qui convenait. Si l'Israélite pieux reprenait à son compte les péchés du peuple, et les confessait, combien plus ceux qui sont dans une relation beaucoup plus proche avec le Seigneur ! Pourtant, nous le voyons déjà profondément chez Moïse et Josué, chez Ézéchiass et Josias, chez Daniel et Esdras. De même maintenant, la grâce avait, dans une mesure, fait partager aux saints la tristesse de l'apôtre vis-à-vis du scandale à Corinthe : non pas afin qu'eux, le cas échéant, le ressentent aussi profondément que lui, mais afin que lui puisse parler d'eux tous comme étant affectés de façon semblable à lui. Ainsi les cœurs de tous seraient réconciliés, et même celui qui avait causé la tristesse sentirait qu'il y avait chez l'apôtre tout sauf le désir de l'accabler.

Il ajoute (2:6) que la répréhension ou le châtement déjà infligé par beaucoup était suffisant. Il n'en aurait pas été ainsi si la sentence d'exclusion n'avait pas été appliquée. Pas un mot ne laisse entendre qu'une simple réprimande sans exclusion aurait arrêté le mal, et amené le malfaiteur à se repentir. L'idée donc des réformateurs français (Calvin, Bèze, etc.) ou autres, qui va dans ce sens, est non seulement sans fondement, mais aussi indigne ; car comme la première épître avait insisté péremptoirement sur l'exclusion du fautif, la seconde est tout aussi claire que la confiance mutuelle était dans sa mesure restaurée par leur fermeté et le jugement d'eux-mêmes dans cette affaire. En particulier le verset 9 est incompatible avec une moindre mesure de fermeté, sans parler des versets 7 et 8, et bien d'autres ailleurs. Le verset 6 ne signifie pas non plus qu'il évoquerait une sorte de censure autre que celle administrée par les Corinthiens, distincte de l'excommunication qu'il avait lui-même prescrite ; mais il signifie que ce qui avait déjà été fait en conformité avec les injonctions inspirées avait atteint son but, et ne devait pas être prolongé. C'est tout à fait confirmé par l'appel qui suit (2:7), à plutôt pardonner et consoler de peur que, si le coupable continuait sous une sentence aussi terrible en étant brisé au point où il l'était, il ne soit accablé par une douleur excessive. C'est pourquoi (2:8) il supplie les saints, comme ils avaient déjà témoigné leur horreur du péché, de ratifier leur amour par un acte formel de l'assemblée. Ainsi aussi, les saints prouveraient leur obéissance à tous égards, dans la restauration en grâce du pénitent, comme précédemment dans le jugement solennel de son péché odieux. L'apôtre avait tout cela en vue lorsqu'il écrivit les deux épîtres.

Mais il était extrêmement important de noter et d'apprendre que, bien qu'il ait dû réveiller l'assemblée tant vis-à-vis du jugement que vis-à-vis de la restauration (car ils avaient failli dans les deux cas), il voulait qu'ils sentent et qu'ils agissent correctement en se joignant à eux dans leurs actes, et non pas en agissant à leur place. C'est pourquoi il ne parle pas du tout comme un dictateur spirituel, aussi vraie et grande que soit l'autorité qui lui avait été donnée du Seigneur, — mais il prend soin d'argumenter à la fois sur le plan de la doctrine et sur celui de la discipline. « Or à celui à qui vous pardonnez quelque chose, moi aussi [je pardonne] ; car moi aussi, ce que j'ai pardonné, si j'ai pardonné quelque chose, [je l'ai fait] à cause de vous dans la personne de Christ ; afin que nous ne soyons pas circonvenus par Satan, car nous n'ignorons pas ses desseins » (2:10-11). Cela n'aurait pas été une guérison adéquate de l'assemblée de pardonner au fautif de Corinthe du seul fait que l'apôtre l'avait fait ou commandé ainsi. Au temps où le mal flagrant n'était pas jugé, il avait ordonné l'excommunication ; mais une fois que la grâce avait opéré chez chacun dans l'appréciation autant que dans le traitement de ce qui était si humiliant, il veut qu'ils pardonnent, et il veut les accompagner dans ce pardon. Ce n'est donc pas, « à celui à qui *je* pardonne, *vous aussi* vous pardonnez », mais « à celui à qui *vous* pardonnez quelque chose, *moi aussi* je pardonne ». Il prend le plus grand soin d'insister sur leur propre rôle dans la ratification de l'amour, même lorsque apostoliquement il a précisé leur devoir, afin qu'il ait communion avec eux tout du long. Dans la prérogative de miséricorde, il voulait être suiveur, et ce qu'il avait pardonné, s'il avait pardonné quelque chose, il voulait le faire à cause d'eux dans la personne de Christ. Combien le sceau de l'autorité est béni, et combien la sanction est pleine de grâce ! Pussions-nous chérir une telle scène d'affections divines en présence du bien et du mal ! Notre faiblesse est immense, les difficultés aussi diverses qu'humainement insurmontables, le danger des ruses de Satan est permanent ; mais Celui qui est dans les saints est plus grand que celui qui est dans le monde (1 Jean 4:4) ; et nous savons que les pensées et desseins de l'ennemi visent par-dessus tout l'assemblée de Dieu, la seule société divine sur la terre.

L'apôtre reprend un instant le récit de sa course avec le but de témoigner de sa sollicitude affectueuse pour les saints de Corinthe qui l'avaient mal jugé ; et manquant d'amour de leur côté, ils n'avaient pas vu son amour qui les épargnait, et qui cherchait tout autant leur bénédiction pour la gloire du Seigneur.

« Or, étant arrivé dans la Troade pour l'évangile du Christ, et une porte m'y étant ouverte dans le Seigneur, je n'ai point eu de repos dans mon esprit, parce que je n'ai pas trouvé Tite, mon frère ;

mais, ayant pris congé d'eux, je suis parti pour la Macédoine. Or, grâce à Dieu qui nous mène toujours en triomphe dans le Christ et manifeste par nous l'odeur de sa connaissance en tout lieu. Car nous sommes la bonne odeur de Christ pour Dieu, à l'égard de ceux qui sont sauvés et à l'égard de ceux qui périssent : aux uns une odeur de (*) mort pour la mort, et aux autres une odeur de (*) vie pour la vie. Et qui est suffisant pour ces choses ? Car nous ne sommes pas comme plusieurs, qui frelatent la parole de Dieu ; mais comme avec sincérité, comme de la part de Dieu, devant Dieu, nous parlons en Christ » (2:12-17).

(*) εκ les deux fois, avec le génitif [« from » en anglais].

Nous voyons là deux choses : la profonde valeur qu'a l'évangile pour l'apôtre, et sa valeur encore plus grande pour des saints en danger de compromettre Christ. Ainsi, quel que fût son propos en venant dans une nouvelle région, et face à une porte manifestement ouverte pour l'œuvre cherchant à atteindre les âmes au-dehors, il ne pouvait pas se reposer sans avoir de nouvelles de ces âmes qui lui étaient si chères pour l'amour du Seigneur, et qui étaient si exposées aux ruses de Satan. Il avait espéré avoir des nouvelles de Corinthe par Tite ; mais il ne le trouva pas ; et donc, tournant le dos à ceux de l'orient où il se trouvait, il se rend en Macédoine. Son cœur était occupé des saints. Le souci de l'assemblée le décida à même renoncer pour le moment à un champ si prometteur pour l'évangile. L'assemblée avait davantage de droits, et l'apôtre agit en conséquence. Ce qui était en cause n'était pas seulement que la lettre qu'il avait écrite témoignait de son amour pour eux, et de sa tristesse causée par les graves circonstances de l'assemblée de Corinthe, mais c'était aussi son abandon du travail de l'évangile qu'il aimait tant, et ce malgré l'ouverture d'une porte dans le Seigneur. Son cœur était grandement éprouvé en pensant aux saints et à sa propre lettre. Voudraient-ils l'accepter comme venant de Dieu, et se juger dans la lumière ? Seraient-ils indignés par ses appels clairs et pénétrants, même s'ils étaient affectueux ? La situation était des plus critiques. En prenant congé alors, des saints dans la Troade, il s'en va vers là où il espérait entendre les nouvelles les plus récentes et les plus sincères sur leur état, et sur l'effet de sa propre lettre.

Mais, au lieu de s'arrêter pour décrire l'information transmise par Tite, l'apôtre éclate en louange et en action de grâce. Se tourner ainsi de l'instrument humain vers Sa grâce qui avait opéré un résultat aussi heureux alors que les choses étaient en si grand péril et si douloureuses, voilà qui était sans aucun doute caractéristique de la profondeur de ses sentiments et de son appréciation directe. Mais on ne peut concevoir rien de plus admirable comme moyen d'exprimer d'un coup ce que la grâce avait opéré chez les saints de Corinthe, ni rien de plus bienséant pour un serviteur de Christ. Il ne cherche ainsi absolument pas à se défendre lui-même, ni à faire valoir une sagesse supérieure qui serait la sienne.

La puissance de Dieu en grâce est célébrée immédiatement comme étant Sa victoire. Non seulement tous les moyens Lui sont attribués, ainsi que la bénédiction de sa part, — ce que la piété ressentira toujours et déclarera avec bonheur, — mais il parle avec vigueur de ce que Dieu nous mène toujours en triomphe dans le Christ. La meilleure preuve de cette singularité, c'est que beaucoup de commentateurs, tant protestants que catholiques, en restreignent le sens, en l'altérant. Entre autres, la traduction autorisée anglaise a été tellement touchée par cette impression, qu'ils ont rendu θριαμβεύειν par « faire triompher », au lieu de « mener en triomphe » comme il se doit. On a tenté de soutenir la traduction « faire triompher » par une utilisation causative hellénistique de certains verbes, mais je ne connais aucun cas prouvé de cet usage. En outre, cette traduction affaiblit vraiment, voire détruit, la beauté de l'image qu'utilise l'apôtre, et fait qu'il s'agit de son triomphe, au lieu de celui de Dieu ; et vis-à-vis des Corinthiens, cette traduction « faire triompher » serait un rappel plutôt mal à propos, et peut-être vexatoire, que lui avait raison tandis qu'eux avaient tort. La traduction « mener en triomphe » donne une prédiction singulièrement belle, bien que hardie, d'une victoire divine, dans laquelle l'apôtre aurait part en tant que captif volontaire, ou comme partie du cortège.

Il n'y a pas d'exagération de l'image utilisée, ni aucune représentation de lui-même comme étant humilié et vaincu, et encore moins aucune référence à ce que eux auraient combattu contre Dieu ou

contre Son serviteur. Mais sa joie de ce qu'ils aient été amenés à la repentance et à une reconnaissance de son autorité apostolique, ainsi que de ses services d'amour, il la transforme en une action de grâces à Dieu, qui, au lieu de lui faire éprouver qu'il avait abandonné l'œuvre d'évangélisation, nous mène toujours en triomphe en Christ, et rend manifeste l'odeur de Sa connaissance par nous en tout lieu (2:14). L'allusion se rapporte à un triomphe romain, où on brûlait des aromates à profusion ; et là-dessus, il saisit l'occasion d'illustrer la progression partout de son témoignage pour Christ dans l'Évangile. Mais les doux parfums d'un cortège triomphal s'accompagnaient de la vie pour certains captifs, et de la mort pour d'autres ; ceci est appliqué de manière aussi naturelle que puissante pour faire ressortir le double résultat de l'évangile.

Les Juifs ou Gentils incrédules ne voyaient en Jésus crucifié rien de plus qu'un homme mort ; comment un message fondé sur Lui pouvait-il avoir de la puissance à leur égard ? Ils ne pouvaient pas en nier les paroles de grâce, pas plus que celles de Christ dans la synagogue de Nazareth, où Il annonça Sa mission en faisant la merveilleuse citation d'Ésaïe 61 ; pourtant dans aucune de ces deux occasions, ils ne virent Dieu ni ne L'entendirent. Mais comme Dieu trouvait Son plaisir en Son Fils, le Sauveur, lui déclarait beaux les pieds de ceux qui annonçaient la bonne nouvelle de la paix, de ceux qui annonçaient de bonnes choses (És. 52:7 ; Rom. 10:15) ; et ainsi aussi, Dieu flairait une odeur de repos, plus douce que celle de l'offrande de Noé, ou de tout autre. « Car », dit l'apôtre, « nous sommes la bonne odeur de Christ pour Dieu, à l'égard de ceux qui sont sauvés et à l'égard de ceux qui périssent » ; et il explique cela soigneusement : « aux uns une odeur de mort pour la mort », ce que nous avons vu ; « et aux autres une odeur de vie pour la vie ». Tel est le message quand il est mêlé avec la foi ; car la foi Le voit et L'entend comme le Fils de Dieu, mais aussi comme le Fils de l'homme, qui mourut pour l'homme, pour les péchés, mais qui ressuscita dans la puissance d'une vie impérissable (Héb. 7:16), afin que nous vivions aussi, et que nous vivions de Sa vie, dans laquelle le péché ne peut jamais entrer, ni la mort dominer.

En pesant la responsabilité d'un service aussi béni d'un côté, si formidable de l'autre, il n'est pas étonnant que l'apôtre s'exclame : « Et qui est suffisant pour ces choses ? » (2:16b). Car si l'évangile est une parole de la grâce qui délivre, il fait briller la vérité au-dehors de manière à accentuer l'estimation que le serviteur a de sa responsabilité. C'est justement ce qui doit être : une pleine liberté conférée, au lieu de l'esclavage ; mais une responsabilité solennelle, réalisée comme elle ne l'a jamais été avant, et qui ne pouvait l'être d'aucune autre manière. Mais ici, la masse des Corinthiens n'avait malheureusement pas été à la hauteur, — non pas l'apôtre, qu'ils avaient sous-estimé dans la folie de leur auto-satisfaction. « Car nous ne sommes pas comme plusieurs, qui frelatent (ou falsifient) la parole de Dieu ; mais comme avec sincérité, comme de la part de Dieu, devant Dieu, nous parlons en Christ » (2:17). Il n'avait pas, comme beaucoup, trafiqué la parole de Dieu, mais il avait agi en toute transparence ; et non seulement cela, mais comme de la part de Dieu, dans le sentiment d'avoir à faire présentement avec Lui, comme tous le devront plus tard : « devant Dieu, nous parlons en Christ » : cela est beaucoup plus intime et énergique que simplement parler de Lui. Pourtant, même ces paroles solennelles n'empêchèrent pas les hommes, et même les saints, trop tôt au début et jusqu'à nos jours, de faire du ministère de l'évangile un tremplin pour des gains terrestres et des honneurs mondains, en désaccord évident avec la croix de Christ, et avec l'effet d'éclipser totalement Sa gloire céleste, sans parler de la perte douloureuse de toutes les parties concernées.

2 Corinthiens 3

De là l'apôtre se tourne, d'une manière particulièrement touchante, vers les saints à Corinthe. Son esprit sentait que ses dernières allusions à un triomphe, en contraste avec ceux qui faisaient commerce de la vérité (qui n'était donc jamais annoncée dans sa pureté authentique), pouvaient exposer à quelque personne malveillante. En rejetant donc la nécessité de recommandations humaines sous quelque forme que ce soit, il fait voir ce que la grâce forme dans le cœur (3:1-6), avant de mettre la loi en contraste avec l'évangile (3:7-18).

« Commençons-nous de nouveau à nous recommander nous-mêmes ? Ou avons-nous besoin, comme quelques-uns, de lettres de recommandation pour vous ou de votre part ? Vous êtes, vous, notre lettre, écrite dans nos cœurs, connue et lue de tous les hommes, étant manifestés que vous êtes la lettre de Christ, dressée par notre ministère, écrite non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur les tables de chair du cœur (ou : des cœurs). Or nous avons une telle confiance par le Christ envers Dieu : non que nous soyons compétents [JND : capables] par nous-mêmes de calculer [JND : penser] quelque chose comme de nous-mêmes, mais notre compétence [JND : capacité] vient de Dieu, qui nous a rendus compétents [JND : propres] comme serviteurs [JND : ministres] de la nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'esprit, car la lettre tue, mais l'esprit vivifie ».

Il est clair qu'il y avait alors, comme maintenant, la pratique de donner et de recevoir des lettres pour recommander des frères étrangers aux assemblées. C'est un précieux moyen d'introduction et de sauvegarde, pourvu que nous le maintenions dans l'esprit, non pas dans la lettre : sinon on risque de faillir doublement, en refusant ceux qui devraient être reçus, lorsque les circonstances ont empêché d'avoir le justificatif requis, — et en recevant ceux qui, étant trompeurs, arrivent à se procurer une quelconque lettre susceptible d'autant plus d'induire effectivement en erreur. Le but de toutes ces dispositions est de fournir un témoignage suffisant à l'assemblée de Dieu, qui n'est en aucune façon liée à une forme si excellente soit-elle, pourvu que, si celle-ci manque, d'autres moyens satisfaisant la piété ne laissent aucune hésitation raisonnable pour ceux qui jugent équitablement et en amour. Il est mauvais que ce que Dieu utilise pour notre tranquillité mutuelle soit perverti par du légalisme pour devenir un instrument de torture spirituelle, comme peut l'être parfois l'absence d'un mot de recommandation, ou quelque chose d'informel de ce genre.

Mais l'apôtre se détourne de la supposée imputation de chercher à se recommander lui-même, pour faire croître chez les saints de Corinthe quelque chose de l'amour qui brûlait si vivement dans son cœur. Si on pouvait supposer que lui ou quelque autre apôtre avait besoin d'une lettre de recommandation, ce n'était sûrement pas Paul vis-à-vis de ou de la part de l'assemblée à Corinthe ! Car il ajoute avec autant de beauté que d'affection : « Vous êtes, vous, notre lettre », non pas en train d'être écrite, mais déjà écrite, et de manière durable « dans nos cœurs », tandis qu'elle devenait « connue et lue de tous les hommes » (3:2), — comme l'était aussi la manifestation de ce qu'ils étaient la lettre de Christ, « dressée par notre ministère » (comme un fait passé), « écrite » (elle l'avait été et à la fois elle l'était encore), « non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur les tables de chair (ou : tables-chair) du cœur » (3:3).

C'était une chose merveilleuse de qualifier de « lettre de Paul » un groupe (quel qu'il soit) de saints dans ce monde, et que cette lettre représentât sa pensée et son cœur, le fruit de son témoignage par l'Esprit envers ce monde. Or voilà ce qu'il déclare quant à ce qu'était l'assemblée de Corinthe, non pas simplement une œuvre orale (issue de la langue), mais une œuvre « écrite dans nos cœurs », destinée sans doute à ce que les hommes en général apprennent par elle, — comme il dit : « connue et lue de tous les hommes ». Voilà l'église, non pas un credo, ou une souscription à des articles faits de papier et d'encre, si purs soient-ils à leur place, — mais une épître [lettre] pour présenter de manière vivante ce que l'apôtre enseignait et ressentait.

Ici, il va encore plus loin ; car, même quant à ces saints qui lui avaient causé tant de honte et de peine, mais qui étaient maintenant sa consolation et sa joie, il n'hésite pas à dire qu'ils se montraient être manifestement la lettre de Christ dressée par son ministère. Paul pouvait être le moyen, mais Christ était l'aboutissement ; et comme, pour Israël, Dieu avait écrit la loi sur de la pierre, de même maintenant l'Esprit gravait Christ sur les tablettes de chair du cœur des chrétiens, afin que le monde puisse lire Christ dans l'assemblée. On remarquera aussi que cette épître dit qu'ils le *sont* ; ce n'est pas une simple question de devoir, mais une question de relation positive qui est le fondement de l'obligation. Si nous sommes la lettre de Christ, comme l'apôtre le déclare aux Corinthiens, nous devons assurément transmettre Sa pensée et Ses affections en vérité et sans rature. La vérité, qui avait opéré chez eux, demeure pour nous, et pareillement l'Esprit du Dieu vivant ; et nous sommes

donc inexcusables si nous faillissons. Puisse-nous au moins le reconnaître et le sentir, afin que la grâce puisse opérer en nous comme dans ceux qui étaient tombés si vite !

« Or nous avons une telle confiance par le Christ envers Dieu » (3:4). Le christianisme non seulement exclut le désespoir, mais donne de l'assurance, et ce sur une base des plus solides avec Dieu : Christ Lui-même, dont l'œuvre place le croyant dans la même acceptation, la même proximité et la même faveur que celle dont notre Seigneur jouissait par Sa propre relation personnelle et Sa perfection comme homme. Voilà le sens, le but, et l'effet d'un Sauveur tel que Lui : moins que cela, ce serait faire peu cas de Lui et de Son œuvre, et de la nouvelle création et des relations qui en sont le fruit. Mais ici, l'apôtre parle de confiance en ce qui concerne son ministère (3:5), ce qui est également vrai et qui découle de la même grâce. Car il est tout entier l'expression de l'amour de Dieu en Christ envers nous et envers Christ dans le délice de ce qu'Il a glorifié Dieu — et dans la puissance de quelqu'un d'aussi capable que l'est le Saint Esprit pour donner effet à l'expression de cet amour. C'est pourquoi l'apôtre ne pouvait douter, mais chérissait une confiance, mesurée par l'estimation faite par Dieu de ce qui était dû à Christ que Dieu avait envoyé témoigner de Son amour et prouver cet amour, et qu'Il avait maintenant glorifié en haut en témoignage de la perfection de Son œuvre. (3:5) Mais en même temps on trouve le plus sérieux désaveu de toute compétence intrinsèque, tandis qu'il reconnaît que la compétence est donnée de Dieu (3:6a) pour servir dans l'ordre de la nouvelle alliance, mais même ici comme serviteur de l'esprit, non de la lettre (3:6b). Car littéralement, l'ordre de la nouvelle alliance reste à être appliqué aux maisons d'Israël et de Juda (Héb. 8:8), bien que le sang sur lequel repose son efficacité soit déjà versé et agréé. Mais cela ne fait que convenir d'autant plus au génie du christianisme, où les principes ressortent dans la lumière, et où la vérité est énoncée clairement, comme ici : « car la lettre tue, mais l'esprit [c'est à dire, la pensée de Dieu formulée sous des formes que l'incrédulité ne saisit jamais] vivifie » (3:6c). Ceci est vrai universellement, car si la lettre était autrefois un danger manifestement plus grand, il reste toujours le danger d'abandonner l'esprit pour la lettre, même sous l'évangile.

L'apôtre continue ensuite, dans une longue parenthèse (3:7-16) en mettant en contraste les ministères respectifs de la loi et de l'évangile, — ce débat soulevé partout où Christ est nommé et connu. Et ce n'est pas étonnant, car la grâce souveraine n'est pas naturelle pour le cœur, alors qu'elle est seule à révéler pleinement Dieu. Le croyant ne garde jamais la grâce fraîche, pure, ou même vraie, si ce n'est en étant consciemment dans la présence de Dieu, avec Christ devant lui. Comme elle est ainsi en Christ, elle est simple et appréciée comme le seul principe et la seule puissance qui conviennent à la fois à Dieu d'une part, et à ceux qu'Il sauve d'autre part. La grâce seule met chacun à la place qui lui convient. Mais l'effet — ou simplement l'hypothèse de l'esprit à cet effet même chez le croyant, — de prendre en main la grâce et de faire des déductions en rapport avec elle en dehors de la dépendance présente, voilà qui est aussi mauvais ou pire que le mauvais usage de la loi ; car la conscience répond à la loi quand elle condamne toute mauvaise voie, mais la foi est nécessaire pour la grâce. En dehors de la présence de Dieu, il n'y a que tolérance du péché. Dans Sa présence, la grâce traite le péché de manière beaucoup plus irrésistible que la loi, comme cela est évident à la croix de Christ. Ce n'est que là que le croyant peut jouir de la grâce en toute sécurité, heureusement, et saintement : et il n'est pas possible d'avoir la paix en Sa présence si ce n'est par la grâce — la grâce qui règne par la justice pour la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur (Rom. 5:21).

« Mais si le ministère de mort, gravé en lettres sur des pierres, a été introduit avec gloire, de sorte que les fils d'Israël ne pouvaient arrêter leurs yeux sur la face de Moïse, à cause de la gloire de sa face, laquelle devait prendre fin, combien plus le ministère de l'Esprit ne sera-t-il pas en gloire ! Car si le ministère de la condamnation a été gloire, combien plus le ministère de la justice abonde-t-il en gloire ! Car aussi ce qui a été glorifié n'a pas été glorifié sous ce rapport, à cause de la gloire qui l'emporte de beaucoup. Car si ce qui devait prendre fin [a été] avec gloire, bien plus ce qui demeure [sera-t-il] en gloire ! » (3:7-11).

Il est important de noter que l'apôtre raisonne ici sur Exode 34, et non sur Exode 20 comme en Hébreux 12. Il ne s'agit pas de la loi pure et simple, quand la voix de Dieu ébranla la terre, avec une scène de terreur qui rendit Moïse lui-même tout tremblant ; mais il s'agit de la loi quand elle a été donnée la deuxième fois, accompagnée de la miséricorde qui non seulement pardonnait, mais qui acceptait une médiation. C'était un mélange de loi et de grâce, c'est-à-dire justement ce que les gens imaginent maintenant être le christianisme. Mais c'est ce qui est appelé le ministère de mort, gravé en lettres sur des pierres. Car c'est la seconde fois, non pas la première, que la loi a été introduite avec gloire, et c'est cette même seconde fois, non pas la première, que les fils d'Israël ont eu de la difficulté à arrêter leurs yeux sur la face de Moïse. Ce n'est qu'alors qu'il nous est dit que la peau du visage de Moïse rayonnait (Exode 34:30), et que les Israélites craignaient de s'approcher de lui. C'était la gloire de l'Éternel qui faisait ainsi rayonner son visage, un effet tout à fait particulier à cette seconde occasion. Néanmoins, ceci est qualifié de « ministère de mort ». La miséricorde, qui avait épargné Israël, n'avait pas modifié le caractère de ce ministère, et la gloire qui brillait sur le visage du médiateur ne l'avait pas modifié non plus. Quelle différence avec ce qui est maintenant l'objet du ministère de l'Esprit (3:8) dans un Christ mort, ressuscité et glorifié ! Le reflet de la gloire dans le cas de Moïse n'était qu'un effet passager : il n'était ni intrinsèque, ni permanent, mais devait prendre fin. Il n'en est pas ainsi dans le cas de Christ. Ici tout ce qui est le fruit de Son travail demeure. Il a une valeur éternelle. Il n'est question ni de lettre, ni de gravure sur des pierres, mais d'un Sauveur divin, et pourtant un homme, qui a glorifié Dieu par l'expiation du péché, non pas seulement dans une vie d'obéissance, mais jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, — un Sauveur homme qui à la suite de cela est glorifié dans le ciel, oui, en Dieu Lui-même (Jean 13-32), et qui donne au croyant, autrefois pécheur misérable, coupable, et perdu, maintenant lavé, sanctifié et justifié (1 Cor. 6:11), un droit juste à se tenir dans une grâce parfaite, pour être avec Lui dans la gloire, un avec Lui déjà maintenant par le Saint Esprit envoyé du ciel. Voilà l'évangile, voilà le ministère de l'Esprit qui demeure et qui est assurément abondant « en gloire ».

Or la loi exige la justice, et l'homme étant pécheur ne peut pas satisfaire cette exigence. La loi est donc nécessairement un ministère de mort (3:7), et plus la bonté de Dieu brille avec éclat, plus c'est mauvais pour le pécheur, car il est d'autant plus démontré indigne et coupable. Dans l'évangile la justice est révélée à la foi (Rom. 1:17), non pas exigée : car Christ Lui-même est la justice du croyant, et l'œuvre a été faite et acceptée avant que Dieu ait envoyé l'évangile de Sa grâce à l'homme. L'Esprit, par conséquent, rend témoignage au sujet d'un homme qui est à la droite de Dieu, qui a souffert une fois pour les péchés sur la croix, et l'Esprit a déclaré que par Lui tous ceux qui croient sont justifiés de tout ce dont ils ne pouvaient pas être justifiés par la loi de Moïse (Actes 13:39). C'est pourquoi le Saint Esprit, comme Il a scellé Christ en tant que Juste sans effusion de sang quand Il était sur la terre, nous scelle maintenant que nous sommes lavés de nos péchés dans Son sang, et Il repose sur nous comme l'Esprit de gloire et de Dieu (3:8 ; 1 Pierre 4:14). Nous sommes placés, par conséquent, en association avec Christ en haut et nous attendons Sa venue pour nous y emmener. La loi, au contraire, non seulement tue, mais aussi condamne ; elle fait peser le sentiment de culpabilité sur la conscience, et le sentiment de ce que Dieu est juge du mal effectivement commis. Par conséquent, elle ne peut qu'être un ministère de condamnation (3:9), aussi bien que de mort, quelle que soit la gloire qui a marqué son entrée en vigueur ; tandis que l'évangile est le ministère de justice déjà accompli en Christ et la portion du croyant ; et cette justice demeure immuable et glorieuse en Christ en haut. C'est pourquoi le ministère de l'Esprit est aussi celui de la justice.

Comme la justice est un fait de la libre grâce en Celui qui nous aime parfaitement, ainsi la gloire attire pareillement, à la différence de la gloire qui alarmait Israël, y compris sur le visage de Moïse. La lumière qui émane de Christ glorifié parle de l'efficacité de Son sacrifice ; plus la lumière brille, plus la preuve est claire que tous nos péchés sont effacés par Son sang. C'est la lumière de la gloire divine sans doute, mais découlant de la rédemption. Son droit d'être dans les cieux n'est pas attaché à Sa personne seulement, mais à l'œuvre que Dieu Son Père Lui a donnée à faire afin que, aussi sûrement que nous Le connaissons dans le Père, nous sachions aussi que nous sommes en Lui et Lui en nous (Jean 14:20). Quelle merveille ! Et c'est pourtant la simple vérité de Christ et du chrétien. Mais qu'y

a-t-il d'aussi merveilleux que la vérité ? Pourtant, Christ rend compte de tout cela, et Son œuvre nous introduit dans tout cela, nous qui croyons. Telle est la grâce dans le ministère de l'Esprit par la justice.

Et comme la gloire de la grâce de Dieu en Christ fait pâlir complètement, par excès de brillance, Sa gloire dans la loi (3:10), de même aussi le caractère transitoire ou temporaire de cette dernière proclame son infériorité incomparable par rapport à la première qui demeure, comme en effet elle le doit, vu qu'elle découle de la volonté de Dieu et qu'elle exprime cette volonté, tandis que l'autre ne fait que condamner et exécuter la sentence sur le mal de l'homme déjà déchu et désobéissant.

Quelques détails peuvent être utiles pour aider le lecteur à apprécier la phraséologie remarquablement condensée de ces versets. La loi a été *introduite avec gloire*, et non pas *existe dans la gloire*. Quand nous arrivons à l'Esprit et à Son ministère qui subsistent en gloire, le verbe est changé [ne sera-t-il pas en gloire]. C'est une erreur, cependant, de supposer que le temps futur du verbe (3:8) est un futur au point de vue du temps : c'est plutôt une inférence. Il n'y a pas d'allusion ici à la gloire à venir. L'apôtre souligne fortement ce qui est l'objet du ministère de l'Esprit maintenant. Il est difficile d'exprimer la nature abstraite du contraste au v. 11 entre « ce qui devait prendre fin » (litt.: « le étant passager ») et « ce qui demeure » (litt.: « le demeurant »), mais il est important de le garder à l'esprit ; « ce qui demeure » = « le demeurant » est un participe présent de caractère, en dehors du temps, non pas un fait actuel.

Enfin également au v. 11, il est faux d'affirmer que « en gloire » et « avec gloire » n'est qu'une simple variation d'expression sans différence de sens. L'Écriture ne change jamais ainsi les mots sans une nouvelle pensée et un but distinct. « En gloire » est admirablement adapté quand il est connecté, non pas avec « a été », mais avec « ce qui demeure », pour énoncer la permanence de la gloire ; « avec gloire » n'est qu'une simple condition accompagnant ce qui devait disparaître. Romains 3:30 et 5:10 prouvent la différence, non pas l'identité, de force, quoi qu'en dise Winer (éd. de Moulton, p. 453, 512), ou les commentateurs induits en erreur par un tel laxisme, comme Alford, Hodge, etc.

Cela conduit l'apôtre par l'Esprit à faire l'application de l'incident de Moïse avec et sans voile, comme précédemment il avait parlé de la gloire de son visage dans le même incident. Il tire une gloire de ce que, dans l'évangile, tout est à découvert. Ce n'est plus la triste, mais salutaire, détection du péché dans l'homme, mais c'est la révélation claire du bien de Dieu en Christ, et ceci d'une manière juste par Sa croix, et d'une manière glorieuse à Sa place à la droite de Dieu dans le ciel : voilà le terrain de notre association avec le ciel maintenant, et celui de la gloire là, non pas seulement en esprit, mais dans le corps à Sa venue. Dans le Judaïsme, l'homme ne pouvait supporter d'entendre la vérité qui était la sentence de mort pour la chair ; parmi les nations, il n'y avait que doute ou tromperie ; dans l'évangile nous pouvons parler clairement : c'est la bonne nouvelle de Dieu au sujet de Son Fils. Il n'y a pas de raison ou de motif pour avoir de la réserve, tout au contraire. Nous ne pouvons pas être trop libres. Voilà ce que l'amour de Dieu voudrait, Lui qui nous a donné un tel trésor. Laissez les ténèbres aux rabbins et aux philosophes : ils les préfèrent à la lumière.

« Ayant donc une telle espérance, nous usons d'une grande liberté de parole ; et [nous ne faisons] pas comme Moïse qui mettait un voile sur sa face, pour que les fils d'Israël n'arrêtassent pas leurs yeux sur la consommation de ce qui devait prendre fin. Mais leurs entendements ont été endurcis, car jusqu'à aujourd'hui, dans la lecture de l'ancienne alliance, ce même voile demeure sans être levé, lequel prend fin en Christ. Mais jusqu'à aujourd'hui, lorsque Moïse est lu, le voile demeure sur leur cœur ; mais quand il se tournera vers le Seigneur, le voile sera ôté » (3:12-16).

Le christianisme n'est pas un système de contrainte sur le mal qui est dans le premier homme, par le moyen d'ordonnances adaptées à la chair dans le monde, Dieu restant éloigné dans l'obscurité, — mais le christianisme est fondé sur la grâce de Christ qui, après avoir établi la justice par la croix, est monté en haut dans la gloire céleste, et est l'objet du ministère par le Saint Esprit en puissance. En conséquence ce qui est invisible, l'avenir et l'éternel convergent sur le croyant aujourd'hui ; et ayant

une telle espérance, on peut être entièrement libre de parler (3:12) : il y a les plus fortes motivations pour être libres à tous égards, en contraste avec l'obscurité, la distance et la réserve de la loi. Non seulement Dieu est descendu vers l'homme en Christ, mais maintenant que son mal a été traité judiciairement et définitivement à la croix, l'homme peut monter — non, il est déjà assis à Sa droite — en la personne de notre Sauveur et Chef (Éph 2:6). L'accomplissement de la rédemption, ayant clos le ministère de mort, a ouvert la voie et est devenu la base du ministère de l'Esprit, pour demeurer dans la gloire. L'état antérieur de dissimulation, où l'homme avait des raisons de redouter la vue de la gloire conformément à la loi, ressort du fait que Moïse mettait un voile sur son visage quand il parlait avec les enfants d'Israël au dehors (3:13) (*), tandis qu'il l'ôtait invariablement chaque fois qu'il entrait devant l'Éternel.

(*) Je suis conscient que le Doyen Alford affirme dans son Testament grec (ii, 645, 5e éd, 1865.) qu'«une erreur a été commise quant à l'histoire dans Exode 34:33-35 qui a considérablement obscurci la compréhension du verset 13 [2 Cor. 3:13]. Il est communément admis que Moïse parlait aux Israélites en ayant le voile sur son visage ; et c'est ce qu'implique la version autorisée anglaise de Exode 34:33 : « jusqu'à ce que Moïse ait fini de parler avec eux, il mettait un voile sur son visage » [note Bibliquest : JND traduit « Et Moïse cessa de parler avec eux : or il avait mis un voile sur son visage »]. Mais la version des Septante (et l'hébreu) donnent un récit différent. Il leur parlait sans voile, avec un visage rayonnant et glorifié ; - quand il avait fini de parler, il mettait le voile sur son visage : et cela non pas parce qu'ils avaient peur de le regarder, mais comme ici [2 Cor. 3:13], afin qu'ils ne voient pas la fin, ou la disparition de cette gloire transitoire », etc.

Mais l'erreur du Doyen Alford est d'avoir suivi la Septante et le plus possible la lettre de l'hébreu au verset 33, au point de contredire ou neutraliser la simple force du contexte, et en particulier le verset 35. On n'aurait jamais dû mettre en doute le sens selon lequel Moïse couvrait son visage tandis qu'il parlait au peuple au dehors, mais il ôtait le voile quand il entrait pour parler avec l'Éternel. Le verset 30 est clair que, parce que son visage rayonnait, les gens avaient peur de s'approcher, et il mettait donc le voile sur lui, mais il l'ôtait quand il entrait devant l'Éternel, jusqu'à ce qu'il sorte. La Vulgate, comme la Septante, sacrifient le sens à la lettre, et les deux ont égaré beaucoup de gens à et égard.

La position chrétienne est totalement opposée à celle d'Israël, à laquelle la tradition et les pensées humaines d'incrédulité voudraient, en principe, toujours nous réduire. La position d'Israël convient à la raison et à la conscience guidée par la raison, et à notre estimation de soi aussi bien que de Dieu, lorsque Christ et Son œuvre n'ont pas de place particulière ni d'autorité. Il s'ensuit que non seulement les plus grands extrêmes se rencontrent ici, papistes et puritains, mais aussi les voies moyennes, ce qui plaît aux hommes modérés de tous les partis, rationalistes ou non-conformistes, qui d'une part vénèrent la loi à juste titre comme étant revêtue de l'autorité de Dieu, mais qui d'autre part ne voient pas la position tout à fait nouvelle où la grâce nous a placés par la rédemption, répondant à Christ glorifié en haut, qui a fait descendre l'Esprit afin que nous puissions en jouir pleinement, et marcher en conséquence. Car notre privilège vis-à-vis de Dieu se trouve typifié dans Moïse sans voile, non pas dans Moïse couvert d'un voile. Nous, nous voyons Christ et Son œuvre dans le système des rites, qui ne donnait à l'Israélite que des préceptes pour tuer un agneau, une chèvre ou un taureau, avec le sang apporté devant Dieu, et pour faire aspersion sur eux-mêmes avec l'eau de séparation, ou des choses semblables. La loi n'a rien rendu parfait. C'est elle (et non pas la pensée spéculative des Grecs, ni la sagesse politique de Rome) qui a été la véritable crèche éducative de l'homme dans son immaturité, la divine classe préparatoire, renfermant pour la foi qui devait être révélée (Gal. 3:23).

Israël, par incrédulité, a méconnu la grâce alors qu'elle leur a été abondamment manifestée, et ils ont oublié les promesses que Dieu avait faites aux pères, dont la foi se serait souvenue et en aurait senti le besoin. Ils ne doutaient donc pas un instant de leur capacité à garder Sa loi, et à maintenir leur position auprès de Lui. Il est vrai que c'était la plus profonde ignorance, tant à l'égard de Dieu comme juge selon la loi, que quant à eux-mêmes comme pécheurs coupables et sans force ; il est également vrai que l'Écriture révèle leur ruine sous la loi, et que les Gentils ont à éviter le piège et à trouver toutes leurs ressources, leur force et leur bénédiction en Christ et en Christ seul par la souveraine grâce de Dieu. Combien sont terribles les ténèbres qui ont délibérément ramené la chrétienté dans la position strictement identique d'assujettissement à la loi comme règle de vie pour les gens, après que la miséricorde de Dieu ait été proclamée ! C'est ce que la masse des gens croit, et même ce que les docteurs ont enseigné, tant chez les protestants que chez les papistes ; c'est la

doctrine qui prévaut chez les presbytériens comme chez les épiscopaux, chez les méthodistes comme chez les congrégationalistes. C'est l'esprit exerçant son activité sur ce que Dieu a utilisé comme système probatoire, mais sans être mieux capable de voir l'aboutissement de ce système que ne l'étaient les Juifs d'autrefois, rebelles contre son caractère transitoire, et aveugles à la gloire incomparable de ce qui est maintenant révélé en Christ.

Il est solennel de réfléchir au sujet de ceux qui étaient autrefois le peuple de Dieu, et qui sont maintenant Lo-Ammi, — qui, dans leur zèle pour leurs formes, rejettent Christ, alors que c'est Lui qui donne à ces formes leur vrai sens et leur valeur principale, sinon la seule. Mais il en est ainsi, et il doit en être ainsi. Comment le don infini du Fils de Dieu, et ensuite le témoignage de l'Esprit Saint envoyé du ciel en vertu de la rédemption, pouvaient-ils, en cas de refus, avoir d'autre conséquence que la ruine totale pour ceux qui ont méprisé Dieu ? C'est le rejet de la pleine grâce de Dieu et de la gloire céleste, non pas seulement de la loi qui exigeait et définissait le devoir de l'homme. Dieu s'associerait à Son déshonneur absolu s'Il fermait les yeux sur le refus de Son Fils mourant en amour pour le péché de l'homme, ou sur l'outrage fait à l'Esprit de grâce (Héb. 10:29) qui témoigne de Lui et de Sa mort. Or c'est ce que les Juifs ont fait formellement, avant que Dieu ne les chasse de leur pays par les Romains, non pas parce que les écritures ne sont pas explicites sur Christ et Son œuvre, mais en raison de leur incrédulité. « Mais jusqu'à aujourd'hui, lorsque Moïse est lu, le voile demeure sur leur cœur » (3:15).

Il est humiliant toutefois de savoir que leur endurcissement n'est que l'ombre de l'incrédulité plus coupable et incomparablement plus grande qui s'installe sur la chrétienté, non seulement une incrédulité profane, mais même religieuse selon la chair, et qui s'enfonce dans une illusion de plus en plus épaisse et dans l'auto-satisfaction de ceux qui résistent à l'Esprit Saint avec un mépris ignorant de la gloire de Christ et de notre propre part en Lui et avec Lui. C'est dans un tel chemin que se sont avancés les Juifs avec les pensées obscurcies jusqu'au moment où le jugement divin est tombé sur leur temple et leur capitale. *Leur* maison (ce n'était plus celle de Dieu) leur était laissée déserte (Matt. 23:38) ; pourtant ils persistent dans leur entêtement source de ruine complète, étant destinés à être punis par une tribulation encore plus terrible, non pas (Dieu merci) pour toujours, mais jusqu'à ce qu'ils disent (ils le feront bientôt) : « Béni soit celui qui vient au nom de l'Éternel » (Ps. 118:26), et qu'ils reconnaissent, dans leur Messie rejeté, leur Seigneur et leur Dieu. « Mais quand il se tournera vers le Seigneur, le voile sera ôté (*) » (3:16). Hélas ! Avec Babylone il n'en sera pas de même qu'avec Jérusalem. Pour la ville Gentile, ville de la confusion (Gen. 11:9), il y aura un jugement exterminateur sans espoir de relèvement. Il incombe donc à tous les fidèles de prendre garde aux maux qui se terminent par de tels coups de la part de Dieu ; il leur convient de se demander s'ils ne prennent pas part à ses péchés (Apoc. 18:4), qui déshonorent le nom excellent invoqué sur eux (Jacq. 2:7). À la loi et au témoignage : si les hommes ne parlent pas selon cette parole, c'est qu'il n'y a pas de lumière en eux (És 8:20).

(*) Calvin dans son commentaire de ce verset se livre à une idée bizarre, d'autant plus singulière qu'elle est censée corriger les autres auteurs Grecs et Latins qui, sur ce point, étaient plus proches de la vérité que lui. « Ce passage a été mal interprété : les auteurs tant grecs que latins ont en effet supposé qu'il était sous-entendu que, par le nom d'Israël, Paul parlait de Moïse. Il avait dit que le voile était mis sur les cœurs des Juifs, mais qu'il fallait lire Moïse. Il continue en ajoutant que quand il se tournera vers le Seigneur, le voile sera ôté. Qui ne voit pas que, quand il est dit Moïse ici, il s'agit de la loi ? » (I. Calv. Nov. Opera Omnia, vii. 233, Amst. 1667). Il est tout à fait vrai que les Juifs, en fermant la porte à Christ, ont perdu la vérité de l'écriture, ainsi que son but et sa portée ; mais le cœur d'Israël est le véritable sujet, et non pas Moïse en tant que représentant la loi.

« Jusqu'à aujourd'hui », dit l'apôtre, « dans la lecture de l'ancienne alliance, ce même voile demeure sans être levé, lequel prend fin en Christ » (3:14). Il en était et il en est ainsi ; mais il est plus grave, et non moins certain, que le même voile demeure maintenant sur le cœur des baptisés à la lecture de la dernière révélation de Dieu, quand ceux-ci refusent de se soumettre à la justice de Dieu (Rom. 10:3), et que leurs yeux et leurs cœurs sont détournés de la seule vraie Lumière pour être tournés vers le moi, ou vers ce qu'on appelle l'église. Ils ne reconnaissent pas en vérité le Fils, ni même l'efficacité présente de Son œuvre. Le voile enveloppera leurs cœurs pour eux au moins

autant que pour Israël ; et y a-t-il un danger plus grand que l'envahissement par de telles ténèbres là où on lit davantage Paul que Moïse, et même beaucoup plus ? N'est-ce pas que leurs pensées sont de plus en plus obscurcies, bien que ce soit, pour les Gentils, le jour de la grâce ? Ceux qui sont nés de Dieu sortiront sans doute de Babylone ; car Sa grâce opérera, et cela peut se faire par des voies que nous n'anticipons guère, pour dégager les âmes et leur faire attendre des cieux Son Fils. Mais il n'y a pas de renouveau, pas de restauration, pour la chrétienté corrompue. C'est le sel qui a perdu sa saveur, bon ni pour la terre ni pour le fumier (Luc 14:34-35), mais seulement pour être jeté dehors ou brûlé au feu, — la même récompense à la fin, que celle qu'a eue la grande ville dans le passé au cours de sa carrière injuste (Jér. 51:58). Car le Seigneur Dieu qui la juge est puissant (Apoc. 18:8).

La portion centrale du chapitre, depuis le v. 7, contient non seulement l'allusion remarquable à Moïse voilé ou découvert, mais aussi le contraste entre le ministère de la lettre par la loi et celui de l'Esprit. La parenthèse étant close, l'apôtre revient aussitôt au contraste de la lettre et de l'esprit qui la précédait. « Or le Seigneur est l'esprit ; mais là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté » (3:17). Peu de passages de l'Écriture montrent de manière plus instructive que celui-ci la nécessité de comprendre la pensée de Dieu, même simplement pour le présenter sous une forme correcte. Car c'est une erreur absolue de mettre une majuscule à « l'esprit » dans la première proposition (3:17a, comme dans la version autorisée anglaise), ce qui impliquerait qu'on parle du Saint Esprit ; et où serait le sens, où serait l'orthodoxie d'identifier le Seigneur avec le Saint Esprit ? (*). Pour moi, *le sens, sans aucun doute, est que le Seigneur Jésus constitue l'esprit des formes et des figures et autres communications de l'ancienne alliance*. Celles-ci, si elles sont prises à la lettre, tuent ; si on les prend en esprit, elles vivifient. « Le Seigneur » est leur portée réelle ; et maintenant cela ressort avec la plus grande évidence. La foi voit en Lui le contraste avec Adam, l'analogie avec Abel — dont la lumière brille même sur Caïn et Lémec. Nous voyons des types de Lui de manière encore plus manifeste en Joseph et Moïse, de même que dans ce vaste système de sacrifices et de sacrificature, introduit par Moïse, qui fournit si abondamment ces ombres. L'incrédulité ne s'est jamais saisie de Celui qui vient, la foi l'a toujours fait — bien qu'elle ne pût pas saisir la portée de tout, ni de rien à fond, jusqu'à ce qu'Il meure et ressuscite effectivement. « Or le Seigneur est l'esprit », et le nouveau témoignage est si précis qu'il n'y a pas d'excuse pour se méprendre sur l'ancien plus longtemps. « La vraie lumière luit déjà » (1 Jean 2:8), et « nous qui étions autrefois ténèbres, sommes maintenant lumière dans le Seigneur » (Éph 5:8). Nous marchons dans la lumière, et nous devons marcher comme des enfants de lumière ; et c'est une aide immense pour nos âmes de saisir avec intelligence le Seigneur dans toutes les parties de la Parole. C'est ce qui donne le plus profond intérêt, et la plus vraie solennité, et la puissance de vie, à toutes les parties de l'Ancien Testament. Ainsi seulement nous avons communion avec la pensée de Dieu et nous avons une bénédiction positive et croissante pour nos âmes. Maintenant qu'Il est révélé, tout est clair.

(*) On ne nie pas que l'Esprit soit Seigneur, ce qui me semble exprimé au v. 18. Cependant, si on veut le mettre sous forme d'une proposition, il faut dire l'Esprit est Seigneur, et non pas la forme réciproque qui exclurait le Père et le Fils du même titre. Les pères qui considéraient cette phrase comme une affirmation de la divinité du Saint Esprit, avaient tort autant du point de vue grammaticale qu'exégétique. Ni les mots, ni le contexte ne peuvent admettre cette interprétation. Le regretté Dr Hodge nous étonne d'autre part en disant que Christ est le Saint Esprit, dans le même sens que le Seigneur dit : « Moi et le Père nous sommes un ». Il n'y a pas la moindre raison pour que l'Esprit signifie la même chose dans les deux propositions du v. 17, d'autant plus que l'expression diffère : « Esprit du Seigneur », ce que nous avons déjà trouvé dans les paroles brûlantes, mais fortes, de l'apôtre.

Mais il y a plus que cela, car « là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté ». Ici la vérité requiert qu'il y ait une majuscule à Esprit, car l'apôtre n'entend pas parler simplement de la vraie portée intérieure de ce qui a été communiqué autrefois, mais de la présence et de la puissance du Saint Esprit maintenant ; or Il n'est pas un esprit de servitude pour être dans la crainte, mais un esprit de puissance, et d'amour, et de conseil (2 Tim. 1:7) ; Il n'est pas un esprit de servitude, mais l'Esprit du Fils, que Dieu a envoyé dans nos cœurs, criant : Abba, Père (Gal. 4:6 ; Rom. 8:15). Il en résulte donc la liberté, — non pas la seule liberté du fait que c'est le Fils qui nous rend libres (Jean 8:36), — mais la liberté à cause de l'Esprit de vie en Christ ressuscité d'entre les morts, après l'œuvre puissante, par laquelle Dieu, en envoyant Jésus en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le

péché dans la chair (Rom. 8:3). Ainsi tout ce qui pouvait être condamné a été condamné ; et nous, par grâce, nous sommes délivrés, rendus réellement libres. « Là où est l'Esprit du Seigneur il y a la liberté », par contraste avec la licence des nations comme avec la servitude juive.

C'est la liberté de faire la volonté de Dieu, « car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous [la] loi, mais sous [la] grâce » (Rom. 6:14). Pourtant, nous nous livrons comme esclaves à l'obéissance (Rom. 6:16) ; et ayant été affranchis du péché et asservis à Dieu, nous avons notre fruit dans la sainteté et pour fin la vie éternelle (Rom. 6:22). Nous ne sommes plus dans la chair, et nous avons été déliés de la loi, en sorte que nous servions en nouveauté d'esprit, et non pas en vaine gloire de lettre (Rom. 7:6). « Là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté ». Ce n'est pas encore la liberté de la gloire des enfants de Dieu (Rom. 8:21) ; c'est la liberté de la grâce avant que la gloire se lève à la venue de Christ.

Mais nous sommes des créatures, bien qu'une nouvelle création en Christ, et nous avons besoin d'un objet pour être gardés et pour croître, et pour être formés et façonnés spirituellement selon Dieu, tandis que nous sommes ici-bas. Sans la croix de Christ tout cela serait vain ; mais nous ne sommes pas simplement appelés à être au pied de la croix, ou à ne contempler aucun autre objet que Jésus Christ crucifié, selon le mauvais usage que les hommes font de 1 Cor. 2:2. Il n'en est pas ainsi ; mais « nous tous, contemplant (*) à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (3:18). Voilà l'occupation présente du chrétien, peut-on dire. C'est à la fois le devoir et le privilège de tous les chrétiens, et non pas l'apanage de quelques privilégiés qui atteignent ce stade. Ce n'est pas un état atteint en un instant par un acte de foi, mais un processus graduel, qui devrait caractériser tous les chrétiens tout le long du chemin. Lors de la venue de Christ nous serons rendus conformes à Son image — celle du Fils, le Premier-né entre plusieurs frères (Rom. 8:29). Pendant ce temps donc « le Seigneur l'Esprit » (car tel est, je suppose, le sens de la dernière proposition, 3:18c) opère en nous de gloire en gloire, tout ce en quoi Christ est glorifié en haut devenant plus familier et réel à nos âmes par la foi. Nous avons assurément besoin de la grâce humble qui est descendue comme un serviteur, obéissant jusqu'à l'extrême, même jusqu'à la mort de la croix, si l'on veut avoir en nous la pensée qui était aussi dans le Christ Jésus (Phil. 2:5-8). Mais, aussi béni et indispensable que ce soit de connaître Son amour, la foi chez le chrétien n'en reste pas là, ni ne doit en rester là, mais, tenant ferme maintenant tout cela, elle demeure dans la contemplation de la gloire du Seigneur à face découverte, et doit donc être changée en la même image, de gloire en gloire. Car l'Esprit, bien qu'Il soit Seigneur à égalité avec le Père et le Fils, n'opère pas indépendamment de Christ, mais Il opère en nous Le présentant, du début à la fin.

(*) Le mot grec ne signifie ni « reflétant », ni « voyant dans un miroir », bien que ce dernier sens soit l'origine du point de vue étymologique ; mais il signifie « contemplant » sans aucune référence à un miroir ; c'est ce qui arrive avec beaucoup de mots qui délaissent le cadre primitif.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que l'on rejette la traduction de la phrase finale qui plaît à Olshausen, de Wette, Meyer, etc., « le Seigneur de l'Esprit », comme étant manifestement contre la vérité de l'Écriture ; c'est une faute grave pour un sujet de ce genre ; pareillement celle de Macknight, qui paraphrase ainsi : « le Seigneur de l'alliance de l'Esprit » ; ceux qui attendent de l'intelligence spirituelle ou de la saine érudition de cet ecclésiastique, doivent être amèrement et uniformément déçus. Le Dr. Thomas F. Middleton, dans son ouvrage compétent « Doctrine de l'article grec », fait erreur sur les notes marginales de la Version Autorisée anglaise, qui est d'accord avec mon point de vue contre son propre texte. Luther, Bèze, etc., l'ont rendu ainsi. Le lecteur peut comparer « de la part de Dieu le Père » (Gal. 1:2 ; Éph. 6:23), et des expressions analogues dans de nombreux autres passages.

2 Corinthiens 4

L'apôtre revient sur la manière et l'esprit de son service dans l'évangile. Une telle espérance, une telle gloire, exigent, et par grâce inspirent un bon courage de type divin, et une conduite du même

genre. « C'est pourquoi, ayant ce ministère comme ayant obtenu miséricorde, nous ne nous lassons point, mais nous avons entièrement renoncé aux choses honteuses qui se font en secret, ne marchant point avec ruse et ne falsifiant point la parole de Dieu, mais, par la manifestation de la vérité, nous recommandant nous-mêmes à toute conscience d'homme devant Dieu. Mais si aussi notre évangile est voilé, il est voilé en ceux qui périssent, en lesquels le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que l'illumination de l'évangile de la gloire du Christ qui est l'image de Dieu, ne resplendît pas [pour eux] » (1:1-4).

Ce n'était pas seulement l'excellence sans égale et permanente de ce ministère, qui touchait le cœur de l'apôtre dans le sentiment de la miséricorde divine, mais le fait même de le posséder ; et cela lui enlevait tout penchant à être lâche de cœur en présence des pires difficultés et des souffrances continuelles les plus vives. Il est vrai que les Corinthiens ne connaissaient guère ce genre d'expérience, mais il était donc d'autant plus nécessaire que l'apôtre le fasse ressortir clairement, lui qui ne connaissait guère autre chose ici-bas. Par ailleurs les hommes admirent l'habileté à dérouter les adversaires, et à échapper aux dangers et aux difficultés, hélas ! trop souvent en maquillant ce qui ne peut supporter la lumière, et en déviant le tranchant de ce qui dévoile et condamne. Ici aussi, les saints de Corinthe étaient contaminés par leur ville et ses écoles. Pouvaient-ils dire, comme l'apôtre, qu'ils refusaient les choses honteuses qui se font en secret ? qu'ils ne marchaient point par ruse ? qu'ils ne falsifiaient point la Parole de Dieu ? (4:2a). Certains d'entre eux donnaient certainement beaucoup l'apparence de manquer de la foi qui compte sur Dieu, laquelle n'accepte pas les influences secrètes et les plans selon la chair subtils, voire sans scrupules. Les voies du serviteur doivent s'harmoniser avec Son service béni, comme c'était le cas pour Paul, en laissant aux enfants de ténèbres tout ce qui fuit la lumière, ce qui ne convient pas, tout autant que les allégations diffamatoires contre le bien qu'ils n'aiment pas. Il ne s'agit pas seulement de ce qui est scandaleux, mais de toutes les fourberies, de ce qui est odieux à Christ, Lui qui n'a besoin de rien en dehors de l'Esprit. Et si Satan nous attire vers le chemin de l'égoïsme, le désir de gagner d'autres personnes fait bientôt glisser de l'hésitation à une fourbe falsification (4:2a) de cette parole qui, sans cela, ne respire que lumière et amour, comme sa source.

Loin d'avoir des incertitudes dans l'âme, l'apôtre agissait et parlait dans la conscience de l'autorité divine, comme il le dit : « par la manifestation de la vérité » (quelle bénédiction dans un monde de ténèbres !) « nous recommandant nous-mêmes à toute conscience d'homme devant Dieu » (4:2b). L'activité de l'esprit, qui aime propager ses idées et produire de l'action en commun, ne manquait pas à Corinthe ; mais où y avait-il cette possession consciente de la vérité qui forme ses voies en accord avec elle, et ne cherche pas d'autre influence, sinon de faire appel en amour à la conscience devant Dieu ? Briller devant les hommes, gagner des applaudissements, créer un parti, voilà des pièges à éviter, indignes de serviteurs de Christ. Chercher, ou même recevoir, la gloire d'un autre, au lieu de chercher la gloire qui vient de Dieu seul, c'est la ruine de la foi, à l'œuvre non pas chez des Juifs incrédules, mais chez beaucoup de croyants Corinthiens. L'apôtre, animé d'un amour infatigable, ne reculant pas devant les difficultés, sans faille dans le désintéressement, insistait sur la vérité en temps et hors de temps, que les hommes écoutent ou non, — étant assuré que, quand il prêchait comme en présence de Dieu, toutes les consciences s'inclinaient intérieurement, même si la volonté avait choisi sa voie au mépris de Dieu.

De plus, l'éclat de la vision céleste, à laquelle il n'était pas désobéissant (Actes 26:19), se reproduisait par l'Esprit dans son évangélisation. Tout était à découvert, sans déguisement, rayonnant de la lumière du ciel et de la gloire du Christ Qu'il avait vu en haut. C'est pourquoi il pouvait ajouter que, même si notre évangile est voilé, il est voilé en ceux qui périssent (4:3), en lesquels le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules (4:4a). L'apôtre n'avait pas de voile comme Moïse : effectivement l'évangile n'en veut pas — au moins l'évangile que lui et ses compagnons prêchaient. Comme il avait cru, ainsi il prêchait. Il n'y avait chez lui aucune affectation, ni vers la profondeur ni vers le sublime. La vérité n'a pas besoin d'artifice pour jaillir. Rien d'autre n'est aussi élevé, rien d'autre aussi profond. C'est Christ, la Parole, qui était Dieu et qui a pourtant

été incarné, qui est la vie éternelle et qui a pourtant passé par la mort pour les pécheurs, qui est descendu dans les parties inférieures de la terre et qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses (Éph 4:10). Si une telle bonne nouvelle était voilée, elle était voilée *chez* les perdus, non pas *par* ceux qui prêchaient la vérité. Chez ceux-là, le dieu de ce siècle aveuglait les pensées, ou les entendements, des incrédules. Ce n'était pas une carence dans la vérité, ni une obscurité dans le message de la part de Dieu, ni un manque de sincérité chez le messager : celui-ci la donnait aussi purement qu'il l'avait reçue.

Hélas ! Il y a un adversaire subtil et énergique de Dieu et de l'homme ; il y a des hommes qui n'ont pas la foi, mais des passions et des convoitises (Gal. 5:24 ; 1 Thes. 4:5) ; celles-ci les exposent à l'influence de l'adversaire en les aveuglant vis-à-vis de la vérité. Or tous les hommes sont tels par nature depuis que le péché a ruiné l'humanité, jusqu'à ce que la grâce opère la repentance pour reconnaître la vérité (2 Tim. 2:25). Mais les hommes qui sont faibles pour reconnaître la puissance de l'Esprit, sont enclins à être lents à percevoir les actions de Satan ; et le zèle pour la controverse augmente ce préjugé non scripturaire. C'est pourquoi nous voyons que les pères en général, ceux du début comme les plus tardifs, grecs et latins, ont fait une application erronée de cette déclaration simple et forte de l'Écriture, et ont nié qu'il soit ici question du diable ; leur interprétation était que Dieu aveuglait les esprits des incrédules de ce siècle ! (Voir Cat. Patr. Gr. de Cranmer, v. 373, 374, Oxon. 1844 ; Irénée, Haer. iv. 392 ; Tertullien, advers. Marc. 11 ; Augustin, c. adv. Leg. iii., vii. 29). Hilaire de Poitiers, dans son zèle contre les Ariens, et Chrysostome chez les Grecs, n'acceptaient pas que Satan soit appelé le dieu de ce siècle, de peur que cela aille à l'encontre de la divinité de Christ ; Œcumenius et Théodoret, et d'autres, jusqu'à Théophylacte, avaient la même pensée, et encore d'autres comme Origène, mais non pas les hérétiques du début, comme les Marcionites et les Manichéens, etc. C'est instructif, et on a là une preuve évidente de la superficialité des pères lorsqu'ils étaient d'accord sur une interprétation, ce qui était rare. Ils n'ont pas été en mesure de distinguer entre «Dieu» employé d'une manière absolue, et «dieu» avec une qualification distincte et restreinte. Le Seigneur, peu avant Son propre rejet jusqu'à la mort, parlait du diable comme étant le chef de ce monde (Jean 12:31 et 14:30) ; pareillement ici, l'apôtre le désigne avec un à-propos frappant, comme le «dieu de ce siècle». Au cours de l'ère nouvelle, quand le Seigneur prendra la domination sur le monde (Apoc. 11), il n'en sera pas ainsi ; le diable sera lié, et donc empêché de faire ses anciennes tromperies. Maintenant, il tire parti de toute la vérité pour déshonorer Dieu et détruire les hommes, ses esclaves misérables, qui en réalité le servent quand ils font leur propre volonté. Ainsi ils sont aveuglés, pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ qui est l'image de Dieu, ne resplendît pas [pour eux] (*) ».

(*) « pour eux » n'est pas une omission comme le prétend le Dr. Bloomfield, mais plutôt un ajout des manuscrits les plus récents, suivis par le Texte Reçu, à l'encontre des manuscrits les plus anciens, des versions et des pères.

Il est bon de remarquer ici que la traduction « le glorieux évangile », selon la Version Autorisée anglaise, est non seulement inadéquat, mais incorrect. Car «la gloire» est sans ambiguïté celle de Christ exalté à la droite de Dieu, en vertu non seulement de Sa personne, mais de la rédemption, afin que nous qui croyons maintenant, nous puissions Le voir, et avoir là notre place en Lui. Quelle illumination peut se comparer à celle-ci ? Elle fait partie de ce que l'apôtre appelle «mon évangile» ou «notre évangile» (4:3 ; 1 Thes. 1:5 ; 2 Thes. 2:14). Christ était, et est, l'image de Dieu, le seul qui Le représente pleinement ; or l'évangile que Paul prêchait, n'était pas celui de Son incarnation et de Sa vie ici-bas seulement, ni de Sa mort et de Sa résurrection, mais aussi l'évangile de Sa gloire dans le ciel. D'où la pertinence du langage, avec lequel le lecteur peut opposer les vagues platitudes du Cat. Patr. v. 374, 375.

Il n'y a donc aucun défaut dans « notre évangile ». On n'y trouve pas seulement le plus ferme fondement de la justice, mais la gloire céleste la plus brillante dans la manifestation de cette justice. En Christ exalté, l'amour est consommé [ou : rendu parfait, amené à son accomplissement] avec nous. Comment pourrait-il, en effet, aller plus loin ? Parce que, comme Lui est, nous sommes nous aussi dans ce monde (1 Jean 4:17). C'est l'évangile de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu

(4:4b). Nous ne sommes pas encore nous-mêmes en possession de la gloire comme un fait actuel, mais nous l'avons en Lui en qui elle brille en plénitude, et par Qui elle brille dans nos cœurs. Que les hommes soient insensibles à une telle gloire, c'est la plus grande preuve de la puissance d'aveuglement de Satan. Or une mauvaise conscience ne peut pas supporter la lumière de Dieu, quel que soit l'amour d'où découle la lumière de cette gloire. Car les hommes ne peuvent pas supporter que soient mis à découvert leurs péchés et leur jugement, même si le rejet de Son témoignage les expose à une ruine éternelle. Ils croient en eux-mêmes, ou en réalité ils croient Satan, le dieu de ce siècle, plutôt que de croire le seul vrai Dieu ; ils sont perdus. C'est ce que l'évangile suppose, bien qu'il y pourvoie pleinement. Or la bénédiction est inséparable de la foi, car Dieu ne sauve pas seulement, mais Il fait que les vases sauvés sur la terre reflètent la gloire de Christ dans le ciel.

Tel était l'apôtre par excellence. Lui-même, le combattant le plus résolu contre le nom de Jésus, avait été abattu en pleine carrière par la gloire de Jésus brillant du ciel. Il connaissait donc, plus que tout autre, l'évangile de la gloire de Christ. *Perdu*, malgré tout ce que la loi pouvait donner ou ce dont elle se glorifiait, — *sauvé* par la grâce souveraine, malgré la pire inimitié qu'il pouvait respirer contre le Seigneur et les Siens, il était devenu le témoin qui convenait d'un Sauveur et Seigneur en-haut. Où était le moi désormais à ses yeux ? Quelle était la valeur de l'autorité religieuse en Israël, et celle de la philosophie qui laisse les hommes tâtonner dans les ténèbres (Actes 17:27), quelles que soient les vanteries de ses diverses écoles ? Il avait éprouvé la vanité de tout ici-bas ; pour lui désormais, Christ était tout, comme en effet Il est tout, et en tous.

« Car nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais [nous prêchons] le Christ Jésus comme Seigneur, et nous-mêmes comme vos esclaves, pour l'amour de Jésus. Car c'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ » (4:5-6).

D'autres pouvaient se prêcher eux-mêmes ; l'apôtre prêchait le Christ Jésus comme Seigneur. Il était content d'être esclave de Christ, et pour cette raison même, esclave des saints pour l'amour de Jésus. Voilà le seul vrai service ; tout le reste n'est qu'un piège, à la fois pour celui qui sert, et pour ceux qui sont servis, et qui, dans de telles circonstances, se servent aussi eux-mêmes pour Son déshonneur.

Mais comme le Christ Jésus est Seigneur, et que le croyant le reconnaît et le proclame selon sa mesure, ainsi Lui est le seul motif véritable et valable pour le prompt service de Ses saints. L'intérêt personnel, ou l'honneur, s'effacent devant Son nom. Voilà le genre de serviteur qu'était l'apôtre pour les Corinthiens. Quel changement d'avec le Juif de Tarse plein de préjugés, lié par la loi mais passionné ! Comment une révolution aussi complète et soudaine a-t-elle été opérée dans le cœur de quelqu'un si opposé naturellement au changement ? C'était, et c'est toujours, l'effet de la puissance de Dieu en grâce. Le Dieu-Créateur est le Dieu-Sauveur, par le moyen de Son Fils.

C'était véritablement une lumière spirituelle de la part de Dieu, autant qu'était de Dieu cette lumière qui brilla à Son commandement là où les ténèbres régnaient avant que la terre fût préparée pour l'homme. « Car c'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans nos cœurs pour l'illumination de [ou : pour faire luire] la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ » (4:6). Ainsi, pour la foi le premier homme laisse instantanément la place au second ; et nous qui étions autrefois ténèbres, nous devenons lumière dans le Seigneur. L'apôtre, sans doute, avait de manière aiguë devant lui les circonstances inoubliables de sa propre conversion, comme une lumière en plein midi qui brillait de manière plus éclatante que la splendeur du soleil dans le ciel. Avec cela il introduit l'allusion à Genèse 1:3, pour mieux opposer la lumière avec les ténèbres précédentes, et pour tout rattacher à la puissance et à la parole de Dieu. Mais il donne aux deux références la précision requise pour le cas présent.

Ce n'était pas ici une question de miracle extérieur, mais il s'agissait de Dieu brillant «dans nos cœurs» — quelque chose, après tout, de beaucoup plus béni que même la lumière d'autrefois qui répondait au commandement de Dieu pour dissiper les ténèbres profondes du monde. Si l'ennemi

aveugle les pensées des incrédules, la grâce brille dans le cœur du croyant pour faire resplendir la connaissance de Sa gloire dans la face, ou la personne, de Christ. Dieu avait opéré ainsi dans le cœur de l'apôtre, non pas simplement pour qu'il jouisse personnellement de la lumière céleste (bien que ce soit le premier point), mais aussi pour que cette lumière puisse briller sur d'autres, en témoignage envers eux et pour Christ. La grâce identifie donc les deux choses, comme Christ s'est livré «*pour nous*», comme offrande et sacrifice «*à Dieu*» en parfum de bonne odeur (Éph 5:2). Seule l'énergie du Saint Esprit peut opérer une œuvre aussi puissante dans un cœur, comme elle l'a fait surabondamment en Paul pour qu'il soit un modèle pour ceux qui viendraient à croire en Lui pour la vie éternelle (1 Tim. 1:16). Ainsi, lorsqu'il a été retiré du milieu du peuple et des nations, il pouvait dire que le Seigneur l'avait envoyé à ces derniers, en vue d'ouvrir leurs yeux pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière et du pouvoir de Satan à Dieu (Actes 26:17-18).

Il y a donc dans l'évangile, tel qu'il atteignit l'apôtre, une double action merveilleuse : non seulement une *resplendissement* intérieur de Dieu dans son propre cœur, mais avec cela le propos de *faire luire* la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ. Si la loi avait été donnée à *un peuple* déjà constitué, et dans une relation définie avec Dieu, l'évangile, spécialement comme Paul le connaissait et le prêchait, s'adressait à *quiconque*, à tous, aux perdus. Ce n'était pas une exigence de devoir de l'homme, c'était la communication de la connaissance de la gloire de Dieu, une gloire qui brillait dans la face de Christ en conséquence de l'œuvre infinie de la rédemption, par laquelle Dieu a pu justifier l'homme dans Sa libre grâce, au lieu de le juger pour ses iniquités. Si les hommes qui rejettent l'évangile sont inexcusables, il n'est pas étonnant que l'apôtre dise : Nous prêchons un Sauveur tel qu'Il mêle la gloire de Dieu avec le salut des pécheurs. Mais cette gloire de Dieu, qui est ainsi liée au salut, est vue non pas dans les cieux, quel que soit le contenu de ce que ceux-ci puissent faire connaître (Ps. 19:1), mais dans la face de Jésus Christ. L'étendue annonce l'ouvrage de Ses mains (Ps. 19:1), mais le Fils unique, qui est dans le sein du Père, Lui a fait connaître Dieu Lui-même (Jean 1:18), le Dieu que personne n'a jamais vu ; et Il révèle le Père d'une manière si bénie que, comme Il le dit Lui-même, celui qui L'a vu a vu le Père (Jean 14:9).

Tel est donc le ministère de l'Esprit et de la justice en Christ, la révélation de la gloire de Dieu dans Sa face. C'est le trésor que la grâce donne.

« Mais nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous : étant dans la tribulation de toute manière, mais non pas réduits à l'étroit ; dans la perplexité, mais non pas sans ressource ; persécutés, mais non pas abandonnés ; abattus, mais ne périssant pas ; portant toujours partout dans le corps le mourir [ou : la mise à mort] de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps. Car nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle » (4:7-11).

C'est ainsi que l'apôtre répond à la pensée naturelle des hommes que l'esprit charnel parmi les Corinthiens avait dressés contre lui-même, pour leur perte et pour sa douleur. Ils attendaient d'un apôtre une éloquence de grand style, des spéculations élevées et des arguments subtils, ainsi qu'une présence digne et attractive, tout cela s'appuyant sur un étalage de puissance qui intimiderait tout le monde. Ils ne pouvaient donc pas comprendre que celui qui n'était en rien moindre que les plus excellents apôtres (11:5) fût parmi eux dans la faiblesse et dans la crainte et dans un grand tremblement (1 Cor. 2:3) ; et que par principe il dût renoncer à tous les avantages de la capacité intellectuelle et des connaissances acquises, de tout ce qui est un sujet de gloire pour la chair ; bien plus, il se glorifiait dans les infirmités, et traitait de folie toute référence à son service dévoué et à ses actes, signes et prodiges puissants, et aux effets vastes et profonds de sa prédication. Il était en effet le plus remarquable parmi ceux qui souffraient, aussi bien que parmi les ouvriers ; mais il insiste sur le fait que, quand il était faible, c'est alors qu'il était fort (12:10). Ce dont il se glorifiait, c'était le Seigneur, et Sa puissance s'accomplissait dans l'infirmité (12:9). Sans doute, si l'apôtre dépassait tous les autres en profondeur de cœur et en endurance extrême pour Christ et pour l'assemblée et pour

l'évangile, il les dépassait aussi par la conscience permanente d'une faiblesse et d'une insuffisance qui le maintenaient dans la dépendance du Seigneur.

Ici, il pose le principe général : « Nous avons ce trésor dans des vases de terre », et cela « afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous » (4:7). Le dépôt n'était pas moins précieux du fait qu'il était dans un récipient très grossier. Il s'agissait de rendre évident par effet de contraste avec l'homme faible, fragile et souffrant, que la puissance est de Dieu. D'un côté on a une révélation de grâce et de vérité qui descend dans tous les tréfonds du mal, et qui libère si complètement au point de mettre les anciens esclaves de Satan en association vivante et intime par l'Esprit avec Christ glorifié dans le ciel ; d'un autre côté, on a les vases de cette puissance libératrice exposés non pas à une attaque occasionnelle de l'ennemi, mais gardés par Dieu en présence d'une pression constante et d'épreuves excessives et d'une faiblesse extrême, avec pourtant la bénédiction abondante de tous côtés : « dans la tribulation de toute manière, mais non pas réduits à l'étroit ; dans la perplexité, mais non pas sans ressource ; persécutés, mais non pas abandonnés ; abattus, mais ne périssant pas » (4:8-9).

Qu'est-ce donc que l'Esprit plaçait devant ceux qui tenaient ferme leur voie ? Qu'est-ce qui donnait la patience dans un chemin si étrange pour la chair et le sang ? « Portant toujours partout dans le corps la mise à mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps » (4:10). Voilà la course habituelle de l'apôtre lui-même. Il allait partout comme quelqu'un qui a réalisé la part que Christ avait dans le monde, appliquant en tout temps la mort au corps, le maintenant comme mort. C'est la puissance de la croix appliquée à ce qui autrement réclame la jouissance du moment présent, — « afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps » (4:10b). Car le croyant vit de la même vie que le Sauveur, en contraste avec son ancienne vie en Adam partagée par toute la race ; et c'est l'activité de la vie naturelle qui empêche le fonctionnement et la manifestation de la vie de Jésus. D'où l'importance de toujours appliquer par la foi la mise à mort ($\nu\epsilon\kappa\rho\omega\tau\iota\nu$) de Jésus, dans sa puissance morale, au corps, rejetant son énergie en le tenant pour mort, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée.

Et comme c'est là l'inclination constante de ceux qui sont loyaux vis-à-vis de la croix dans la pratique, Dieu aide ainsi de telles âmes, en fait, par une exposition continue à la douleur et à la souffrance, aux difficultés, au danger, et à la mort elle-même pour l'amour de Jésus, afin que la fin bénie de la manifestation de la vie de Jésus soit d'autant plus effective. « Car nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle » (4:11). Passer par de telles épreuves répétées et incessantes, produit un témoignage de bien plus grand poids à la puissance de Dieu chez Son serviteur, que de subir la mort du martyr par quelque explosion soudaine de la haine du monde, même si une telle mort est sans aucun doute tout à fait bénie et honorable.

Le verset 12 est la conclusion de cette partie du sujet : le service de Christ dans l'amour divin et dans l'abnégation qui applique la mort au serviteur aussi sûrement que la vie aux saints qu'il sert. C'était entièrement vrai du Maître ; cela se vérifie chez ceux qui prennent Sa suite dans le travail d'amour, dans la mesure où ils Lui sont fidèles.

« Ainsi donc la mort opère en nous, mais la vie en vous. Or, ayant le même esprit de foi, selon ce qui est écrit : « J'ai cru, c'est pourquoi [aussi] j'ai parlé », nous aussi nous croyons, c'est pourquoi aussi nous parlons : sachant que celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus, nous ressuscitera aussi avec Jésus, et nous présentera avec vous. Car toutes choses sont pour l'amour de vous, afin que la grâce, abondante par le moyen du grand nombre, multiplie les actions de grâces à la gloire de Dieu » (4:12-15).

C'est complètement mal comprendre les premiers mots que de supposer qu'il s'y cache quelque chose qui ressemblerait à une réprimande flétrissante, comme en 1 Cor. 4:8-14. Calvin et d'autres l'ont pensé, mais il n'y a aucune raison valable de douter que l'apôtre déclare très simplement l'effet présent de servir Christ quand Sa pensée et Sa grâce gouvernent dans un tel monde dans l'état où il

est. C'est la mort pour celui qui partage, dans l'œuvre, les affections et les pensées de Christ. D'une part il est exposé continuellement à l'épreuve, à faire l'expérience habituelle de la douleur, du ridicule, du dénigrement, de l'opposition, de l'hostilité ; d'autre part il y a pour lui les espoirs, les craintes et les déceptions ; une succession incessante de tout ce qui peut stimuler l'esprit et en même temps l'affliger, ne peut manquer de faire son œuvre en celui qui sert ainsi Christ et les saints par amour pour Lui. Mais en face de tout cela et en dépit du mal, les saints sont aidés, fortifiés, purifiés, consolés et bénis, en vertu de la grâce. « La mort opère en nous, mais la vie en vous » (4:12). L'apôtre qui avait l'habitude de se fatiguer et de souffrir, était totalement satisfait, et se réjouissait du gain des autres : s'il s'épuisait dans son corps, ceux auprès desquels il exerçait son ministère étaient conduits dans ce qui est impérissable. Le service de Christ mené fidèlement à bien est au prix de tout ici-bas, mais la bénédiction en est à une mesure correspondante déjà maintenant ; et quel en sera le résultat en gloire ? Non seulement la vie en Christ était donnée à ceux qui croyaient, mais elle était nourrie, exercée, et développée par l'exercice du ministère de la vérité, dont la grâce était la source, le caractère et la puissance, en présence des plus profondes hontes et douleurs, et de tout ce qui est calculé pour décourager, — mais cette vie en Christ s'élevait toujours au-dessus des obstacles et perséverait quelle que soit la faiblesse, non seulement en face de la mort, mais de la mort déjà en train d'opérer.

Mais la puissance de la résurrection est en Christ, maintenant pour la foi, et bientôt en fait, — comme l'Esprit de Christ donnait au psalmiste d'autrefois de chanter dans les jours de douleur : « Or, ayant le même esprit de foi, selon ce qui est écrit : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » (Ps. 116:10), nous aussi nous croyons, c'est pourquoi aussi nous parlons » (4:13). Ni épreuve ni souffrance, ni mort même entrevue, ne peuvent fermer la bouche du croyant : il se confie en Dieu, et peut parler au dehors et en bien de Lui.

Ce que le Nouveau Testament accomplit, dépasse aussi ce que l'Ancien Testament promet, car on peut tout lire à la lumière de Christ mort et ressuscité. Telle est notre connaissance consciente, avant que nous ne soyons nous-mêmes également ressuscités et glorifiés. Et ainsi nous devons être sur un principe commun avec Jésus, en contraste avec les méchants qui refusent de croire en Lui, et qui ne seront ressuscités par la puissance divine que pour le jugement. Il n'en est pas ainsi avec les justes ou saints, qui vivent de Sa vie, et ont l'Esprit de Dieu demeurant en eux du fait de la rédemption. Ils attendent d'être changés à Sa venue, pour jouir de Sa gloire et de Son amour dans la perfection de leur état, comme maintenant ils le font dans Sa personne. La résurrection de ceux qui se sont endormis entre temps, sera une résurrection *d'entre* les morts, comme la Sienne. Sa résurrection établit qu'il n'y a pas de jugement pour le croyant, aussi sûrement qu'elle proclame la certitude du jugement pour le monde, comme l'apôtre l'enseigne en Romains 4:25 et Actes 17:31.

C'est une erreur d'utiliser Éph. 2:6, ou Col. 2 et 3:1, pour appuyer la leçon critique οὖν « avec » [4:14a, nous ressuscitera *avec* Jésus] contre le terme plus commun διὰ « par » ou « à travers » [utilisé par la version autorisée anglaise]. Car ces épîtres, traitant avant tout de notre association avec Christ, insistent sur le fait que nous sommes *déjà* morts et ressuscités avec Christ, tandis que notre texte parle uniquement de *l'avenir*. Peut-être que le texte le plus proche est 1 Thes. 5:10, où il est enseigné que notre Seigneur Jésus Christ est mort pour nous afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble *avec* Lui. Chez ceux qui veillent, c'est vivre la vie de gloire ; chez ceux qui dorment, c'est être ressuscités pour la vivre.

Et il est ajouté qu'il « nous présentera avec vous ». Meyer, et d'autres maintenant comme autrefois, ont fait des efforts pour atténuer la signification de cette déclaration, dans le but de se dégager de dangers et de difficultés : ces efforts sont vains. Il s'agit de la présentation de tous ensemble en gloire, à la fois les serviteurs et ceux qu'ils servaient en grâce, tous étant ressuscités sur un principe commun avec leur Maître Qui est leur vie après être mort pour eux. Que sont les épreuves de maintenant en comparaison d'une telle perspective ! Combien il est béni que, à la fois rien ne pourra séparer les saints de l'amour de Dieu qui est en Christ (Rom. 8:39), et pareillement

Dieu aura ensemble dans la gloire ceux qui sur la terre ont été exposés à toutes sortes d'influences diviseuses et destructrices.

« Car toutes choses sont pour vous, afin que la grâce, abondant par le moyen du grand nombre, multiplie les actions de grâces à la gloire de Dieu » (4:15). Quelle réponse chez l'apôtre aux affections de Christ ! Et certainement, ce n'était pas en paroles ou en sentiments seulement, mais en actes et en souffrances qui en prouvaient la réalité et la profondeur. C'était de l'endurance avec une plénitude de joie dans un amour semblable à celui qui en est la source pour les saints de Dieu. Et l'apôtre cherchait du fruit en conséquence, afin que, s'il arrivait à des personnes comme lui de souffrir au service du grand nombre, la grâce qui opérait ainsi puisse d'autant plus se diffuser et susciter des actions de grâce montant de la part de tous ceux qui récoltaient la bénédiction à la gloire de Dieu.

En même temps que la conscience de sa faiblesse extrême et d'être exposé à tout, il y a ainsi des forces spirituelles parmi les plus puissantes qui soutiennent en face de toutes les épreuves et les souffrances : 1. la foi à l'égard de ce que Dieu a déjà opéré en Christ ressuscité ; 2. l'espérance de ce qu'Il fera pour nous qui croyons en Lui ; et 3. l'amour qui supporte tout pour la bénédiction de ceux qui sont si précieux à la fois au Père et au Fils.

« C'est pourquoi nous ne nous lassons point ; mais si même notre homme extérieur dépérit, toutefois l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour. Car notre légère tribulation d'un moment, opère pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire, nos regards n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas : car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles » (4:16-18).

Sur un tel terrain divin, l'apôtre rejette toutes pensées de succomber, et se déclare pour avancer sans peur. La jouissance, les aises, l'honneur, sont hors de question en tant que choses présentes. La peine, la tribulation, le dénigrement, le mépris, l'opposition, tout ce qui peut user l'homme extérieur, — voilà qui est aussi certain que le chemin où Christ a marché. Mais la vie de l'Esprit est dans toutes ces choses (És. 38:16). Par Christ, la grâce fait déjà maintenant tourner à notre profit les choses mêmes qui paraissent les plus contraires à la vie de l'homme dans ce monde. Même si l'homme extérieur dépérit, l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour (4:16). Cela ne veut pas dire que le saint devient plus apte à avoir part à l'héritage des saints dans la lumière (Col. 1:12), car cela repose sur Christ et sur Sa rédemption ; mais il y a croissance spirituellement, une nouvelle nature et un jugement sûr au sujet des choses qui nous entourent ; on attribue moins de valeur à ce qui nous attirait autrefois ; et il y a une joie sans partage, qui va en s'approfondissant, dans le Seigneur et Ses intérêts ici-bas, ainsi que dans les choses célestes. Le jeune enfant devient non pas seulement un jeune homme, mais un père (1 Jean 2). Christ est plus résolument le point d'attraction et la norme de pensée, de sentiment, de conduite, de tout, tandis que la chair et le monde non seulement sombrent, mais sont jugés sans ménagement, — à mesure qu'on traverse tout ce qui serait autrement des sujets de déception et de tourment, mais qui désormais sont considérés avec calme et même des actions de grâce.

Cela est si vrai que l'apôtre n'hésite pas à qualifier de « légère tribulation d'un moment » une pareille tempête d'épreuves flétrissantes et impitoyables, se répétant toujours dans de nouveaux coups et dans une douleur continuelle. Pourtant qui a jamais vu, et même conçu, une telle souffrance, sauf chez Celui auquel nul ne peut se comparer ? Et c'est Sa grâce qui opère ainsi, et qui fortifie pour faire les comptes de cette manière. Légère tribulation ! Sous les coups plus que de mesure, dans les prisons plus que fréquemment, dans la mort souvent. Mais pourquoi donner la liste de ce qu'aucun lecteur sensible ne peut avoir oublié ? Une tribulation d'un moment ! alors qu'il ne connaissait guère la cessation de périls, de châtiments et de labeurs sans pareils. Pourtant, il était plein de courage. « Car notre légère tribulation d'un moment, opère pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire » (4:17). C'est à cela qu'il regardait, en recevant déjà maintenant une belle récolte de bénédiction, — rattachant ainsi ce qui était spirituel sur le chemin

avec l'aboutissement, la fin dans la présence du Seigneur bientôt ; et il le fait par des paroles qui ont de la peine à donner une expression adéquate de la vérité.

« Nos regards n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas » (4:18a). Il ne s'agit pas tellement de temps, comme si la bénédiction ne se poursuivait que tant que l'âme considère les choses placées devant notre foi, même s'il est important que notre regard s'y porte continuellement. L'apôtre énonce simplement le caractère de l'objet de notre contemplation, notre attention n'étant pas portée sur les choses visibles, mais sur les invisibles ; et il en donne l'explication ou la raison : « car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles » (4:18b). Qui ne reconnaît pas, sauf le dernier des sceptiques, que la délivrance du présent et de l'éphémère est une vraie puissance ? Qui ressent comme il devrait la simplicité avec laquelle Christ donne efficace à cette œuvre puissante en ceux qui croient, — Christ tel qu'Il nous est révélé aujourd'hui, et Christ qui révèle les choses invisibles et éternelles ? Combien le croyant devrait apprécier davantage l'évangile de Sa gloire !

2 Corinthiens 5

Ceci conduit l'apôtre à développer la puissance de la vie que nous avons en Christ, et ses résultats. « Car nous savons que, si notre maison-tabernacle terrestre est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux. Car aussi, dans celle-ci nous gémissons, désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel, si toutefois, même en étant vêtus, nous ne sommes pas trouvés nus » (5:1-3).

[Traduction J.N.D. : « Car nous savons que, si notre maison terrestre qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux. Car aussi, dans cette tente, nous gémissons, désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel, si toutefois, même en étant vêtus, nous ne sommes pas trouvés nus ».]

Quelle affirmation calme et confiante de ce que l'apôtre sait au sujet des chrétiens ! Et quel contraste avec l'obscurité des incertitudes de l'incrédulité, ou avec son audace impie ! Le caractère invisible des choses éternelles ne les rend pas moins certaines dans notre espérance. Car nous savons que, si la mort détruit la tente terrestre où nous vivons, nous avons un édifice de la part de Dieu. L'apôtre compare **le corps** — **1.** dans son état actuel, à une **tente** [= tabernacle] qui doit être démontée, — **2.** dans son état futur : **2a.** à un **édifice** de la part de Dieu comme source, et **2b.** à une **maison** qui n'est pas faite de main, et donc éternelle dans les cieux, la sphère qui lui convient et qui lui est destinée pour toujours. Comme nous l'avons déjà entendu (4:14), Dieu qui a ressuscité le Seigneur Jésus, ressuscitera aussi par Lui ceux qui sont endormis, puis nous présentera tous ensemble sans taches devant le trône de Sa gloire : les détails sont donnés ici avec clarté et en distinguant bien ce qui doit l'être. C'est l'un des rares passages qui traitent de l'état intermédiaire, ainsi que de la résurrection ou du changement du corps pour la gloire ; et il est donc du plus haut intérêt pour les fidèles, à titre personnel et par rapport aux autres. Sans qu'il s'agisse de satisfaire à aucune curiosité irrévérencieuse, toute la lumière désirable est faite en quelques mots brefs et clairs à l'égard de tout ce qui concerne la famille de Dieu après la mort et à l'égard du changement à la venue de Christ. On ne peut concevoir de communication plus digne de Dieu, ou plus caractéristique de Sa parole en général, avec en même temps l'empreinte profonde du serviteur de Dieu béni qui a été inspiré pour la donner.

Bien sûr, la théologie n'est guère plus qu'une tour de Babel de langues discordantes ; et même les érudits les plus pieux semblent incapables d'expliquer avec précision ce qu'il faut entendre par « l'édifice que nous avons de la part de Dieu ». Certains disent que cette maison qui n'est pas faite de main est le ciel lui-même, mais alors comment pourrait-on dire qu'elle est « dans les cieux » ? Comment pourrait-il être dit de nous, dans ce cas, que nous avons revêtu « notre domicile qui est du ciel » ? Le domicile et le ciel [ou : les cieux] sont soigneusement distingués. D'autres, qui se trompent un peu moins, mais qui n'ont encore qu'une vue imparfaite de notre passage dans son ensemble, ne

pensent qu'au corps de résurrection ; malgré tout, ce passage jette de la lumière sur l'état de l'âme entre la mort et la résurrection, et il ne traite pas seulement de ce qui arrivera après la seconde venue de Christ.

Olshausen et d'autres qui admirent la philosophie insignifiante (*) font la plus misérable des interprétations ; elle est fort nuisible ; elle soutient que la maison dans laquelle on entre à la mort est une corporéité éthérée adaptée à la condition céleste de l'âme, soit intermédiaire entre la mort et la résurrection, soit (selon les propos d'esprits plus audacieux) à l'exclusion du corps qui ne doit pas être ressuscité ni changé. Le véhicule (ou support) intermédiaire et glorifié de l'âme est directement en désaccord avec le langage clair et décisif de ce même passage. La maison est décrite non seulement comme étant dans les cieux, mais comme « éternelle ». L'Écriture ferme donc la porte à toute notion de corps temporaire, car l'âme dans le ciel avant la résurrection du corps, nous l'avons déjà maintenant. Et il faut être un sadducéen sceptique pour nier que Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts vivifiera aussi nos corps mortels par (ou : à cause de) Son Esprit qui habite en nous (Rom. 8:11). Il y a une bénédiction intermédiaire qui est la part du croyant en dehors de son corps avec Christ en haut ; mais la résurrection d'entre les morts doit attendre Sa venue.

(*) Il est faux et antiscrituraire de dire que « sans le corps, il n'y a pas d'âme », et aussi de dire que « la continuation de l'âme comme un pur esprit sans corps est une impossibilité pour l'apôtre, car la doctrine de l'immortalité de l'âme, aussi bien que cette expression elle-même, est étrangère à la Bible. Et ce n'est pas étonnant, car une conscience de soi dans un être créé suppose nécessairement les limites de l'organisation corporelle ». — Ces propos inacceptables nient en réalité anges et esprits, ainsi que ce que l'Écriture enseigne au sujet de l'âme séparée du corps.

En opposition à la vraie portée du passage, on a prétendu :

1. que le ciel est souvent comparé dans l'écriture à une maison dans laquelle il y a plusieurs demeures (Jean 14:2) ; ou à une cité dans laquelle il y a plusieurs maisons (Héb. 11:10, 14 ; 13:14 ; Apoc. 21:10) ; ou plus généralement aux habitations (ou : tabernacles) éternelles (Luc 16:9). — Mais nous avons déjà vu, quelles que soient les images employées dans d'autres passages pour ce qui sera la part des saints glorifiés, que la maison dans ce passage de 2 Cor. 5 ne peut pas signifier le ciel, parce qu'il est dit ici qu'elle est du ciel (5:2 ; *from*) et dans les cieux (5:1).
2. que, comme l'âme demeure maintenant dans le corps, le ciel sera sa maison après la mort. — Quel que soit le raisonnement pour le montrer, cela est incompatible avec les pensées et le langage du contexte.
3. que la discipline donnée ici pour la maison est en accord avec celle du ciel par ailleurs. — L'effort fait pour insister là-dessus est vain, ne serait-ce que parce que l'état dans lequel l'âme entre après la mort est si loin d'être « éternel », que le changement que nous attendons aura lieu à la venue de Christ. Le corps n'est pas *dans* le ciel maintenant ; il n'est pas dit non plus qu'il nous sera apporté *depuis* le ciel ; mais le Christ est au ciel et viendra de là, quand nous aurons en puissance et en réalité ce que nous avons maintenant par la foi.
4. Au sujet de *ἐχομεν* [*nous avons* dans « nous avons un édifice », 5:1] qui est un verbe au présent. — Voici la vraie force de *ἐχομεν* : cette expression « nous avons » n'indique pas le moins du monde qu'on intégrerait la maison immédiatement après la mort, mais elle indique la certitude pour la foi d'intégrer cette maison. Que ce soit au même moment que la mort n'est qu'une hypothèse, et cela impliquerait l'idée, non pas du ciel, mais d'un nouveau véhicule pour l'âme, ce que nous avons déjà vu être tout à fait incompatible avec ce passage, et avec toute la vérité en général. Il n'est pas dit que nous intégrons ce domicile *quand* notre tente [ou : tabernacle] ou le corps sont détruits, mais *si* ils sont détruits. Cela laisse également ouvert la question de savoir quand est-ce qu'on entre dans l'édifice qui est de la part de Dieu ; cela déclare seulement la certitude que nous *avons* une telle maison permanente. Le temps présent du verbe en grec, comme dans d'autres langues notamment le français et l'anglais, est fréquemment utilisé (lorsque c'est nécessaire) pour exprimer non pas une date réelle, mais une vérité en dehors du temps, dans son caractère abstrait ou dans sa certitude. Ce doit être la force de ce verbe ici, d'après ce que nous avons déjà observé. Lui donner le sens d'un fait

actuel, en train de se passer, n'introduit que confusion et erreur. Ce que l'apôtre exprime, c'est la certitude de la possession. Il parle de demeures incomparablement meilleures, en supposant la destruction de l'actuelle ; mais le moment et la manière d'y entrer doivent être tirés d'autres passages de l'Écriture. Un peu plus loin il parle d'être absent du corps et présent avec le Seigneur (5:8), mais pas d'être dans un nouveau corps tandis qu'on est absent du corps ; il ne parle pas non plus du ciel comme étant entre temps un corps, ce qui semble encore plus absurde, les deux pensées étant pareillement sans fondement. Matthieu 22:32 ne parle que de la résurrection. Luc 20:38 ajoute que les âmes des défunts vivent pour Dieu, quoique loin des hommes, avant même de ressusciter. Il n'y a pas de doute, si nous croyons Luc 16, Luc 23, Philippiens 1 et notre chapitre, que les saints délogés ont une part bien meilleure, et qu'ils sont dans le paradis, la partie la plus brillante du ciel, avec Christ (voir Hébr. 12:23).

Si la mort vient, le corps de résurrection, déjà largement décrit en 1 Cor. 15, est certain, avec tous ses contrastes par rapport à une tente ou tout autre édifice temporel ou de cette création, qui tombent en ruine comme c'est le cas. Et la bénédiction de ce que nous avons ainsi en espérance est telle que « nous gémissons » d'autant plus, « désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel, si toutefois, même en étant vêtus, nous ne sommes pas trouvés nus » (5:2-3). Autrement dit, l'éclat de la vie que l'apôtre avait maintenant en Christ était tellement entravé par le corps tel qu'il est, qu'il ne pouvait que gémir dans son ardent désir de la condition glorifiée dont Christ le revêtirait. Ce n'est pas le gémissement d'un pécheur déçu ni d'un saint non délivré, mais de ceux qui, assurés de la vie et de la victoire en Christ, sentent le misérable contraste entre le présent et la gloire en perspective. Seulement, il ajoute la réserve prudente, qui est de supposer que nous sommes réellement de Christ. L'inquiétude exprimée plus clairement à la fin de 1 Cor. 9 n'a pas tout à fait disparu du début de 2 Cor. 5.

[...désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel, *si toutefois*, même en étant vêtus, nous ne sommes pas trouvés nus.]

C'est pourquoi il faut rejeter toute tentative d'altérer l'expression conditionnelle du verset 3. Le texte ordinaire εἰ γε (ou εἰγε) [pourvu que = si toutefois] est très bien supporté, non seulement par la grande majorité des manuscrits, mais par certains de haute antiquité et qualité, comme le Sinaïticus, le Rescrit de Paris, et d'autres ; et la plupart des critiques y adhèrent. Mais Lachmann et Trégelles préfèrent εἶπερ avec le Vaticanus, le manuscrit de Cambridge, et un petit nombre d'autres autorités. Cependant la prétendue distinction (selon les notes de Hermann sur Viger) est dénuée de fondement dans le Nouveau Testament, ici aussi bien qu'ailleurs. Il a même été remarqué par quelqu'un de fort perspicace que la réciproque est vraie, et que la vraie différence est celle-ci : εἶπερ expose le cas où une chose est ; et εἰγε donne la possibilité que la chose ne soit pas. Εἰγε, dit J. B. Lightfoot, laisse une ouverture pour le doute ; εἶπερ est éventuellement plus directement affirmatif que εἰ γε. Assurément, cela semble plutôt confirmé par leur origine respectif, car περ est intensif, γε est restrictif. Mais l'usage semble indiquer que le contexte doit être pris en considération pour décider la vraie portée. Ainsi, Meyer et Ellicott confessent que c'est la phrase, et non pas la particule, qui détermine la justesse de l'hypothèse. Il est absolument faux, aussi bien dans et en dehors du Nouveau Testament, de soutenir que εἰγε signifierait forcément « du fait que », et que εἶπερ exprimerait toujours un doute.

[... si toutefois, même en étant vêtus, nous ne sommes pas trouvés nus.]

Différents manuscrits, de Clermont, Augian, Boernerian et d'autres, lisent ἐκδυσάμενοι = « dévêtus », au lieu de « vêtus » ; cela est accepté par de nombreux pères, et même quelques critiques, mais ce n'est qu'une tentative pour se débarrasser de la difficulté. Le sens est peut être plus clair, mais il ne vaut rien. Ce qui doit être lu est ἐνδυσάμενοι [« vêtus » (*)] et est extrêmement pertinent et vigoureux, sauf si l'on traduit εἰγε par « du fait que », ce qui réduit la proposition à une platitude : « du fait qu'étant vêtus, nous ne serons pas trouvés nus » ou « voyant que nous serons

véritablement trouvés vêtus, non pas nus», ce qui est une pauvre tautologie indigne de l'Écriture, et aussi loin qu'il est possible du style de Paul. Traduisez : «*si toutefois, même en étant vêtus, nous ne sommes pas trouvés nus*», et la convenance de l'expression est aussi grande que sa force. Car le fait solennel est qu'il y a une résurrection des injustes autant que des justes. Tous donc vont être « vêtus ». L'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombes entendront la voix du Fils, et sortiront, ceux qui ont pratiqué le bien en résurrection de vie, et ceux qui auront fait le mal en résurrection de jugement (Jean 5:28-29). La résurrection du corps consistera pour tous à être revêtus, mais non pas tous en même temps, ni avec le même résultat ; il y aura des contrastes très marqués et les résultats finaux seront immuables. Car quand les méchants seront ressuscités, ils seront en effet vêtus, mais en même temps ils seront trouvés nus. Ils n'auront pas la robe de noces (Matt. 22:11), ils n'auront pas de justice devant Dieu ; ils ont rejeté et méprisé Christ, ou bien vécu sans Lui ; il ne leur restera rien sinon des péchés, et ne pourront pas échapper au jugement éternel. Tandis qu'ils étaient dans le corps ici-bas, ils pouvaient passer pour acceptables ; une fois vêtus du corps de résurrection (car tous doivent ressusciter), ceux qui ici-bas auront vécu et seront morts sans Christ seront trouvés nus. Dans ce passage qui est une consolation très riche pour les vrais croyants, l'apôtre avertit donc solennellement que certains peuvent se révéler faux. La gloire éternelle et céleste sera pour nous à la résurrection, si du moins en étant vêtus, nous ne sommes pas trouvés nus : en apparence, c'est un paradoxe, mais s'il est très surprenant, il n'en est pas moins très vrai. Heureux ceux, et seulement eux, qui ont maintenant Christ et qui L'ont revêtu.

(*) note Biblique : de manière étrange, Carrez écrit bien le grec comme WK , à savoir ἐνδυσάμενοι et non pas ἐκδυσάμενοι qui signifie « dévêtus » selon WK, mais par contre Carrez traduit l'inverse : ἐνδυσάμενοι est rendu par « dévêtus » au lieu de « vêtus ». La phrase entière, selon Carrez, est alors : « pourvu que même dévêtus, nous ne soyons pas trouvés nus » ce qui est incohérent. La TOB garde la cohérence en traduisant « pourvu que nous soyons trouvés vêtus et non pas nus », mais perd la pensée que ceux qui sont vêtus du corps de résurrection pourront être considérés comme nus devant le tribunal de Christ s'ils ne font pas partie des vrais croyants. Même chose pour le Nouveau Testament en français courant.

Les mots « vêtus » ou « dévêtus » se réfèrent au fait d'être dans le corps ou hors du corps — « nus » au fait d'être sans Christ. Cette distinction a échappé à Calvin, et à d'autres depuis. Ils ont imaginé l'idée de restreindre aux justes le fait d'être vêtus ; et qu'en conséquence les méchants, dépouillés de leurs corps, doivent paraître nus devant Dieu ; tandis que les croyants, vêtus de la justice de Christ, doivent être revêtus d'une nature glorieuse d'immortalité. Si on avait observé que « pas trouvé nu » se réfère seulement au fait de revêtir Christ maintenant avec les conséquences éternelles que cela a, on aurait évité la confusion. L'apôtre parle de la portion commune que nous avons en Christ (en présence de la mort, et bientôt du trône de jugement), du triomphe assuré dans Sa vie, Lui qui est mort, mais est ressuscité et est de nouveau vivant pour toujours ; mais cela n'empêche pas, au passage, une mise en garde sérieuse pour ceux qui pourraient se vanter de dons sans grâce ni conscience.

D'autres spéculations, comme celle de Grotius, ne méritent guère d'être notées ; celle de Meyer suivi par Alford («si, comme c'est certain, nous serons en fait trouvés vêtus, non pas nus») ne demande pas d'autre commentaire, ayant déjà été résolue. Il n'y a pas non plus besoin de discuter davantage la tentative de Hodge, d'après le même rendu, de soutenir l'idée que l'apôtre ne se référerait pas ici au corps ressuscité, mais à une demeure dans le ciel. La vérité simple mais profonde de Dieu délivre de toutes les brumes de l'erreur.

Après avoir donné une parole d'avertissement aussi solennelle pour la conscience, l'apôtre revient au gémissement et au désir ardent dont il a parlé au verset 2 afin d'éclairer davantage la vérité.

« Car aussi nous qui sommes dans le tabernacle, nous gémissons, étant chargés, parce que nous ne désirons pas être dévêtus, mais [nous désirons] être revêtus, afin que ce qui est mortel soit englouti par la vie. Or celui qui nous a façonnés à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit » (5:4-5).

[Traduction JND : « Car aussi nous qui sommes dans la tente, nous gémissons, étant chargés ; non pas que nous désirions d'être dépouillés, mais [nous désirons] d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie. Or celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit ».]

La vraie connaissance de la possession vivante de Christ, loin de neutraliser le sentiment de la création qui gémit [ou : soupire, Rom. 8:22], l'augmente fortement. La paix et la joie en croyant (Rom. 15:13) sont là très réellement et remplissent le fidèle ; mais on les a en Celui qui a souffert ici-bas et a été glorifié au-dessus de la douleur et de la mort qu'Il a goûtée et des péchés qu'Il a portés en Son corps sur le bois. Notre corps est la tente [tabernacle] dans laquelle nous sommes, elle-même faisant partie de la création assujettie à la vanité ; et nous qui y sommes, nous gémissons sous le sentiment oppressant de sa ruine complète, non pas parce que nous ne sommes pas délivrés en Christ, mais plutôt parce que nous le sommes, et que nous sentons donc profondément ce qui est sous la servitude de la corruption. Nous savons que la délivrance est proche, non pas seulement pour notre corps, mais aussi pour tout ce qui est maintenant en travail [d'enfantement] dans la douleur (Rom. 8:22), et nous savons que Christ aura la gloire, comme toute la création aura la joie en ce jour-là.

Des difficultés ont été faites au sujet du début de la proposition suivante [« *parce que* nous ne désirons pas », ou « non pas que nous désirions »], mais cela semble assez inutile, car $\acute{\epsilon}\phi' \acute{\omega}$ [du fait que = parce que], qui est ce qu'on doit lire, est assez courant chez notre apôtre, et son usage concorde tout à fait avec son application dans tout le grec correct pour exprimer la condition ou l'occasion, d'après laquelle une chose ou une personne est caractérisée ; $\acute{\epsilon}\phi' \acute{\omega}$ peut être rendu par «car», «vu que», «du fait que», «en ce que» ou «parce que» — qualifiant ce qui précède. Comparez Romains 5:12 [en ce que tous ont péché], Philippiens 3:12 [vu aussi que j'ai été saisi] et 4:10 [quoi que vous y ayez bien aussi pensé], avec la phrase placée devant nous : on voit un sens similaire dans le fond, bien que modifié par un contexte différent. «C'est pourquoi», ou «en quoi», semblent faibles et induisent en erreur. Le fait est que ce n'est qu'un cas particulier du sens général comme la base, la condition, ou l'occasion de quelque chose — le terme *sur* lequel une chose est basée.

Notre gémissement dans le tabernacle [la tente] en étant chargé, l'apôtre déclare qu'il ne s'agit pas d'un désir égoïste de se soustraire à l'épreuve, même grave. Pourtant personne autre que lui n'en a fait l'expérience aussi profondément, diversement et sans relâche ; personne donc n'était autant exposé à souhaiter qu'un tel chemin se termine par le départ pour être avec le Seigneur. Mais ceci il le désavoue pour les saints comme pour lui-même, « non pas parce que nous désirons être dévêtus [ou : dépouillés], mais nous désirons être revêtus, afin que ce qui est mortel soit englouti [absorbé] par la vie ». Il met en contraste la puissance de la vie en Christ à Sa venue avec le fait d'aller à Lui dans l'état séparé [du corps]. Sans doute cet état est meilleur, de beaucoup meilleur pour nous, que de rester ici-bas dans la douleur et la souffrance. Mais dans ce passage l'apôtre pensait à la gloire de Christ, tandis qu'en Philippiens 1 il pensait aux besoins des âmes. C'est pourquoi en Phil. 1 il reconnaissait la valeur de demeurer pour les aider, et savait donc qu'il en serait ainsi. Ici, il exprime l'extrême bénédiction d'amener le corps sous la puissance de cette vie qu'il connaissait déjà pour son homme intérieur en Christ. Rien moins que cela ne pouvait donc le satisfaire.

Être «dévêtu» ou «dépouillé», c'est être débarrassé du corps par la mort quand le croyant s'en va pour être avec Christ. Mais c'est justement ce qu'il ne désirait pas, quelque béni que soit le fait par lui-même, pour la simple raison que la bénédiction, pour lui, était seulement d'être en Sa présence. Ce qu'il désirait, c'était une nouvelle gloire pour Christ, quand Il viendra ; car alors et alors seulement, le croyant sera «revêtu». Il regagnera alors le corps, non plus comme le premier Adam, mais comme le Dernier Adam, ayant autrefois porté l'image du terrestre, et portant désormais celle du Céleste. Nous aurons revêtu notre maison (ou : domicile) qui est du ciel, selon notre désir ardent. Car il n'est même pas nécessaire d'être «dépouillé», c'est-à-dire de quitter le corps en mourant. Tout est transformé à la venue de Christ qui est notre vie dans toute sa plénitude. S'Il tarde et nous appelle entre temps pour être avec Lui, nous serons bien sûr dévêtus (ou : «dépouillés» [du corps]) ;

mais s'Il vient pendant que nous L'attendons ici-bas, nous serons « revêtus » sans être dépouillés de notre tabernacle (ou : tente). Car nous L'attendons des cieus comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de Sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'Il a de s'assujettir même toutes choses (Phil. 3:20-21). Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera et les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés (1 Cor. 15:51-52).

C'est pourquoi il est dit ici « afin que ce qui est mortel soit absorbé [ou : englouti] par la vie », et non pas seulement ressuscité hors de la mort ; le mortel en nous cédera à la puissance supérieure de la vie en Christ qui transforme tout, — le corps n'étant plus comme il était en Adam, mais comme dans le Second homme revenant du ciel (1 Cor. 15:44-47).

L'apôtre du Nouveau Testament va considérablement au-delà du prophète de l'Ancien Testament (Ésaïe 25:8), et cela de manière caractéristique, bien que les déclarations de l'un comme de l'autre soient vraies, et que leurs écrits soient autant inspirés l'un que l'autre. Mais la vérité n'est pas tout à fait la même ; car Ésaïe parle de l'Éternel engloutissant « la mort » en victoire (ou : pour toujours), ce qui sera vérifié surabondamment à la venue de Christ, quand il y aura non seulement la résurrection des morts en Christ, mais l'arrêt de la mortalité chez les saints vivants, ou selon la qualification figurée ici, l'engloutissement (ou : absorption) de ce qui est mortel par la vie. Déjà cette résurrection des fidèles sera un triomphe manifeste de la puissance de grâce sur la ruine complète : combien plus le sera cette mortalité qui n'opérera plus jamais la mort, mais sera absorbée par la puissance conquérante de la vie en Christ !

L'apôtre ne laisse pas non plus la moindre incertitude quant à l'espérance placée devant le croyant ; il affirme qu'il y a un garant effectif et divin qui ne peut manquer. « Or celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit » (5:5). Quelle bénédiction pour nous d'être devenus des objets de l'opération de Sa grâce, alors même que nous gémissons ici-bas dans la tente (le tabernacle) ! Or c'est bien le cas. Nous avons la vie en Christ, et même la vie éternelle, et la rédemption éternelle. Dieu, qui ne peut manquer, ne commence pas une œuvre pour la laisser inachevée. Celui qui nous a formés à cela même, l'engloutissement du mortel par la vie qui triomphe à jamais, une part identique à celle de Christ, c'est Dieu ; car Lui est en effet seul à y avoir pensé et à avoir pu le faire ; et non seulement cela, mais Il nous a donné les arrhes de l'Esprit afin que nous puissions goûter la joie de la gloire à venir, ayant Sa propre garantie dans notre faiblesse extrême. Ce n'est pas notre « onction » ici, comme on le trouve ailleurs, ce qui a une portée plus vaste, et pas encore le « sceau » sur nous, mais c'est cet aspect de l'Esprit qui nous est donné et qui est en relation avec le retour de Christ, et notre entrée dans l'héritage avec Lui. Ce sont « les arrhes de l'Esprit » données dans nos cœurs, afin que nous ne nous reposions pas ici-bas, en nous contentant vainement du présent, ou en gémissant sans avoir un goût divin pour ce que nous partagerons avec Christ, — de même que l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous a été donné (Rom. 5:5).

Il est instructif de noter combien il est continuellement insisté dans les écritures sur la venue du Seigneur en tant qu'attente constante et prochaine des saints, mais en outre combien elle est partout sous-jacente et explique beaucoup de choses, même lorsqu'elle n'est pas mentionnée directement ou ouvertement, comme ici. L'incapacité des théologiens, et même des commentateurs, à percevoir ce point, voilà ce qui les a exposés à une telle pauvreté (voire à de la perversité) d'interprétation en parlant de ce passage important, alors que celui-ci ne devrait présenter aucune difficulté à aucun croyant, mais devrait être la joie du cœur de tout chrétien, car tel est le but évident de Dieu. Si la venue du Seigneur avait été une vérité pratique vivante dans les âmes des gens de bien comme le Dr John Guyse et la masse des protestants même orthodoxes et pieux, auraient-ils pu appliquer ces paroles à ce qui se passera immédiatement après leur mort, admettant simplement que le bonheur de l'âme dans le ciel serait suivi et complété par la résurrection du corps, et que telle aurait été en définitive la perspective de l'apôtre ? Non, malgré tout le bonheur de l'état séparé avec

Christ, dont nous allons bientôt reparler, il n'est pas vrai que l'apôtre traite ici des «félicités transcendantes immaculées d'une vie immortelle, dans laquelle l'âme entre dès qu'elle est séparée du corps» ; il traite de la résurrection ou du changement quand Christ viendra. La théologie s'arrête en deçà ; et il n'y a guère d'autre cause ayant produit des effets plus vastes et plus profonds sur les saints dans la chrétienté que cet oubli habituel et systématique de l'espérance qui nous est propre. Inversement, rien d'autre que le fait d'avoir recouvré cette espérance n'a mieux contribué, par le jugement de soi-même, à réveiller les fidèles vis-à-vis de leur bas état passé et à une vraie attitude d'attente du Seigneur, — la sortie à Sa rencontre selon l'expression de la parabole des dix vierges pour prédire Sa venue.

Tel est donc la puissance de la vie en Christ que nous possédons maintenant. Nous attendons la gloire, même pour le corps s'il doit être dissous (ou : détruit), et la disparition de la mortalité avant que ce corps soit détruit, si Christ vient, sans qu'il ait besoin de passer par la mort qui a déjà été vaincue. Dieu nous a formés justement à ceci, la même gloire que celle de Christ, et en attendant Il nous a donné les arrhes de l'Esprit.

« Nous avons donc toujours confiance, et nous savons qu'étant présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur (car nous marchons par la foi, non par l'apparence [ou : la vue]) ; nous avons, dis-je, de la confiance, et nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur. C'est pourquoi aussi, que nous soyons présents ou que nous soyons absents, nous nous appliquons avec ardeur à lui être agréables » (5:6-9).

Le bon courage du chrétien n'est pas brisé par la mort, bien qu'il ne considère pas la mort comme l'homme le fait. Sa confiance est fondée sur Christ, il connaît Dieu à son égard, et il a l'Esprit comme arrhes de tout ce qu'il espère. Toutes choses sont sûres, notamment la vie ou la mort : mais Christ gouverne tout, et nous sommes à Christ, et Christ est à Dieu (1 Cor. 3:23). Ni mort ni vie ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur (Rom. 8:38-39). Nous sommes donc courageux en tout temps, quelle que soit la voie de Dieu à notre égard entre temps, et nous savons que, tout en étant présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur (5:6). Ce n'est pas là notre lieu de repos, il est pollué. Lui n'est pas ici, mais Il est ressuscité et dans la gloire, et nos cœurs sont avec Lui là où Il est, et nous nous attendons à Lui pour être comme Lui et avec Lui. Mais ce n'est pas tout. Nous savons que, tout en séjournant présentement dans le corps, nous sommes absents du Seigneur. Mais ce n'est pas cela qui est la base de notre confiance, comme Calvin très curieusement le comprend de travers (*), et ce n'est pas une exception à cette confiance comme les catholiques et les rationalistes l'ont pensé. Cette confiance accompagne ce que nous aimons mieux (5:8), et cadre avec, comme faisant partie de notre connaissance chrétienne ; et cela explique que dans nos pensées nous sommes prêts à quitter le corps au commandement du Seigneur, et à aller 'à la maison' avec Lui. La connexion de εἶδοτες [« nous savons », 5:6] est à la fois grammaticalement et logiquement avec εὐδοκούμεν [« nous aimons mieux », 5:8], bien que repris plus loin sous une autre forme.

(*) Il écrit ainsi (Comm. in loco, ed. A. Tholuck, Halis Sax., i. 459), « La suite de mots qui suit doit être résolue dans ce cas particulier de cette manière : nous sommes dans de bonnes dispositions parce que nous savons que nous voyageons hors du corps » etc. En effet cette connaissance est la cause de notre tranquillité et de notre confiance ».

La sagesse de Dieu est apparente en cela. Car ici nous avons un des rares passages de l'Écriture qui nous donnent la lumière de Dieu sur l'état intermédiaire du chrétien : il est très important que l'immense bénédiction de la victoire finale ne jette pas du brouillard sur cet état de félicité intermédiaire.

D'un côté il n'y a pas d'excuse pour l'incrédulité qui veut que tout ce qui compte soit d'être avec Christ après la mort, et reste en retrait de la seule réponse adéquate qui est notre résurrection ou notre changement à la venue de Christ par la puissance de Sa résurrection. Mais d'un autre côté, c'est réellement mésestimer la grâce de Dieu et la rédemption de Christ que d'obscurcir la condition de l'âme hors du corps, afin de rehausser la splendeur du matin de la résurrection. Il n'est pas vrai que l'apôtre quand il regardait à la dissolution de son tabernacle (ou : destruction de sa tente)

terrestre n'était consolé *que* par l'édifice de Dieu qui n'est pas fait de main, éternel dans les cieux ; car justement dans ce contexte, l'apôtre montre que nous préférons (5:8) être absent du corps et présent avec le Seigneur. Et en fait l'incapacité de regarder la mort ou Satan en face est une preuve de faiblesse de la foi, non pas de sa force. L'apôtre fait exactement ce qui est bien par le Saint Esprit : tandis qu'il présente au premier plan le triomphe complet de la vie en Christ, il ne dénature ni le départ comme si c'était quelque chose de nu et sinistre, ni l'état où on est ensuite comme si c'était quelque chose d'éthéré, ou des ombres ou un état fantastique. Cet état n'est bien sûr pas de ce monde, mais il n'est pas inerte pour autant ; car il s'agit d'être avec Christ ce qui est bien meilleur que rester dans la chair, bien que fort en deçà du triomphe que nous partagerons quand Il viendra. Jamais l'apôtre ne traite cet état comme une obscurité sépulcrale avec une pâle lumière de lune, ce qui n'est qu'une dépréciation de l'esprit humain tourmenté par la perversité de ceux qui vont jusqu'à effacer l'espérance glorieuse de la résurrection de leurs Bibles. Redisons que si on laisse Christ de côté, la mort est une séparation, non pas une réunion ; mais est-ce une séparation douloureuse si nous allons pour être avec Lui dans le paradis ? Sans doute ce n'est pas notre seule espérance ; mais est-ce alors la séparation triste, la douleur sans espoir, que se figure l'incrédulité ? Une telle exagération induit l'égarement, surtout chez ceux qui exhortent les saints à attendre la venue de Christ ; car ce qui est faux dans leurs déclarations agit puissamment pour discréditer ce qui est vrai, et donc pour entraver les âmes au lieu de les aider. L'équilibre de la vérité est perdu, et alors, ceux qui se basent sur l'assurance que donne l'Écriture et s'attendent à la bénédiction de ceux qui sont endormis en Christ, — voilà qu'ils trébuchent à cause du doute jeté sur ce sujet, et deviennent mal disposés à recevoir ce qui peut être affirmé en vérité et sans aucun doute au sujet du résultat triomphant de Sa venue.

La mort donc se reconnaîtra vaincue dans tous les saints, et la mortalité même sera engloutie par la vie dans les saints vivants quand Christ viendra ; et voilà que déjà maintenant la mort même n'empêche plus du tout les saints de jouir de la présence du Seigneur. Les deux vérités sont clairement révélées ici et dans cet ordre, et elles Lui sont dues à Lui et à la rédemption qu'Il a accomplie pour nous ; elles sont de la plus grande importance pour le cœur de tous les saints. Méconnaître l'une ou l'autre, c'est de l'ignorance ; et mal utiliser l'une pour détruire ou affaiblir l'autre, cela provient de l'ennemi.

Le verset 7 est une parenthèse qui a donné beaucoup de peine aux érudits, quoique son sens général soit assez clair. Εἶδος dans le Nouveau Testament, comme chez les auteurs grecs ordinaires, semble rarement, voire jamais, utilisé pour désigner « la vue » ; d'habitude, « la vue » c'est plutôt ὄψις, et εἶδος désigne plutôt « l'apparence » (comme dans Luc 9:29), ou « la forme » (comme dans Luc 3:22 ; Jean 5:37, ainsi que de façon dérivée dans un sens éthique en 1 Thes. 5:22). Tout lecteur intelligent de Platon et d'Aristote connaît sa portée philosophique, nuancée par leurs théories respectives. Mais ici le sens ne peut pas être « l'espèce », « le genre » ou « la forme ». L'emploi qui en est fait dans le Nouveau Testament nous confine donc au sens alternatif « apparence », à moins d'admettre le sens de « vue » avec les traducteurs de la version autorisée anglaise, bien qu'il soit douteux que ce sens subjectif figure chez aucun auteur, sacré ou profane. Cependant, dans le fond, la signification revient au même. Nous marchons par la foi, non par l'apparence, étant absent du Seigneur et du ciel. Si nous regardons à l'invisible et à l'éternel, c'est par la foi : ce n'est pas en regardant aux choses ou aux personnes elles-mêmes, comme nous le ferons quand nous serons effectivement là-haut.

C'est pourquoi l'apôtre fait un résumé avec une insistance inhabituelle, mais d'autant plus énergique (δέ étant utilisé comme « et bien » ou « ainsi donc » ou « n'est-ce pas » ; [JND : « dis-je »]). « Nous avons de la confiance [JND : « dis-je »], et nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur » (5:8). Il est vrai que cet état est imparfait pour l'homme, et en deçà de l'achèvement glorieux selon les conseils de Dieu. Mais la grâce est intervenue déjà maintenant ; et comme le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, a relui dans nos cœurs ici-bas pour faire luire la connaissance de Sa gloire dans la face de Jésus Christ (4:6), de même, si Sa

présence a de la valeur pour nous, notre départ est une accession incomparable à la jouissance. Car nous n'allons pas à un domicile d'obscurité indigne de Lui et de Son sang, mais au royaume des cieux le plus brillant, là où Il est dans la joie et la gloire éternelles. Le Seigneur Jésus reçoit nos esprits (Actes 7:59), comme il faut pour être avec Lui. Il n'est pas étonnant que nous aimions mieux quitter notre « chez nous » dans le corps, et aller à notre « chez nous » avec le Seigneur.

« C'est pourquoi aussi, que nous soyons présents ou que nous soyons absents, nous nous appliquons avec ardeur à lui être agréables » (5:9). La version autorisée anglaise comporte une idée tout à fait trompeuse, qui, si elle était pleinement reçue, détruirait l'évangile ; et d'autant plus que φιλοτιμούμεθα est rendu par « nous travaillons » ou « nous nous efforçons », et εὐάρεστοι est rendu par [à être] « acceptés », ce qui crée le danger d'insinuer le salut par les œuvres de la manière la plus effrontée. Étant déjà agréables dans le Bien-aimé (Éph. 1) nous aspirons — c'est le but que nous poursuivons avec ardeur — à bien Le servir, que nous soyons présents ou absents. Ceci est entre Ses mains, et d'une manière ou de l'autre, notre confiance est intacte ; mais notre ambition, si nous en avons une par le Saint Esprit, c'est de Lui être agréable. Comme Sa faveur est meilleure que la vie (Ps. 63:3), ainsi nous voudrions nous consacrer à Son plaisir, à Lui qui ne se complaît que dans ce qui est bon, saint, vrai, humble et plein d'amour.

L'apôtre introduit maintenant la considération très solennelle, non pas exactement du jugement, mais du tribunal de Christ. Le jugement bien sûr est inclus, mais le tribunal englobe davantage, comme nous allons le voir.

« Car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses [accomplies] dans [litt.: par] le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal. Connaissant donc la terreur du Seigneur [JND : combien le Seigneur doit être craint (*)], nous persuadons les hommes ; mais nous avons été manifestés à Dieu, et j'espère aussi que nous avons été manifestés dans vos consciences » (5:10-11).

(*) voir note plus bas à propos du v.11.

La grâce n'est pas en désaccord avec la justice, mais au contraire règne par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur (Rom. 5:21). Et s'il y a une vérité indiscutable et universellement applicable, c'est bien la manifestation de tout homme, saint ou pécheur, devant le Seigneur. Il y a une précision de langage extrêmement grande, comme toujours dans l'Écriture. Il n'est jamais écrit que nous devons tous être jugés. En effet, cela contredirait la déclaration claire de notre Seigneur dans Jean 5 (v. 24), que le croyant a la vie éternelle et ne vient pas en jugement (εἰς κρίσιν οὐκ ἔρχεται). Il est réservé aux *hommes* de mourir une fois, – et après cela [le] jugement (Héb. 9:27), tandis que nous, croyants, nous ne mourons pas tous, mais nous serons tous changés (1 Cor. 15:51) : en fait, parmi ceux d'entre nous qui seront vivants quand Christ viendra, aucun ne s'endormira, mais ceux-là seront revêtus de notre domicile qui est du ciel (5:2), sans passer par la mort, la mortalité étant engloutie par la vie (5:4). Mais si aucun des croyants ne sera jugé, tous doivent être manifestés, les saints autant que les pécheurs, afin que chacun reçoive les choses [faites] *par* le corps (ou, comme la Version Autorisée anglaise le dit : « faites *dans* le corps »), selon ce qu'il a fait, soit bien soit mal (5:10).

On peut donc remarquer que la forme de la phrase est en faveur du caractère universel de la manifestation. En grec, en 2 Cor. 3:18, on a « nous tous » [contemplant à face découverte...] qui signifie « nous tous les chrétiens », tandis qu'ici c'est « car tous nous », ce qui met un plus grand accent sur la totalité, et la rend ainsi absolue. En conséquence, le langage convient au but qui est d'englober les chrétiens dans une sphère qui n'a pas d'exception.

Encore une fois le sujet n'est pas celui de récompenser le service comme en 1 Cor. 3:8, 14, mais celui de la rétribution dans le juste gouvernement de Dieu, selon ce que chacun a fait soit bien soit mal. Cela englobe tous, justes et injustes. C'est pour la gloire divine que tout œuvre faite par l'homme doit apparaître telle qu'elle est en réalité devant Celui qui est établi par Dieu Juge des vivants et des morts (Actes 10:42). Seulement, comme par grâce le croyant est exempté de jugement

à la fois comme participant à la vie éternelle et comme ayant en Jésus un Sauveur parfaitement efficace, sa comparution devant le tribunal revêt le caractère de manifestation, et en aucun cas celui d'un jugement pouvant aboutir à la terrible destruction. Il n'y a pas la moindre mise en cause du salut dont il jouit maintenant par la foi ; et en conséquence il est glorifié avant de comparaître. Il rendra compte pour lui-même à Dieu et sera manifesté, mais il n'y a alors pas de condamnation dépendant de l'issue de cette manifestation, du fait qu'il n'y a pas de condamnation maintenant pour ceux qui sont en Christ (Rom. 8:1). Cela peut ne pas être raisonnable aux yeux de l'homme, mais cela convient au Dieu de toute grâce, et cela est dû à la gloire et aux souffrances du Fils de Dieu, et est en harmonie avec le témoignage de l'Esprit Saint, dont le sceau ne sera ni brisé ni déshonoré en ce jour-là. Que tout soit mis en lumière, et que le croyant lui-même connaisse comme il a été connu (1 Cor. 13:12), c'est à la fois pour la gloire de Dieu, et pour la parfaite bénédiction du croyant.

Devant le tribunal de Christ, il n'y aura rien pour aveugler les yeux, ni aucun motif insoupçonné pour fausser le cœur ou l'esprit. Les soins miséricordieux de Dieu et Sa puissance plus forte que tout et exercés dans toutes nos voies, apparaîtront dans leur sagesse et leur bonté étonnantes, n'étant plus cachés par les brumes de cette vie. Nous saurons parfaitement à quel point nous avons été redevables à la grâce et aux ressources et à l'activité de cette grâce dans notre histoire et notre expérience mouvementées, même en tant que saints ; et nous connaissons la patience infinie de Dieu jusqu'au bout, ainsi que Sa riche miséricorde dès le début.

Déjà maintenant, quel réconfort pour nous d'avoir renoncé à la malhonnêteté du cœur naturel, de nous juger sans ménagement en présence de l'amour qui ne manque jamais, d'être dans la lumière de Dieu, et d'être sans artifice dans notre esprit du fait que nous Le connaissons comme Celui qui, à cause de la rédemption, ne peut ni ne veut rien nous imputer ! Et ceci est vrai pour la foi, maintenant que nous croyons en Celui qui a souffert une fois pour nous afin de nous amener à Dieu (1 Pierre 3:18) : pas un nuage au-dessus, pas une tache à l'intérieur. Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché (1 Jean 1:7). L'amour parfait chasse la crainte (1 Jean 4:18). Nous L'aimons Lui qui nous a aimé le premier (1 Jean 4:19), et nous ne nous dérobon pas, mais nous accueillons la lumière qui manifeste tout. « Nous avons été — nous sommes — manifestés à Dieu ». C'est l'effet puissant et durable de l'œuvre de Christ, qui nous rend capable de participer au lot des saints dans la lumière (Col. 1:12). Nous ne marchons plus dans les ténèbres comme autrefois quand nous n'avions aucune vraie connaissance de Dieu ; nous marchons dans la lumière comme Lui est dans la lumière (1 Jean 1:7).

Il y a des moments où ce qui est toujours vrai en principe, est appliqué en fait et avec une puissance spéciale au chrétien, lorsque Dieu lui donne de revoir ses voies et de s'examiner seul avec Dieu dans une retraite tranquille, souvent une chambre de maladie, — des moments où l'énergie, l'amour-propre et la flatterie n'affaiblissent pas un saint jugement de soi, — des moments où l'examen est d'autant plus profond que le chrétien tient fermement l'assurance de la faveur immuable de Dieu envers lui.

Ce qui est ainsi vérifié à un haut degré chemin faisant, sera complet et parfait en ce jour-là, quand, déjà enlevés et glorifiés dans le corps, nous serons manifestés devant le tribunal, sans une trace de cette honte qui cache ou confesse avec réticence. C'est un grand gain d'avoir de tels moments sur la terre, bien que le processus ne soit qu'imparfait ; et le gain est d'autant plus grand que le processus se rapproche davantage d'un état habituel. Combien la bénédiction sera pleine quand tout sera absolument dévoilé dans l'amour et la lumière avec Christ !

Mais, comme nous l'avons vu, la manifestation a un but décrit ici, afin que chacun reçoive les choses [faites] dans [ou, par] le corps, soit bien soit mal. Tout n'a pas été bon chez les saints; et tout a un résultat, mais pas au point de mettre en péril la grâce qui a sauvé par Christ. Si Dieu n'est pas injuste pour oublier l'œuvre de foi et le travail d'amour (Héb. 6:10), inversement les défaillances et les torts commis entraînent une perte ; et l'âme elle-même s'inclinera dans une pleine intelligence et une adoration sans murmure, et elle bénira Celui qui détermine la place de chacun dans le royaume,

et qui tiendra compte (sans jamais abandonner Sa souveraineté) de la fidélité plus ou moins grande et du dévouement de chacun dans son service ou dans ses voies.

Ainsi Dieu sera justifié, manifesté et objet de jouissance dans tout ce qu'Il est et ce qu'Il fait ; et ainsi le saint aura une parfaite communion avec tout, — la joie et la bénédiction de ce qu'Il est pour tous les Siens et pour chacun pour toujours, ne lui échappant dans aucun des moindres détails ni globalement pour le tout.

La manifestation des méchants aura lieu beaucoup plus tard, et avec un caractère et un effet totalement différents. Le tribunal, dans ce cas, sera celui du grand trône blanc après le règne de mille ans (pour les justes, ce sera avant ce règne) ; les morts, petits et grands, y seront non pas seulement *manifestés*, mais *jugés* chacun selon leurs œuvres (Apoc. 20). Ils ont refusé le Sauveur ; ils se sont dressés dans leur propre justice, ou ont été indifférents à leur manque de justice, ils n'ont pas tenu compte de Dieu ou L'ont considéré comme leur égal. Ils n'ont eu ni la vie ni la foi, en Christ ; leur résurrection sera une résurrection non pas de vie, mais de jugement, car c'est par Celui qu'ils ont méprisé, que Dieu jugera tous ceux qui ne croient pas. Et si les justes sont sauvés difficilement (avec une difficulté que rien n'a pu surmonter sinon la grâce souveraine de Christ), où paraîtront les impies et les pécheurs ? (1 Pierre 4:18). C'est le jugement éternel s'occupant du mal, et l'issue en sera aussi certaine que terrible et sans fin.

« Connaissant donc la terreur du Seigneur (*), nous persuadons les hommes ; mais nous avons été manifestés à Dieu, et j'espère aussi que nous avons été manifestés dans vos consciences » (5:11).

(*) JND traduit « combien le Seigneur doit être craint », et met en note : « littéralement : 'la frayeur du Seigneur' ».

Note Biblique : dans ce qui suit, nous avons maintenu l'expression « la terreur du Seigneur » utilisée par l'auteur à cause de son insistance pour ne pas atténuer la force de l'expression. L'expression « crainte du Seigneur » serait pourtant peut-être plus appropriée, selon ce qu'a retenu la version JND (« combien le Seigneur doit être craint »).

Le langage utilisé ici confirme encore et rend inévitable le caractère universel déjà noté pour la manifestation. Il n'y a aucune raison d'atténuer « la terreur du Seigneur », et il apparaît donc que le croyant n'a pas de force persuasive vis-à-vis des hommes si son cœur n'est pas pressé en amour par le sentiment terrible du jugement divin suspendu sur le pécheur insouciant et pourtant coupable. Combien est profond, fort et constant l'appel adressé à ceux qui croient pour qu'ils réveillent ceux qui ne croient pas, tant que le jour de la grâce perdure, afin qu'ils n'affrontent pas, sans avoir été avertis, le jugement qui sera leur ruine irrémédiable ; c'est un appel à « persuader les hommes », d'une part de la méchanceté, de la folie et du danger du péché, — et d'autre part de la réalité, de la gratuité, de la plénitude et de la certitude du salut en Christ.

En ayant toujours nous-mêmes de la crainte, et en connaissant en même temps Son amour, nous réalisons pour eux ce que l'incrédulité oublie facilement jusqu'à ce qu'il soit trop tard, et nous serons donc d'autant plus sérieux pour appeler à la repentance, à la lumière de l'évangile de la grâce de Dieu. À cet égard, nous sommes d'autant plus libres que nous avons été et nous sommes manifestés à Dieu. Notre culpabilité a disparu ; nous sommes justifiés et nous sommes enfants de lumière, — lumière dans le Seigneur bien qu'autrefois ténèbres (Éph. 5:8). C'est pourquoi nous parlons de ce que nous connaissons, et insistons sur un remède, une délivrance, dont nous avons fait l'expérience. Nous sommes déjà manifestés à Dieu, de sorte que la manifestation devant le tribunal, aussi profond et minutieuse soit-elle, ne nous alarme nullement, alors qu'elle suscite de l'anxiété chez les « hommes », chez tous ceux qui sont dans leur état naturel, qui n'ont pas Christ.

« Connaissant donc la terreur du Seigneur [combien le Seigneur doit être craint], nous persuadons les hommes, mais nous avons été manifestés à Dieu, et j'espère aussi que nous avons été manifestés dans vos consciences » (5:11). Le tribunal, joint à la terreur du Seigneur pour les hommes, était donc une raison très pressante de prêcher l'évangile largement et au loin, d'autant plus que l'apôtre se tenait consciemment devant Dieu, selon ce qu'il ajoute humblement, mais non sans reproche : « et j'espère aussi que nous avons été manifestés dans vos consciences » (5:11b). Du premier point (« nous avons été manifestés à Dieu »), il en était sûr, et parlait de manière absolue ; mais du second

(« nous avons été manifestés dans vos consciences »), il peut seulement dire « j'espère », non pas parce que cela devait être douteux, mais parce que leur état n'était pas du tout ce qu'il pouvait désirer. Et un état qui n'est pas bon est susceptible de faire soupçonner du mal chez ceux qui le désapprouvent. Les saints de Corinthe, bien que restaurés dans une mesure et en train de procéder à une restauration, n'avaient pas agi envers l'apôtre comme ils auraient dû. L'amour doit toujours être capable de compter sur l'amour ; mais il avait à dire à leur sujet que plus il les aimait, moins ils l'aimaient (12:15).

L'apôtre sentait, comme nous l'avons vu, qu'il pouvait faire appel à leurs consciences, maintenant que le jugement de soi avait commencé chez les Corinthiens. « Nous avons été et sommes manifestés à Dieu ; et j'espère aussi avoir été manifesté dans vos consciences ». Cela aurait pu être considéré, de la part de gens mal disposés, comme se complaire dans l'autosatisfaction. Mais en réalité c'est ce que tous les saints marchant dans la vérité avec intégrité de cœur ont le droit de dire, malgré tout ce qu'un ennemi peut insinuer : c'est un état et une déclaration bénis, sans doute ; y a-t-il quelque chose que la grâce ne donne pas au chrétien et n'opère pas en lui ? Et quand les luttes et l'esprit de parti sont réprimandés et réduits au silence, la conscience ne peut qu'approuver ce qui est de Dieu, même chez ceux qui sont le plus diffamés comme l'apôtre. Il avait écrit dans cette confiance d'amour, et il met vite en garde les brebis contre toute flèche trompeuse, — pour leur bien plutôt qu'à cause de lui-même. Une calomnie ne blesse pas en effet celui qu'elle vise, mais ceux qui sont influencés par elle.

« Nous ne nous recommandons pas de nouveau à vous, mais nous vous donnons occasion de vous glorifier de nous, afin que vous l'ayez avec ceux qui se glorifient extérieurement (*) et non pas du cœur. Car si nous sommes hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu ; si nous sommes de sens rassis, c'est pour vous. Car l'amour du Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si (2*) un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » (5:12-15).

(*) Note Biblique : JND traduit : « afin que vous ayez [de quoi répondre] à ceux qui se glorifient extérieurement ». La différence de sens est ténue.

(2*) La masse des autorités et les meilleures omettent «si», à l'encontre du Texte Reçu et des manuscrits aleph, C, des versions copte et vulgate et de nombreux pères. Il semble que c'est un simple oubli de l'omettre, à cause de ce qui suit (un est mort pour tous).

Rien de plus admirable que la délicatesse de l'apôtre, à la fois loin de l'indifférence pour les saints, loin de les dominer, et loin des artifices de ceux qui cherchaient à s'attirer les bonnes grâces de l'assemblée de Corinthe afin d'exalter leur propre réputation et d'abaisser l'apôtre, tout en étant aveuglés par l'ennemi au point de lui attribuer les voies sans scrupules qui étaient les leurs. Il aimait les saints avec une conscience sans tache et un cœur généreux, et il comptait sur leur confiance, maintenant que la grâce avait commencé son œuvre de restauration. Il ne cherchait pas à se recommander lui-même par ce qu'il disait de son ministère, et il ne le faisait pas non plus en faisant appel à leur conscience au sujet de ses voies. Il ne faisait que leur fournir l'occasion de se glorifier, comme il dit, « à cause de nous, afin que vous l'ayez avec ceux qui se glorifient extérieurement et non pas du cœur » (5:12). Car d'un côté la sainteté et la vérité vont de pair, ainsi que le soin pour la gloire de Dieu et l'amour de Ses enfants ; et d'autre part ceux qui restaient corrects en présence de l'apôtre, mais qui par derrière cherchaient à le saper, ceux-là ne servaient pas le Maître, mais leur propre ventre.

Mais, dira-t-on, l'apôtre n'était-il pas incohérent et capricieux, d'être tantôt tellement en extase que nul ne pouvait suivre ses transports, et tantôt si sobre qu'il refroidissait ses frères et restreignait leur liberté ? Certes pas ; « car si nous sommes (*) hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu ; si nous sommes de sens rassis [ou : sobre], c'est pour vous » (5:13). Froid, c'est le cœur qui ne connaît aucun ravissement devant Dieu en pensant à Sa grâce en Christ. Ce n'était certainement pas le cas de Paul, comme on le voit dans les nombreuses doxologies qui interrompent une chaîne de raisonnements serrés, et encore plus lorsque l'amour de Christ ou les conseils de Dieu sont devant ses yeux. Mais

c'est le même Paul qui peut s'abaisser aux questions les plus ordinaires de la marche journalière, qui peut régler les relations entre mari et femme, ou entre maître et esclave, qui peut donner des instructions à un homme faible, ou réfréner le goût d'une femme pour la toilette. Il y a un nom, et un seul, qui suscite et explique les deux sortes de sentiments, élevant le cœur au-dessus tout ce qui est visible et temporel, mais donnant le plus vif intérêt pour les moindres détails de la vie actuelle. Et Celui qui porte ce nom est à la fois Dieu et homme en une seule personne.

(*) Plusieurs voudraient qu'on lise « si nous avons été » à cause de l'aoriste, mais l'idiome anglais (ou français) semble exiger un présent ici, comme dans beaucoup d'autres cas. Le sens rassis était continu.

« Car l'amour du Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » (5:14-15).

Si l'apôtre était transporté en se tournant vers Dieu, les besoins des saints et le désir de la gloire du Seigneur en eux éveillait chez lui des pensées de sens rassis ; et non seulement cela, mais l'amour de Christ pressait son âme vers les hommes, les pécheurs comme les saints, dans un service d'amour et un témoignage fidèle à la vérité. S'il y avait la solennité de la manifestation devant le tribunal de Christ, il y avait l'énergie de Son amour qui l'étreignait. Il n'y avait pas de vaines idées d'améliorabilité de l'homme, ni d'exaltation de la culture intellectuelle, ni même d'espoir plus lointain du bien que produirait une éducation morale supplémentaire. Il avait jugé ceci que, si un est mort pour tous, tous donc sont morts. La mort de Christ pour tous est la preuve que tout était fini avec l'humanité. S'il est descendu en grâce dans le tombeau, c'est justement parce que des hommes y étaient déjà, et qu'autrement aucun ne pouvait être délivré. Par cette façon de mourir, Christ est donné ici à connaître, non pas comme un Messie vivant qui doit régner sur les vivants, mais comme Celui qui est mort pour tous, car tous étaient sous sentence de mort ; il s'agissait de l'homme universellement (et non pas seulement d'Israël), et de la puissance et du triomphe de la vie en Christ sur la mort.

C'est pourquoi, si ce que juge [cf. 5:14 nous avons *jugé* ceci] le chrétien comme ce que juge l'apôtre n'est rien moins que cela, s'il n'y a pas de méconnaissance des effets funestes du péché, si la mort est vue et reconnue être inscrite sur tous, – la mort de Christ, malgré son importance qui n'épargne rien, devient la base de la délivrance ; car nous avons jugé aussi qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes. Il y a donc la vie en Christ ressuscité, et cette vie n'est pas en Lui seulement, mais pour ceux qui croient. Lui est notre vie. Voilà le sens de « ceux qui vivent » ; non pas seulement les vivants sur la terre (bien que cela soit inclus, bien sûr), mais ceux qui sont vivants de Sa vie, en contraste avec « tous sont morts ».

On a soutenu, j'en suis conscient, que ἀπέθανον ne peut que signifier « mourut » comme verbe au passé simple, et non pas « sont morts » comme verbe au présent passif ou « étaient morts » à l'imparfait passif. Mais c'est une bévue d'insister trop techniquement sur la force de l'aoriste, de manière à le faire entrer en conflit avec l'idiome anglais [ou français]. On retrouve ces problèmes de traduction dans le cas de la fille de Jaïrus (Matt. 9:18 — Marc 5:35, 39 — Luc 8:49, 52,53 (mourut, est morte). [Discussion plus complète dans l'original]. Ce n'est pas que l'aoriste est utilisé de manière impropre, ou est confondu avec le parfait [passé simple en français] ; mais en grec, on se contente du fait [il mourut], tandis qu'en anglais on donne l'état de la personne [il est mort, verbe au présent passif]. [Note Bibliquest : le fond de la discussion est encore réduit en français par le fait que la forme du présent passif et celle du passé (composé) sont identiques, « est mort », ou « sont morts » ; du coup, la relation du fait de mourir au passé, et l'indication de l'état de mort comme résultat actuel, s'expriment par la même forme verbale].

Un problème semblable de traduction intervient ici, où il est question de la mort au point de vue spirituel, et non pas physique. La grammaire ne touche pas la question de savoir si la mort est celle de tous les hommes comme tels, ou celle des saints ; ἀπέθανον [sont morts] a pu être utilisé soit pour la mort par le péché (Rom. 7:9-10), soit pour la mort au péché (Rom. 6:2,10). Il y a quelque

chose d'intentionnel, semble-t-il, dans le fait d'avoir conservé le même mot pour tous les hommes et pour Christ, alors qu'il aurait tout à fait été possible d'utiliser un terme différent pour les hommes, comme « nekros, νεκρός » en Éph. 2:1 (« vous étiez morts »). Mais cela aurait perturbé l'objectif qui est de relier autant que possible la mort de Christ en grâce avec la mort des hommes dans le péché. « Si un est mort pour tous, tous donc sont morts » ou « étaient morts » (5:14). Que ce soit là la condition universelle de l'humanité, est rendu d'autant plus apparent par le jugement suivant selon lequel « Il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, etc. » (5:15 ; [le premier jugement est en 5:14 « nous avons jugé... »]). L'expression grecque « ceux qui vivent » (οἱ ζῶντες, « les vivants » au lieu de ζῶντες « vivants » simplement) n'inclut pas tous ceux pour lesquels Il mourut, mais seulement certains d'entre eux, « ceux qui vivent » en opposition à tous ceux qui sont morts. C'est ce que la foi juge solennellement, à savoir que tous sont morts, quoi qu'en disent les apparences ; mais c'est non moins sûrement qu'elle juge avec bonheur que « Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » (5:15). Ce que les hommes appellent un jugement charitable est une tricherie de Satan, aussi éloigné de la vérité que de l'amour véritable. C'est l'illusion de faire confiance à l'apparence et au sentiment et à la raison à l'encontre de la parole de Dieu. Le véritable amour selon Dieu reconnaît que tous sont morts ; mais, dans la foi en la mort de Christ, il cherche que d'autres aussi croient et vivent, et que ceux qui vivent, vivent pour Christ.

Le lecteur observera que la résurrection de Christ n'est associée qu'avec « ceux qui vivent ». Cela confirme une nouvelle fois que la classe spéciale des vivants est seulement *incluse* dans (non pas identique à) l'ensemble de tous ceux pour lesquels Christ est mort. Ceux qui voudraient réduire « tous ceux pour qui Il est mort » aux élus, perdent la première vérité (Il est mort pour tous, 5:15a) ; ceux qui voient la bénédiction spéciale des saints (c'est-à-dire ceux qui vivent) sans voir leur responsabilité, perdent la seconde vérité (que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, 5:15b). Il est *mort pour tous* ; Il est *ressuscité pour la justification de ceux qui croient*, et qui par conséquent ont la vie en Lui, afin qu'ils ne vivent plus pour eux-mêmes, comme autrefois dans leur folie pécheresse, mais pour leur Sauveur mort et ressuscité. Ce n'était pas seulement « la terreur du Seigneur » qui agissait sur l'âme de l'apôtre, mais aussi l'étreinte de l'amour de Christ. Les épanchements de son cœur, et ses travaux d'amour n'étaient pas limités à l'assemblée, si chère qu'elle fut pour lui ; comme nous l'avons vu, il ne désirait pas seulement nourrir le troupeau, mais « persuader les hommes ». Il savait ce que le tribunal doit être pour l'homme pécheur, mais il connaissait aussi l'efficace de la mort de Christ, et la puissance de Sa résurrection. Si Christ est mort pour tous, il les cherchait sérieusement tous, et prêchait à tous, insistant en temps et hors de temps (2 Tim. 4:2). Le jugement que la foi lui donnait (5:14b) était donc, semble-t-il d'après le contexte qui précède et qui suit, de prendre en compte tous les hommes, aussi bien que les saints — tandis que, si nous parlons de mort au péché seulement, c'est une autre ligne de pensée qui est introduite, et qui n'est pas en harmonie avec ce que nous avons : elle limite la portée de la première proposition aux élus, au lieu d'y voir son universalité.

Ainsi l'apôtre voit la mort venue pour tous, et le jugement attendant les hommes comme tels ; et à cause de ce fait qui les concernait tous, Christ est mort pour tous. Ni les promesses ni le royaume ne servaient à rien, tellement la ruine de l'homme était et est complète. Sinon un Messie vivant aurait suffi. Mais ce n'était pas le cas ! Seul un Sauveur qui est mort pouvait résoudre le cas, et « Il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et ressuscité » (5:15). Ceci ferme la porte sur le monde et sur l'homme, non pas seulement pour Celui qui est mort, mais aussi pour ceux qui vivent par Lui et en Lui. Ce ne sont pas « tous », hélas ! mais ce ne sont que « ceux qui vivent », qui vivent réellement pour Celui qui est mort et est ressuscité pour eux. En dehors de Lui et d'eux, tout est mort ; et ceux qui sont maintenant vivants, sont appelés à vivre pour Lui : comment le pourraient-ils, ceux qui n'ont pas la vie du fait qu'ils Le rejettent ?

Voilà le christianisme pratique. Comme ils lui doivent tout, ils sont liés au Sauveur, mais non pas à Lui dans ce monde, mais à Lui sorti du monde comme mort et ressuscité pour eux. C'est Christ qui détermine et caractérise tout pour le chrétien. Ce n'est pas Christ comme Il était en venant dans le monde de ce côté-ci du tombeau ; ni Christ comme Il gouvernera bientôt le monde en puissance et en gloire ; mais c'est Christ qui pour eux est mort et est ressuscité. C'est ainsi qu'Il est connu du chrétien, et c'est ainsi que le chrétien a à vivre. Et ce n'est pas, comme nos sens et la tradition l'estiment, qu'au milieu de la vie nous sommes dans la mort, ou exposés à elle ; mais c'est que, maintenant au milieu de la mort, nous vivons par grâce, tout en voulant vivre et reconnaître notre obligation de vivre pour Lui, qui, mort et ressuscité, est dans une nouvelle sphère, à laquelle nous aussi nous appartenons, comme l'apôtre se met à le développer (à partir du v. 16) — l'homme et le moi étant finis pour la foi, et nous-mêmes Lui appartenant.. Ainsi, Celui qui est la source de la vie est aussi le but de la vie pour le chrétien, et ceci dans son plein caractère de mort et de résurrection, de manière à agir d'autant plus sur les affections. Car s'Il est mort pour nous en grâce, Il est ressuscité pour nous en puissance, pour que, étant rendus libres, nous puissions nous consacrer à Son service et à Sa gloire.

Le péché d'Adam a ruiné la création ici-bas. Celle-ci a chuté dans son chef. La mort et la résurrection de Christ ont tout changé glorieusement pour la foi, non pas en moins, mais en plus, comme cela est dû à la gloire surabondante de Sa personne. L'apôtre en tire la conséquence pour la connaissance présente caractéristique du chrétien.

« En sorte que nous, désormais, nous ne connaissons personne selon la chair ; et, si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus [ainsi]. En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, ils sont faits nouveaux [ou : toutes choses sont faites nouvelles (*)] » (5:16-17).

(*) Le Texte Reçu avec la plupart des manuscrits ajoute « toutes choses », mais non pas les manuscrits B C D F G ni la plupart des très anciennes versions.

L'homme tel qu'il est dans sa vie présente, avec tous ses buts, ses poursuites et ses intérêts, est moralement jugé à la croix de Christ, où Dieu seul est glorifié quant au péché. Où sont le rang, la grandeur et la puissance terrestres ? Où sont les activités intellectuelles et les réussites savantes ? Où est la perspicacité d'esprit ou la pensée de grande envergure qui embrasse tout ? Où est la sagesse des sages, ou l'intelligence des prudents ? Où sont même l'exercice moral, et le respect en matière de religion ? Tout se termine dans la mort, tout s'avère sans valeur en présence de la sainteté parfaite et de l'amour le plus humble. Il n'est pas question maintenant de tonnerres ni d'éclairs, ni de l'Éternel descendant en feu, tous les cœurs tremblant de peur. Le même Dieu est descendu en grâce, mais tout ce qui était de l'homme a rejeté Dieu dans la personne de Jésus ; et ainsi la mort a marqué son empreinte sur tout. L'homme s'est jugé lui-même en Le jugeant, et a démontré son indignité, soit par l'orgueil d'une vaine connaissance, en ne Le reconnaissant pas, Lui qui a fait le monde, — soit en ne Le recevant pas, Lui à qui les oracles vivants (Actes 7:38) rendaient témoignage, ainsi que tous les autres témoignages qui auraient dû toucher à cœur si l'homme n'avait pas été sourd, et même mort. La mort de Christ par la main coupable de l'homme, a prouvé la mort morale de tous ; et comme tous y ont eu leur part, tous ont été condamnés devant Dieu par elle.

Mais Il est ressuscité ; et ainsi par la puissance et la grâce divines, une porte est ouverte, non pas simplement une porte d'espérance, mais une porte de vie et de salut au milieu d'un gâchis de mort. Sans doute, la masse des hommes poursuit dans l'insouciance comme toujours, les Gentils abusant de leur puissance, les Juifs cherchant à couvrir leur misère judiciaire ; mais nous qui contemplons par la foi Christ mort et ressuscité, si personne d'autre ne le fait, nous sommes dans le secret de Dieu si clairement révélé dans Sa parole maintenant — « nous », c'est-à-dire peut-être avant tout l'apôtre et ses compagnons de travail, mais nous aussi les chrétiens qui sommes en contraste avec tous ceux qui sont sous la mort. Sans aucun doute, Paul est entré dans la pleine vérité de tout cela, comme personne d'autre ; mais ce n'est certainement pas une prérogative apostolique de ne connaître

personne selon la chair, et de n'estimer devant Dieu que ce qui découle de Celui qui est ressuscité d'entre les morts.

L'apôtre va encore plus loin. « Et, si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus [ainsi] » (5:16b). Cela est si fort qu'il est impossible d'aller au-delà. Car Christ était la juste cause de toutes les attentes de bénédiction ici-bas. Toutes les promesses étaient centrées sur Lui, non seulement un rejeton du tronc de Jessé (És. 11:1), mais une racine de Jessé, que les nations recherchaient (Rom. 15:12). Tous les espoirs des hommes vivant sur la terre ont été ensevelis dans le tombeau de Christ : non pas à cause d'un quelconque manque de puissance ou de grâce en Lui, mais parce que l'homme est mort vis-à-vis de Dieu, et comment Christ aurait-il pu régner au détriment de Dieu ? Comment prendre plaisir à gouverner une nature en inimitié contre Dieu ? Non, Christ est mort, non seulement en tant que témoin complet de l'état de l'homme, mais pour établir une base juste de délivrance à la gloire de Dieu.

Nul doute que les Juifs s'attendaient à ce qu'Il règne d'une manière terrestre, exaltant la nation élue dont Il serait le chef. Mais nous, nous Le connaissons seulement comme un Christ mort et ressuscité ; et si même, ajoute l'apôtre, nous L'avons connu selon la chair, c'est à dire, de ce côté-ci du tombeau, maintenant nous ne Le connaissons plus ainsi. Notre association est avec Lui dans cette gloire nouvelle et céleste, où la mort par laquelle Il est passé a remédié à notre mal, et maintenant Il est ressuscité et monté en haut, et notre vie est cachée avec Lui en Dieu (Col. 3:3). L'apôtre ne dit pas qu'il ait jamais connu le Seigneur ainsi, mais que, si même nous l'avions connu ainsi, nous ne le connaissons maintenant que comme le Christ ressuscité et céleste. L'éclat d'un Messie terrestre a été tout à fait englouti dans la gloire prééminente de Sa nouvelle position et condition. Et c'est ce qui imprime son caractère céleste au christianisme. « Tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes » (1 Cor. 15:48). Même si nous avons été Israélites, de la tribu de Juda, de la famille de David, nous connaissons maintenant Christ dans un éclat plus brillant que le soleil en plein midi, ce qui masque entièrement la lumière de la promesse vers laquelle nous étions précédemment tournés de tout notre cœur et de toute notre âme.

Et ce n'est pas tout ; car il y a en Lui de la puissance ainsi qu'un objet que nous connaissons. Ce dont il s'agit n'est pas de ne plus saisir Christ comme Messie, ni même de Le connaître seulement en haut. La vie qui est en Lui a déjà remporté la victoire pour nous, et nous a donné le droit de nous considérer et de parler de nous-mêmes selon Son nouvel état. « En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, elles [ou : toutes choses] sont faites nouvelles » (5:17). Nous n'attendons pas le royaume [terrestre], et encore moins l'état éternel, avant de connaître si quelqu'un est en Christ (ce qui est le cas de tout vrai chrétien), et avant de pouvoir faire la déclaration de ce v. 17 à son sujet. Pour une telle personne, on peut affirmer qu'il y a une nouvelle création, dont Christ dans une gloire céleste de ressuscité est la Tête [Chef]. Ce qui est vrai de Lui, peut être dit des Siens, comme étant en Lui. Les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses ensemble sont faites nouvelles aujourd'hui. La foi voit la fin dès le commencement, et elle s'attend à toutes les conséquences selon Christ ressuscité. Il n'est pas question, comme beaucoup le font, de nous examiner intérieurement pour voir jusqu'à quel point nous sommes changés dans les principes et dans le chemin autant que dans les pensées et dans le but, depuis que nous avons cru en Christ, bien qu'il y ait un changement vital et un jugement de soi qui nous incombent. C'est ce que la foi sait et peut dire, du fait qu'on est « en Christ » et qu'on ne Le connaît que comme ressuscité, non pas en relation avec l'homme sur la terre, car ceci est terminé dans Sa mort pour toujours. C'est vrai de quiconque est en Christ. Ce qu'on a été auparavant, Gentil ou Juif, n'a pas d'importance : si on est en Christ, on est une nouvelle création, et à partir de ce point de départ la fin est aussi certaine que le commencement, lequel a été le grand fait où tout est concentré dans la Personne de Christ.

La note en marge du Texte Reçu indiquant la leçon « *qu'ils soient* une nouvelle créature », était probablement due à Calvin, qui en tout cas était d'accord avec cette notion ; mais elle détruit toute la force et la beauté du passage en le réduisant à rien de plus qu'une simple exhortation. D'autre

part, il n'est pas question simplement d'expérience, ce qui réduirait lamentablement ce qui est exprimé. C'est la foi qui juge et parle selon Christ, en qui est le croyant. C'est ainsi que la nouvelle création a toute sa portée. Mais il est très important de toujours être en train de mesurer et former l'expérience par la foi, et non pas d'abaisser la foi par l'expérience.

Il n'est pas question de la seule nouvelle création, quelque grande que soit la puissance qu'elle requiert, et quelque précieux que soit son exercice en présence de la mort et de la ruine. L'homme ne peut être d'aucun profit. Il s'agit donc de Dieu ; l'amour et la justice voulaient réconcilier avec Dieu les ennemis perdus et coupables, sans que Sa gloire soit compromise. C'est pourquoi, après « toutes choses sont faites nouvelles », il est écrit : « et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ, et qui nous a donné le service de la réconciliation, savoir, que Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes et mettant en nous la parole de la réconciliation. Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, — Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen ; nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions (*) justice de Dieu en lui » (5:18-21).

(*) Le Doyen Alford n'a pas de raison d'identifier « nous » au verset 18 avec « le monde » au verset 19. Il y a une différence marquée entre les deux versets, et il n'y a pas lieu de confondre les saints avec le monde. Or ce n'est pas le pire exemple d'une telle confusion.

Un objet de la réconciliation, selon Col. 1, embrasse toutes les choses dans les cieux et sur la terre. Mais ceci est futur, et attend l'apparition de Christ. Entre temps les croyants sont déjà réconciliés, n'étant pas seulement nés de Dieu, mais rachetés. En vertu de l'œuvre de Christ, Dieu peut agir librement, ne rétablissant pas seulement leur relation, mais la comblant, comme il convient à Sa propre nature ainsi qu'à la leur, selon Son amour et pour Sa gloire. L'orthodoxie traditionnelle se trompe quand elle insiste sur la mort de Christ servant à réconcilier Son Père avec nous. L'Écriture ne parle jamais ainsi. Si elle déclare que « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné Son Fils unique afin que le croyant ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (Jean 3:16), elle n'est pas moins péremptoire pour dire que le Fils de l'homme *doit* être élevé afin d'arriver à ce même résultat béni (Jean 3:14). Il y a une autre erreur encore plus dangereuse, celle qui omet de dire que Dieu est lumière par souci d'insister sur le fait qu'Il est amour. La grâce règne par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur (Rom. 5:21). Il ne faut pas que l'expiation nécessaire de nos péchés par le sang de Christ soit affaiblie par le fait béni que nous sommes aussi réconciliés avec Dieu. L'inimitié était de notre côté, pas du Sien ; mais qu'était notre mauvaise nature, qu'étaient nos péchés, à Ses yeux ? Dieu n'a-t-il pas en horreur l'iniquité et la rébellion, la forme hypocrite et même l'indifférence à Sa volonté ? Et s'Il a quelque chose en horreur, Sa majesté ne doit-elle pas être défendue, et n'a-t-Il pas autorité pour juger ? Christ est venu après le péché et avant le jugement, et Il s'est donné Lui-même non seulement pour manifester Dieu dans ce monde, mais pour souffrir sur la croix. C'est pourquoi, au lieu que l'homme coupable n'ait à attendre en définitive que le juste jugement, le Seigneur Jésus a remédié au péché dans Sa mort et même glorifié Dieu à cet égard, au point que la justice divine justifie maintenant le croyant ; et la réconciliation est si complète, qu'en vertu de Sa rédemption nous nous tenons dans une relation entièrement nouvelle dont le caractère dérive de Christ ressuscité d'entre les morts. En conséquence, toutes choses au ciel et sur la terre seront faites nouvelles en temps voulu. Déjà maintenant, si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création. Le reste suivra en son temps, que ce soit pour notre corps, ou pour le ciel et la terre ; mais pour nous, la réconciliation est un fait maintenant. Dieu nous a réconciliés avec Lui par Christ, aussi sûrement qu'Il a donné le ministère de la réconciliation.

Car la grâce salvatrice de Dieu a un service qui lui est propre. Elle ne gouverne pas un peuple déjà en relation avec Dieu, comme le faisait la loi ; elle appelle, comme Christ le faisait, non pas les justes, mais les pécheurs à la repentance. La parole de vérité qu'elle proclame à tous ceux qui écoutent, c'est l'évangile du salut ; et ceux qui écoutent non seulement vivent, mais sont sauvés par grâce par la foi, vivifiés avec Christ, ressuscités ensemble, et faits asseoir ensemble dans les lieux célestes dans

le Christ Jésus, afin que Dieu puisse manifester dans les siècles à venir les immenses richesses de Sa grâce en bonté envers nous en Jésus Christ (Éph 2:5-7).

La réconciliation est donc un terme riche de signification, et va bien plus loin que la repentance ou la foi, que la vivification ou la justification. C'est, si l'on peut emprunter la figure qui se trouve à la racine du mot, le règlement de compte de Dieu en faveur de celui qui, n'ayant rien pour payer, se soumet à Sa justice. L'amour divin en Christ s'est chargé de tout, et a non seulement assuré dans une pleine délivrance ceux qui étaient ennemis et perdus, mais les a établis dans une pleine faveur, se glorifiant dans l'espérance de la gloire de Dieu, et déjà maintenant en Dieu Lui-même par notre Seigneur Jésus Christ (Rom. 5:2, 11). Il n'est pas question de nos dispositions ni de nos sentiments seulement, mais de relation avec Dieu, en dehors de laquelle nous étions pécheurs, et dans laquelle Sa grâce nous a introduits nous qui croyons, — une relation non pas selon Adam innocent, mais selon Christ mort, ressuscité, et glorifié, en vertu de Sa rédemption faite en dehors de nous, mais bien entendu avec la nouvelle naissance indispensable.

Mais suivons l'explication du ministère de la réconciliation par l'apôtre : « savoir, que Dieu était en Christ, réconciliant le (*) monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes et mettant en nous la parole de la réconciliation » (5:19). Par un changement de forme des verbes, il semble être indiqué, d'abord l'aspect continu de la présence de Christ ici-bas [Dieu était en Christ], et d'autre part, la charge de l'évangile confiée à Ses serviteurs quand Il n'est plus là [mettant en nous...]. Dieu, dit l'apôtre, a mis en nous la parole de la réconciliation.

(*) [note condensée] L'absence d'article en grec est due à ce que le mot est utilisé de manière caractérisante, comme en Gal. 6:14. Mais en français (comme en anglais) on ne peut éviter l'usage de l'article.

Mais que faisait Dieu quand le Réconciliateur Lui-même était ici-bas ? Ce n'était pas la loi, car celle-ci interdisait toute approche de Dieu, et elle enregistrait toutes les transgressions ; « c'était Dieu (ou : Dieu était) en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes ». Ceci n'est pas la mort de Christ, mais Sa présence vivante ; et ce n'est pas en conséquence de celle-ci qu'Il a réconcilié les croyants par Sa mort, mais c'était en Lui qu'il y avait le support de Dieu non seulement vis-à-vis des Juifs, mais vis-à-vis d'un monde coupable et rebelle ; il s'agissait d'une œuvre de *réconciliation* — Juifs ou Gentils, peu importe, si Dieu était là et qu'Il fût là en Christ — et de réconciliation *du monde*, et par conséquent ne leur imputant pas leurs fautes. N'est-ce pas ainsi qu'Il s'est comporté vis-à-vis de la femme de Luc 7, vis-à-vis des Samaritains de Jean 4 ? Mais pourquoi énumérer ? C'était la manière particulière d'être de Dieu en Christ ici-bas, agissant en grâce et non selon la loi, et donc sans discrimination, n'imputant pas les fautes. D'un côté, Il est venu chercher et sauver les perdus ; de l'autre « je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ». Car le pain de Dieu est Celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde (Jean 6:51). Comme Il était bien au-delà de la manne, la nourriture des anges (Ps. 78:25 ; [JND : le pain des puissants]), de même Il est pour le monde, pas seulement pour Israël. Car telle est la volonté de Son Père que quiconque voit [ou : discerne] le Fils et croit en Lui, a la vie éternelle, et Il le ressuscitera au dernier jour (Jean 6:40).

La présence de Christ, ou de Dieu en Lui, était la preuve complète que l'homme déchu est irrémédiable. Avant le déluge, il fut laissé à lui-même, et la corruption et la violence furent telles que Dieu dut tout balayer, sauf la famille de Noé dans l'arche. Après le déluge, au temps voulu, la grande épreuve de la loi se déroula au sein de la nation choisie et séparée ; mais ils la transgressèrent tous de toute manière, peuple et sacrificateurs, juges et rois, jusqu'à ce qu'il n'y ait « plus de remède » (2 Chr. 36:16), y compris après que prophètes sur prophètes aient été envoyés dans une patience vraiment divine. En dernier lieu, Il leur envoya Son Fils, en disant : Ils auront du respect pour mon Fils. Mais quand les vigneron Le virent, ils dirent entre eux: Voici l'héritier: venez, tuons-le, et emparons-nous de son héritage. Et ils se saisirent de Lui et Le jetèrent hors de la vigne et Le tuèrent. Quand donc le maître de la vigne viendra, que fera-Il à ces vigneron ? (Matt. 21:37-40).

Tel est le récit divin de la responsabilité humaine testée en Israël, y compris jusqu'au jugement. Mais la manifestation de la grâce en Christ ici-bas n'est pas moins vraie et d'une importance infinie ; et le rejet par l'homme de Dieu révélé en grâce a été aussi évident et complet que son échec total sous la loi. Car bien que Christ fût là, et que la plénitude de la grâce et de la vérité fussent en Lui, qu'Il reçût les publicains et les pécheurs, ne leur imputant pas leurs fautes, ils Le crucifièrent, ayant abandonné l'Éternel au profit d'une idole.

Mais là où le péché abondait, la grâce a surabondé ; et en Christ, Dieu triomphe sur l'iniquité humaine au pire degré, par Sa croix. Ainsi, lorsque le Fils de l'homme fut rejeté du monde, lorsqu'il n'y eut plus Dieu en Christ, réconciliant le monde et s'élevant au-dessus de toutes les fautes, Il a mis la parole de la réconciliation dans des vases choisis ; et comme dans les jours de la chair de Christ, il y a eu un certain caractère de l'action de Dieu en Christ, ainsi ici le caractère de ces vases choisis fait suite comme des envoyés ayant à rendre témoignage de Lui. « Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, — Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen ; nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui » (5:20-21). La dignité est en effet grande. Ils représentent, non pas des Lévités, ni des sacrificateurs, ni même le souverain sacrificateur, mais Christ mort et ressuscité, et ceci sous l'aspect de la grâce divine, Dieu pour ainsi dire (ce n'est pas convenable de parler de manière absolue) exhortant par notre moyen : nous supplions de la part de Christ, ou à la place de Christ : Soyez réconciliés avec Dieu. Voilà l'appel de l'évangile au monde au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu. La grâce de Dieu et de Christ met son empreinte sur chaque parole ; les prétentions humaines sont totalement exclues de sa nature, comme la valeur et les moyens humains sont exclus de la nouvelle création, où toutes choses sont de Dieu (5:18), affluant par Christ ressuscité d'entre les morts.

Calvin a exposé le verset 20 comme si l'apôtre s'adressait aux croyants. Il déclare qu'il leur apporte cette ambassade tous les jours. Christ n'aurait donc pas souffert afin d'expié nos péchés une fois seulement, et l'évangile n'aurait pas été ordonné seulement en vue du pardon des péchés commis antérieurement au baptême ; mais comme nous péchons tous les jours, Christ aurait souffert afin que nous puissions aussi être reçus par Dieu dans Sa faveur par une rémission journalière. Ce serait une ambassade perpétuelle, qui devrait être annoncée avec assiduité dans l'église jusqu'à la fin ; et l'évangile ne peut être prêché à moins que la rémission des péchés soit promise (* ; jusqu'ici l'idée de Calvin). — C'est une erreur aussi grande, sinon aussi pernicieuse, que le rationalisme de l'Église Libérale qui enseigne que le monde est réconcilié avec Dieu. Le contraire de ce dernier point ressort justement du v. 20. L'apôtre donne un exemple de l'appel de l'évangile qu'il avait la mission d'annoncer, par les paroles : « Soyez réconciliés avec Dieu ». Cette exhortation implique donc qu'ils n'étaient pas encore réconciliés ; et ce n'est pas par de l'audace dans les affirmations ni par des raisonnements tortueux, qu'on peut éluder ce que l'Écriture exprime clairement. L'apôtre contredit la première erreur tout aussi clairement au v. 18 en déclarant que Dieu nous a réconciliés avec Lui par Christ — un fait accompli pour le croyant, et confirmé par d'autres passages traitant ce sujet. Il est faux de dire que l'apôtre s'adresse ici aux croyants ; il donne un échantillon du véritable appel adressé aux inconvertis. Ni ici ni nulle part ailleurs, il ne donne le témoignage d'apporter aux saints une telle ambassade journalièrement.

(*) I. Calv. Nov. Opera Omnia, vii. 244, Amstel. 1671.

Un autre apôtre, tout autant inspiré de Dieu, déclare expressément que Christ a souffert une fois pour les péchés (1 Pierre 3:18) ; de même, l'épître aux Hébreux (Héb. 10:11-14) met nettement de côté la possibilité que le judaïsme dispose d'une provision journalière pour faire face aux péchés journaliers, par la révélation que Christ, « ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu... par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés ». Il est incontestable que nous avons besoin du lavage de nos pieds chaque jour selon l'image expressive de notre Seigneur ; mais il s'agit d'un lavage d'eau par la parole en réponse à Son service d'Avocat, et non pas d'une nouvelle application de sang ou d'une autre réconciliation pour

nous rétablir dans la faveur de Dieu : quelle doctrine étrange de la part du chef de file du calvinisme ! La vérité est qu'aucun des Réformateurs n'a connu la consolation bénie de Christ venu par l'eau et par le sang (1 Jean 5:6) ; et l'effort pour faire que le sang fasse le travail de l'eau a également détérioré dans l'esprit des protestants en général la pleine efficacité du sang qui purifie de tout péché. Il n'est pas besoin de parler des catholiques romains, vu qu'ils ont refusé de profiter de la lumière de la Réformation.

On remarquera que le texte critique délaisse le « Car » du début du v. 21 qu'on trouve dans la Version Autorisée anglaise. La phrase n'est pas tant une raison donnée pour l'appel qui précède, mais plutôt une explication que l'apôtre ajoute dans la foulée, et qui renforce encore l'appel. « Celui qui n'a pas connu le péché — ce n'est pas simplement un fait, mais aucune autre supposition n'est acceptable — Il [Dieu] L'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui » (5:21) : voilà une déclaration très complète et bénie de la manière par laquelle la grâce a assuré sa victoire quand l'homme coupable semblait avoir perdu le dernier espoir possible par Christ, en Le rejetant justement dans Sa mission d'amour réconciliateur. Dans ce rejet jusqu'à la mort de la croix, Dieu a opéré autre chose : l'expiation ; Il a fait Christ péché, faisant peser pour nous sur Sa tête sainte Son jugement solennel et impitoyable du péché, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. Ainsi notre réconciliation a été effectuée par propitiation et par substitution, les deux boucs du jour des expiations (Lév. 16) — lesquels trouvent leur sens dans l'œuvre de Christ sur la croix, comme on peut le voir dans les deux parties distinguées en Hébreux 9:26-28. Il est devenu malédiction pour nous, afin que la bénédiction d'Abraham puisse parvenir aux Gentils dans le Christ Jésus (Gal. 3:13-14).

Le subjonctif aoristique, non pas le subjonctif présent, est la vraie forme pour « nous devinssions » (5:21b), ce que tous les critiques autorisent en suivant tous les manuscrits de valeur. Il est difficile de dire pourquoi Scholz, et d'autres [Carrez], lisent γινωμεθα car toutes les autorités qu'il cite sont contre lui. En effet, il serait difficile de montrer quel manuscrit lit le subjonctif présent, Matthaei ou Scrivener ne citant même pas une seule cursive pour cela. Pourtant, le Dr Hodge dit aussi que l'apôtre utilise le présent, parce que cette justification est continue — ce qui est erroné à la fois sur le plan de la doctrine et de la critique. Car la justification chrétienne est régulièrement évoquée comme une chose passée, par exemple en Romains 5 comme un fait, et en Romains 6 comme un état. Mais dans ce dernier passage, le verbe est au parfait. Quand le présent est utilisé, c'est abstrait.

Le chrétien remarquera la manière particulière selon laquelle la justice de Dieu est affirmée au sujet de « nous ». Ailleurs, (1) elle est ce qui est révélé dans l'évangile, et (2) elle est déclarée comme justifiant Sa manière d'agir à la fois avec les saints d'autrefois et avec ceux de maintenant (encore plus pleinement pour eux) (Rom. 1 et 3). Cette justice est (3) ce à quoi les Juifs zélés mais non brisés, ne se soumettent pas (Rom. 10), perdant cette bénédiction en refusant le Christ Jésus, qui (4) nous a été fait justice et tout le reste de ce dont nous avons besoin, de la part de Dieu (1 Cor. 1). La justice (5) est de Dieu par la foi, en contraste avec notre propre justice (Phil. 3). Mais ici et ici seulement, (6) nous sommes dits être devenus tels (« justice de Dieu en Christ »), un fait aussi véritablement accompli dans le croyant que l'est l'œuvre incomparable de Celui en qui il croit. Christ en vertu de son œuvre a été assis à la droite de Dieu dans le ciel : aucun autre siège ne convenait pour exprimer le sentiment de Dieu à l'égard de Sa mort dans laquelle le péché a été jugé et Dieu a été glorifié pour toujours. C'est pourquoi Il a ressuscité Christ d'entre les morts et L'a fait asseoir dans les lieux célestes ; comme le Seigneur l'a dit (Jean 16), l'Esprit allait convaincre le monde de justice par le fait qu'Il allait à Son Père et qu'ils ne le verraient plus. S'il y avait eu une justice ici-bas, le monde aurait reçu Christ pour régner ; mais le monde a prouvé qu'il était sous la domination de Satan en Le rejetant, tandis que Dieu a montré Sa justice en Le recevant dans les hauts cieux là-haut ; et là, associés avec Lui, nous devenons justice de Dieu en Lui. Sa justice n'a pas seulement opéré en exaltant ainsi Christ, mais en nous justifiant selon Lui. Rien ne peut dépasser l'énergie de l'expression

inspirée à l'égard à la fois du péché et de la justice, à la louange du Sauveur et pour notre bénédiction.

2 Corinthiens 6 à 7:1

L'apôtre fait suite maintenant à l'échantillon, bien frappant, du ministère de la réconciliation qu'il a donné en fin de 2 Cor. 5 et qui faisait appel aux Corinthiens eux-mêmes. Nous avons vu combien il est erroné de traiter le v. 20 du ch. 5 comme un appel adressé aux saints ; car l'apôtre y donne une illustration de la parole qu'ils avaient à prêcher au monde. Ici on fait couramment l'erreur inverse par crainte de compromettre la sécurité du croyant, d'autant plus que des gens comme Olshausen disent qu'il est indéniable que l'apôtre admet que la grâce, une fois reçue, peut être perdue : les écritures ne connaissent rien de la dangereuse erreur des partisans de la prédestination, selon lesquels la grâce ne peut pas être perdue ; et l'expérience montre concrètement que c'est un mensonge. Les calvinistes plus orthodoxes, comme Hodge, essaient de résoudre cette difficulté en disant que l'apôtre ne fait qu'exhorter les hommes à ne pas permettre que la grâce de Dieu qui a fait Son Fils péché, ne serve à rien à leur égard ; c'est-à-dire qu'une compensation pour le péché suffisante pour tous et appropriée à tous a été faite, et est offerte à tous dans l'évangile. Or ceci n'est pas correct. Le v. 1 est une exhortation directe aux Corinthiens, et non pas une déclaration de la méthode selon laquelle l'apôtre prêchait, comme aux derniers versets du ch. 5. Ce n'est pas tous les hommes que l'apôtre exhorte à ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain, mais seulement les Corinthiens qui se réclamaient du nom du Seigneur. Si le «vous» ne figurait pas, on pourrait soutenir la thèse contraire ; mais le « vous » est là, et non pas au v. 20 du ch. 5 ; il est bien à sa place ici, et constitue une contre-preuve distincte et efficace de ceux qui voudraient assimiler les deux passages ; et le fait que ce « vous » ait été relégué en dernière position de la phrase [en grec] accentue l'importance donnée à ce pronom : on ne peut que s'étonner de ce que des hommes graves et pieux aient pu ignorer sa force. L'infinif aoriste δέξεσθαι [= *avoir reçu*, traduit par « que vous n'ayez pas reçu »] n'implique pas nécessairement, comme Meyer l'affirme au moins dans l'une des premières éditions, que la grâce ait été précédemment reçue, mais il peut signifier l'acte complet et décisif, indépendamment du temps, ce qui concorde tout à fait, si ce n'est mieux, avec l'application faite aux Corinthiens. Ce que l'apôtre a en vue, c'est le danger de l'autosatisfaction insouciant chez ceux qui ont déjà invoqué le nom du Seigneur. Ainsi le Seigneur Lui-même, dans la parabole des noces du fils du roi (Matt. 22), avait d'abord mis en garde contre le fait de mépriser ou de maltraiter les messagers de l'évangile ; puis contre l'indifférence à l'égard de ce qui seul convient à ceux qui s'approchent, — une indifférence marquée par le fait qu'ils portent leurs propres vêtements au lieu d'avoir revêtu le Seigneur Jésus Christ. Loin de retenir le jugement mérité, le baptême ne fait que l'aggraver.

« Or, travaillant ensemble [JND : à cette même œuvre], nous aussi, nous exhortons à ce que vous n'ayez pas reçu la grâce de Dieu en vain ; (car il dit : «Au temps agréé je t'ai exaucé, et en un jour de salut je t'ai secouru». Voici, c'est maintenant le temps agréable ; voici, c'est maintenant le jour du salut) — ne donnant aucun scandale en rien, afin que le service ne soit pas blâmé » (6:1-3).

Il n'y a pas d'autorité pour insérer « avec lui » [travaillant ensemble *avec lui*] comme dans les mots en italique de la Version Autorisée anglaise, bien que ce soit soutenu par de nombreux commentateurs (*). C'est une familiarité qui n'est pas scripturaire, voire irrévérencieuse. 1 Cor. 3:9 ne l'appuie pas réellement, car il n'y est pas dit que les messagers sont des collaborateurs (2*) de Dieu, mais des compagnons de travail de Dieu, ou des ouvriers attelés ensemble à Son travail. Ici donc, ce n'est que par Lui et de Sa part qu'ils travaillent ensemble, exhortant non seulement les hommes à croire à l'évangile, mais aussi ceux qui ont déjà fait profession de foi ; ceux-ci sont exhortés à ne pas recevoir Sa grâce en vain. L'expression « nous exhortons », ou plus littéralement « nous supplions », qui venait d'être appliquée à ceux du dehors (5:20) en témoignage de la bonté incomparable de Dieu pour Ses ennemis, est tout autant appropriée pour presser Ses saints professants de prendre garde à tout ce qui n'est pas en accord avec Sa grâce. La sécurité [quant au sort éternel] de Ses enfants n'est pas mise en question, non pas tant à cause de leur *persévérance*

comme les gens disent, mais grâce à Sa puissance par la foi : les Corinthiens avaient besoin de recevoir une supplication fidèle, car leurs voies n'étaient pas ce qui convenait à l'évangile. Ils compromettaient Sa gloire qui les avait appelés à la communion de Son Fils (1 Cor. 1:9) ; et l'apôtre, au lieu de les reconforter par les assurances bénies qu'on trouve à la fin de Romains 8, voulait exercer ici les consciences ainsi que les affections en présence de la grâce de Dieu.

(*) L'ancienne interprétation est particulièrement inacceptable, *Dei enim sumus adiutores* = Nous sommes les adjoints de Dieu. Bengel sur 1 Corinthiens 3:9 exprime adroitement la vraie pensée : *Sumus operarii Dei et co-operarii invicem* = Nous sommes les ouvriers de Dieu, et tour à tour les co-ouvriers.

(2*) note Bibliquest : JND utilise le terme *collaborateur* en 1 Cor. 3:9 en suivant le sens étymologique de ce terme (latin : travailler avec). WK rejette ce sens car il y voit le travailleur mis sur un pied d'égalité avec Dieu, ce qu'il ne voit pas dans l'expression *compagnon de travail*.

Ceci n'est pas affaibli, mais renforcé, par le verset suivant qui fait une application d'Ésaïe 49:8. Il s'agit d'une citation de cette partie de la prophétie où l'Éternel s'en prend aux Juifs, non pour cause d'idolâtrie, mais à cause de leur rejet du Messie ; et il est affirmé en conséquence que c'est peu de chose de rétablir les tribus de Jacob et de ramener les préservés d'Israël (És 49:6). Lui qui était ainsi rejeté par Son peuple, l'Éternel voulait également Le donner pour être une lumière pour les nations, afin qu'Il soit Son salut jusqu'aux bouts de la terre. Si l'homme Le méprisait et que la nation [Israël] L'abhorrait, Sa gloire sur la terre serait assurée parmi les rois et les princes (És. 49:7), et c'est là-dessus qu'intervient le verset cité. C'est le principe, non pas le simple fait, qui est relevé.

Il n'y a pas besoin de supposer, dans ce cas, qu'on se trouverait en présence d'une promesse faite au Messie et incluant en même temps Son peuple, bien que ceci apparaisse de manière, ô combien frappante, dans l'utilisation d'Ésaïe 50 (v. 8-9) faite par l'apôtre en Romains 8 (v. 31, 33, 34). Ici la bénédiction pour les Gentils est expressément mentionnée, de sorte que notre passage semble davantage apparenté à l'utilisation faite par Jacques d'Amos 9:11-12 en Actes 15. Cela est confirmé, semble-t-il, par le fait que l'apôtre se répand en expressions fortes de la grâce que Dieu montre maintenant, surpassant, comme c'est le cas, la réalisation effective aux jours du royaume, quand la terre sera rétablie et qu'on jouira de l'héritage aujourd'hui dévasté ; quand les prisonniers sortiront et que ceux qui sont dans les ténèbres paraîtront ; quand la faim et la soif ne seront plus, et que la chaleur et le soleil ne frapperont plus, mais que l'Éternel miséricordieux les guidera auprès des sources d'eaux ; quand Il fera des montagnes un chemin, et que les dispersés retourneront de toutes parts sous les cieux ; quand les cieux eux-mêmes chanteront et que la terre sera joyeuse dans la miséricorde et la consolation de l'Éternel pour Son peuple affligé (És 49:8-13). Pourtant, en présence d'une telle anticipation, aussi brillante dans le cœur de l'apôtre, il y avait une lumière, de loin plus éclatante, en Celui qui est exalté à la droite de Dieu dans une gloire nouvelle et supérieure, et cela conduit l'apôtre à dire : « Voici, c'est maintenant le temps agréable ; voici, c'est maintenant le jour du salut » (6:2b) : des paroles suggérées par la prophétie, mais s'élevant à dessein au-dessus d'elle dans une force tout à fait expressive de la manifestation actuelle que Dieu fait de la grâce dans l'évangile.

Puis reprenant le fil de son exhortation aux Corinthiens, l'apôtre montre combien il était lui-même éloigné de refuser de se mesurer, lui et son service, à la manière dont il mesurait les autres, « ne donnant aucun scandale en rien, afin que le service ne soit pas blâmé ». Qui savait mieux que lui que rien n'est pire que l'inconséquence pour saper la prédication et l'enseignement ? Le christianisme est réel et vivant, non pas dogmatique seulement, encore moins officiel : sinon il devient ce qu'il y a de plus méprisable de tout, tandis que, lorsque il est authentique, il est céleste et de l'Esprit Saint, en tant qu'expression morale de Christ en ceux qui Lui appartiennent. Les scribes et les pharisiens s'étaient assis dans la chaire de Moïse : le devoir était de faire et garder tout ce qu'ils commandaient, — mais sans agir selon leurs œuvres, car ils disaient et ne faisaient pas. Or l'absence de réalité est un mensonge contre Christ, elle détruit le poids de l'enseignement chrétien dont la puissance provient de l'Esprit de Dieu. Et il n'y a jamais eu aucun témoin de Ses paroles plus éminent que l'apôtre, autant pour endurer les plus lourds fardeaux pour l'amour de Christ, que pour porter ceux de n'importe qui ou de tous. Sa vie, non seulement comme un tout, mais dans les moindres

détails, était un commentaire de son ministère ; qui avait la même vigilance pour retrancher les occasions à ceux qui les cherchaient ? (11:12).

C'est une chose juste et nécessaire de commencer par ne scandaliser en rien par ce qui pourrait occasionner du blâme sur le ministère. Combien de fois nous n'avons pas été assez sur nos gardes, et l'ennemi en profite non seulement contre le serviteur, mais contre les objets de son travail et par-dessus tout contre le Maître qu'il sert ! L'apôtre cependant va beaucoup plus loin :

« Mais en toutes choses nous recommandant comme serviteurs de Dieu, par une grande patience, dans les tribulations, dans les nécessités, dans les détresses, sous dans les coups, dans les prisons, dans les troubles, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, dans (*) la pureté, dans la connaissance, dans la longanimité, dans la bonté, dans l'Esprit Saint, dans un amour sans hypocrisie, dans la parole de la vérité, dans la puissance de Dieu » (6:4-7a).

(*) note Bibliquest : dans les versets 6 et 7a, WK utilise partout la préposition « dans » pour traduire la préposition grecque év. Ensuite, au v. 7b et 8 où il y a la préposition dia (διά), il traduit par « par » ou « à travers » (through). — Dans les versets 6 et 7, JND traduit év, puis dia (διά), par « par ».

Plus haut dans l'épître (ch. 3), nous avons vu le caractère du ministère. En contraste avec le ministère de mort et de condamnation tel que le développe la loi gravée sur des pierres, c'est un ministère de l'Esprit et de justice, — l'Esprit étant donné au croyant et la justice lui étant aussi révélée, en vertu de la rédemption de Christ. Plus loin (2 Cor. 5), nous avons vu la source du ministère en Dieu qui nous a réconciliés avec Lui par Jésus Christ et a donné le ministère de la réconciliation à des instruments adaptés, appelés et qualifiés par la grâce souveraine : c'était Dieu *en Christ*, réconciliant le monde avec Lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes, et mettant *en nous* la parole de la réconciliation. Et comme toutes les pensées et les sentiments des hommes sont infiniment loin d'atteindre la simple, mais profonde vérité de Dieu révélée ici, ainsi la déclaration apostolique de l'esprit et de la manière de l'exercice du ministère s'élève au-dessus de toutes les pratiques et théories de la chrétienté, — laquelle n'est jamais aussi étrangère, jamais aussi basse, que quand elle se complait dans l'orgueil le plus hautain. Et ce n'est pas étonnant, car c'est alors qu'elle est le plus éloignée de Christ ; et Christ, ici comme partout, est seul à nous donner la vérité. Sous la loi, il y avait la sacrificature qui en était la caractéristique : c'était l'intervention d'une classe représentante chargée de maintenir devant Dieu les intérêts de Son peuple qui ne pouvait pas approcher de Sa sainte présence pour ses propres besoins et pour sa bénédiction. Sous l'évangile, le ministère n'est pas moins caractéristique, en tant qu'instrument de l'amour actif de Dieu, à la fois pour réconcilier Ses ennemis (du fait que l'évangile est répandu dans toute la création sous le ciel), et pour l'édification des fidèles (qui ont tous été baptisés en un seul corps par un seul Esprit et ont tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit, 1 Cor. 12:13). Christ est l'expression la plus complète de cet amour dans son activité à la fois à l'égard du monde et à l'égard des saints ; et ceux qui désirent la volonté et la gloire de Dieu l'ont Lui devant leurs yeux pour tout tester.

Nous savons qu'il en était ainsi de l'apôtre (comme l'indique la fin du paragraphe précédent) ; et telle est la révélation ici de l'esprit dans lequel Dieu voudrait que Son ministère soit exercé. Il n'a jamais eu la pensée de restreindre le ministère à la chaire, comme disent les gens, ni à des occasions déterminées, ni à une sphère petite ou grande appartenant à un individu, ni comme une question de droits acquis ou d'autorité personnelle. La conversion n'a pas corrigé d'elle-même, même chez les apôtres, la tendance vers une telle direction si opposée à Christ. « Et il arriva aussi une contestation entre eux [pour savoir] lequel d'entre eux serait estimé le plus grand. Et il leur dit : Les rois des nations les dominant, et ceux qui exercent l'autorité sur elles sont appelés bienfaiteurs ; mais il n'en sera pas ainsi de vous ; mais que le plus grand parmi vous soit comme le plus jeune, et celui qui conduit comme celui qui sert. Car lequel est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Or moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Luc 22:24-27). Pareillement ici en 2 Cor. 6, la première qualité placée devant nous est : « mais en toutes choses nous recommandant comme serviteurs de Dieu » ; si nous ne sommes pas comme Ses serviteurs, que sommes-nous ? Pire qu'inutiles. Et que cela soit comme un objectif fixe de l'âme, non

pas de temps en temps, ni seulement dans certaines fonctions particulières, mais « en toutes choses nous recommandant comme serviteurs de Dieu ».

Le mot « serviteurs » du v. 4 est, en grec, au nominatif et non pas à l'accusatif. Le sens n'est donc pas « nous recommandant nous-mêmes comme compétents pour être des serviteurs de Dieu », mais bien plutôt, avec le nominatif, la force est que « dans toutes choses, nous dans la capacité de serviteurs de Dieu, nous recommandant, etc. ».

Quelle est donc la principale qualité recherchée ? « Par une grande patience » ou « endurance ». De même en 2 Cor. 12:12, l'apôtre place « avec toute patience » avant les signes et les prodiges et les miracles comme justificatifs de la fonction apostolique. Dieu Lui-même est appelé le Dieu de patience autant que le Dieu de consolation ou d'encouragement, et cela en vue de donner aux saints d'avoir l'un avec l'autre un même sentiment, selon le Christ Jésus (Rom. 15:5) ; et il n'y a pas de preuve plus heureuse de puissance morale chez les serviteurs de Dieu qu'une telle constance en face de la souffrance, de l'opposition, de l'épreuve et de la tentation. Quand on est impatient, on est surmonté par le mal, au lieu de le surmonter par le bien sous la forme la plus humble.

Suit alors une corde triple des différentes manières selon lesquelles la patience est mise à l'épreuve : « dans les tribulations, dans les nécessités, dans les détresses ». Les *tribulations* (ou : *afflictions*, θλίψεις) sont les cas de pressions que tout croyant connaît dans le monde. Nous sommes là pour cela, et c'est par beaucoup d'afflictions (ou : tribulations) qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu (Actes 14:22, même mot qu'en 2 Cor. 6:4). Les *nécessités* (ανάγκαι) expriment des afflictions profondes qui prennent la forme de nécessités ou de contraintes, et qui donc, comme les premiers auteurs grecs l'ont remarqué, indiquent un degré de plus dans la souffrance ; tandis que les *détresses* (στενοχώρια) désignent des troubles où l'homme est renfermé sans espace pour se mouvoir ou se retourner (*).

(*) « Dans les afflictions, plusieurs voies sont ouvertes ; dans les nécessités il n'y en a qu'une, mais difficile ; dans les détresses, il n'y en a point ». Beng. Gn.

Puis viennent des choses infligées de manière spécifique : « sous les coups, dans les prisons, dans les troubles (ou : tumultes, émeutes) ». Quant aux coups, l'apôtre indique au ch. 11 qu'il en avait reçu quarante moins un cinq fois de la part des Juifs, et qu'il avait été battu de verges trois fois. Quant aux prisons, nous n'en connaissons qu'une, celle relatée en détail en Actes 16, sans doute à cause de sa connexion importante avec la première implantation de l'évangile à Philippes [note Bibliquest : en Europe] ; mais 2 Cor. 11:23 parle de l'apôtre étant « dans les prisons surabondamment », de sorte que nous savons qu'une telle honte a été abondamment sa part. Enfin, quant à l'expression « dans les troubles » [WK traduit dans les tumultes], certains l'appliquent aux changements forcés de la vie instable de l'apôtre, en comparant 1 Cor. 4:11 avec És. 54:11 et És. 60 ; cette opinion est soutenue non seulement par des modernes, mais même apparemment par Chrysostome. Néanmoins l'usage du Nouveau Testament ne supporte pas ce sens, mais celui d'une « émeute » dans le monde, ou celui de « confusion » parmi les saints ; ici le contexte confirme le premier sens : une épreuve choquante pour quelqu'un aux habitudes bien ordonnées. Mais nous voyons dans les Actes combien cela est arrivé souvent à l'apôtre dans ses prédications, et sans doute beaucoup plus fréquemment que l'histoire ne le relate.

Puis nous passons des épreuves infligées aux épreuves volontaires : « dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes », qui ne sont pas les moindres témoins d'une dévotion soutenue. Les expressions utilisées indiquent si clairement des actions personnelles, qu'il pourrait sembler inutile de dire un mot de plus. Mais l'Écriture ne « marche » pas comme les autres livres, autant dans les mains des amis, que dans celles de ses ennemis. Dr Bloomfield soutient que cette application aux souffrances volontaires est non seulement sans fondement, mais qu'elle ne ferait que valoriser les austérités monacales, et que les « travaux » peuvent très bien se référer aux travaux qu'il effectuait avec son corps dans son métier [Actes 18:3], — que les « veilles » peuvent très bien se référer au raccourcissement de son repos complété alors par davantage d'heures d'évangélisation de nuit, — et

les « jeûnes » peuvent très bien se référer à la maigre nourriture inhérente à son métier. Mais le vrai parallèle est à faire avec 2 Cor. 11, et non pas simplement avec 1 Cor. 4 ; or en 2 Cor. 11 le « jeûne » est distingué expressément de « la faim et la soif », et c'est clairement une distinction de souffrance volontaire d'avec une souffrance involontaire. Non ! Les « travaux, les veilles et les jeûnes » de l'apôtre avaient à faire avec l'évangile et l'assemblée, ainsi qu'avec les âmes individuelles, et ils étaient très au-dessus des circonstances, bonnes ou mauvaises, du métier.

Nous quittons maintenant les circonstances et les souffrances, et nous nous tournons vers une toute autre classe, à savoir les qualités que Dieu recherche pour Son service : « dans la pureté, dans la connaissance, dans la longanimité, dans la bonté, dans l'Esprit Saint, dans un amour sans hypocrisie, dans la parole de la vérité, dans la puissance de Dieu » (6:6-7a). Il y a ainsi non seulement de la persévérance face à l'antagonisme et à l'inimitié ; mais il y a l'exercice de tout ce qui est saint et sage, patient et plein de grâce, et tout cela, non pas dans une simple amabilité, mais dans un amour sans hypocrisie, oui, dans l'Esprit Saint, et donc dans la parole de vérité et dans la puissance de Dieu, non pas la simple sagesse humaine et la capacité humaine, afin que l'excellence soit de Lui, et non pas de l'homme, bien que par l'homme.

Il y a un léger changement au milieu du verset 7 avec un changement de préposition en rapport avec les armes nécessaires au serviteur chrétien. Nous n'avons plus év («en, dans») mais διά. Cette dernière ne peut pas ici, ou ailleurs, être limitée au sens de «au moyen de » ; car si ce sens pourrait convenir en rapport avec les armes de justice, il ne cadre pas avec la gloire et l'ignominie ; le sens est plutôt « par, à travers », ou « avec », comme c'est parfois le cas avec le génitif (comme en 2:4).

« Par [ou : avec] les armes de justice de la main droite et de la main gauche, par la gloire et l'ignominie, par [ou : à travers] la mauvaise et par [ou : à travers] la bonne renommée ; comme séducteurs, et véritables ; comme inconnus, et bien connus ; comme mourants, et voici, nous vivons ; comme châtiés, et non mis à mort ; comme attristés, mais toujours joyeux ; comme pauvres, mais enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien, et possédant toutes choses » (6:7b-10).

Comme le Saint Esprit précède naturellement l'amour sans hypocrisie, et que la parole de la vérité est accompagnée par la « puissance de Dieu », ainsi les armes de justice suivent dans l'équipement complet. Ici comme ailleurs, certains prennent la « justice » comme ce qui est assuré par la justification devant Dieu. Mais c'est se méprendre à la fois sur l'image et sur le contexte. En tant qu'image, c'est une erreur dans la mesure où une armure est utilisée pour protéger contre les assauts d'un ennemi ; or Dieu n'est assurément pas un ennemi pour le croyant. Ailleurs lorsque nous avons des détails comme en Éph. 6, il est indiscutable qu'il nous est dit de revêtir l'armure afin de résister aux puissances et aux ruses du mal — non pas pour nous tenir devant Dieu, auquel cas il est parlé de robe, non pas d'armes. Il s'agit donc clairement de justice au sens pratique, plutôt que de justice de Dieu. Et le contexte l'exige également, parce que l'apôtre n'insiste pas ici sur la position du croyant, mais sur le besoin d'éviter tout ce qui pourrait exposer le ministère à l'opprobre, et sur le besoin de cultiver tout ce qui l'approuverait vis-à-vis de la conscience universelle, — en représentant Dieu correctement dans un monde où tout est opposé, et malgré une nature qui est inimitié contre Dieu, alors que le ministère s'exerce dans un vase de terre dont la faiblesse est en contraste complet avec la pression des circonstances, grande, variée et permanente, ce qui teste l'ouvrier de toutes les manières possibles.

Ensuite, nous avons une série de contrastes d'apparence paradoxale, et en même temps rigoureusement vrais : « dans la gloire et dans l'ignominie, dans la mauvaise et dans la bonne renommée ». Qui au sein de l'humanité a jamais été atteint par ces extrêmes, comme l'apôtre qui dépeint ainsi le chemin du service selon Dieu ? Qui a jamais servi le Seigneur Jésus en restant si supérieur aux circonstances ? Qui a jamais été si peu dans l'exaltation ? Qui a jamais été aussi loin de la dépression ? Révéré comme un être divin et lapidé ensuite (Actes 14) ; suspecté de meurtre puis, immédiatement après, considéré comme un dieu (Actes 28), — il a fait l'expérience des vicissitudes parmi les saints eux-mêmes (mais moins sauvagement et moins rapidement), tout spécialement à

Corinthe et en Galatie, où il dut même justifier son apostolat parmi ses propres enfants dans la foi, trop disposés à se prosterner devant l'arrogance et la prétention.

Puis nous en venons directement aux exemples de bonne ou mauvaise renommée : « comme séducteurs, et véritables ; comme inconnus et bien connus » (6:8b-9a). Il n'a jamais été possible de dire en vérité que tous parlaient en bien de Paul ; jamais on ne peut le dire d'aucun serviteur de Dieu dévoué et dépourvu de mondanité. Les Juifs d'autrefois disaient du bien des faux prophètes, mais pas des vrais prophètes (Luc 6:26). La foi n'aime pas, et même refuse la meilleure place dans les fêtes, les salutations dans les marchés, ou être appelé « Rabbi, Rabbi » par les hommes (Matt. 23:6-7). Le serviteur s'attache au nom du Seigneur que le monde ne connaît pas, et est ainsi inconnu (Apoc. 2:17 ; 19:12) ; et pourtant comme avec le Maître, la grâce dans le service ne peut que se faire sentir dans un monde qui est dans le besoin et la misère : elle ne peut rester cachée.

Les expressions qui suivent ont un caractère plutôt à part, passant des questions précédentes de renommée à des faits réels : « comme mourants, et voici, nous vivons ; comme châtiés, et non mis à mort ; comme attristés, mais toujours joyeux ; comme pauvres, mais enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien, et possédant toutes choses » (6:9b-10). Le Seigneur seul, mis au défi sur son identité, pouvait dire de Lui-même comme homme ici-bas, qu'il était « absolument ce qu'aussi je vous dis » (Jean 8:25), c'est-à-dire la Vérité en paroles et en actes, en toutes choses et de toute manière — Paul inspiré par Dieu pouvait néanmoins parler avec d'autant plus de liberté que son cœur entraînait dans la pensée de voir Dieu selon Christ avec ampleur et humilité, avec tendresse et courage, avec une patience infatigable et une énergie inlassable, avec pureté et amour, avec jalousie pour la gloire de Christ et une conscience exercée devant Dieu, — à un point où on n'a jamais vu de pareilles qualités combinées ensemble. À côté de tout cela, il exhorte, sentant tout de manière aiguë, sans être ébranlé par rien, et ne faisant aucun cas de sa vie elle-même, en sorte qu'il puisse achever sa course avec joie, et le service qu'il avait reçu du Seigneur Jésus, non seulement en rendant témoignage de l'évangile à la fois aux Juifs et aux Grecs, et en prêchant le royaume de Dieu, mais aussi annonçant aux saints tout le conseil de Dieu (Actes 20:21, 24, 25). Quelle souffrance cela n'impliquait-il pas (1*) ! Quelle foi et quelle persévérance sous la discipline et dans la douleur (2*) ! Oui certes, il y avait la joie dans le Saint Esprit plus que dans tout autre chose (3*), et il y avait un triomphe par grâce sur tout ce qui semblait être désavantageux. Il connaissait, mieux que tout autre serviteur, la force de la parole du Seigneur en Marc 10:29-31, « comme pauvres, mais enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien, et possédant toutes choses ».

(1*) « comme mourants, et voici nous vivons »

(2*) « comme châtiés et non mis à mort »

(3*) « comme attristés, mais toujours joyeux »

Ayant achevé de faire le tableau béni du service chrétien depuis sa source et sa puissance jusqu'à ses caractéristiques et ses effets moraux, l'apôtre se tourne maintenant vers les saints avec l'expression d'une affection sans entrave. Leur état avait créé une barrière à cette expression, mais Dieu avait opéré en grâce, et ils s'étaient jugés eux-mêmes dans une grande mesure, et la foi opérante par l'amour (Gal. 5:6) recherchait tout ce qui était digne du Seigneur pour Lui plaire à tous égards (Col. 1:10). Par conséquent, il pouvait dire : « Notre bouche est ouverte pour vous, ô Corinthiens ! notre cœur s'est élargi : vous n'êtes pas à l'étroit en nous, mais vous êtes à l'étroit dans vos entrailles ; et, maintenant, pour la même récompense, élargissez-vous, vous aussi » (*) (6:11-13).

(*) note Biblique. Plus bas, WK traduit 6:13 différemment, et de manière en partie plus proche de JND, lequel écrit : « et, en juste récompense, (je [vous] parle comme à mes enfants,) élargissez-vous, vous aussi ».

L'amour n'était plus refoulé, car Dieu était à l'œuvre ; la joie et la gratitude ouvrent les bouches, tandis que la douleur isole là où la sympathie fait défaut. Il peut donc parler librement, et il le fait. « Notre bouche est ouverte pour vous, ô Corinthiens ! » (6:11a). Il interpelle pareillement les Galates (Gal. 3:1), et les Philippiens (Phil. 4:15), mais chacun avec une différence caractéristique. Les Galates sont blâmés sévèrement, comme insensés et ensorcelés, parce qu'ils se détournent de la foi et de

l'Esprit, pour suivre la loi et la chair. Aux Philippiens, il mentionne qu'ils étaient les seuls à avoir eu le privilège de communiquer avec lui à la fois au début de l'évangile et maintenant que l'apôtre s'approchait de sa fin. L'interpellation personnelle adressée aux Corinthiens se situe entre les deux. Il ne pouvait pas leur accorder le gage de confiance dans la simplicité spirituelle et le détachement du monde dont les Philippiens avaient joui du début à la fin ; mais il épanche la plénitude de son cœur en face de l'état restauré des Corinthiens, au lieu de censurer sévèrement comme il le fait vis-à-vis des Galates.

« Notre cœur s'est élargi », dit-il (6:11b). Il ne fait aucun doute que ce sont là les mots et le sens voulus. Mais il est instructif de voir que les deux manuscrits onciaux les plus anciens et les meilleurs s'unissent dans une erreur positive et évidente. Le manuscrit du Vatican et le Sinaïticus écrivent « votre » au lieu de « notre ». De tels faits devraient corriger la confiance exagérée que certains mettent dans quelques copies très anciennes. Le contexte a une grande importance là où les autorités externes diffèrent. Ici, il ne fait aucun doute que la masse des autres autorités plus tardives a raison. L'argument développé par l'apôtre nécessite impérativement de mettre « notre », même si tant de voix se sont prononcées en sens contraire.

Il n'y avait aucune étroitesse chez l'apôtre. Il avait toujours un grand cœur ; et maintenant il pouvait le leur montrer. C'était les Corinthiens qui étaient à l'étroit dans leurs affections (6:12). Lui avait beaucoup de place disponible dans son cœur pour eux, mais non pas eux dans leurs cœurs pour lui. Ils avaient été relâchés, et il allait justement les mettre en garde solennellement à ce sujet ; ils étaient encore étroits. Quelle grande erreur que de compter l'étroitesse pour de la fidélité, tandis qu'elle peut tout à fait, comme ici, aller de pair avec le laxisme ! Chez l'apôtre nous voyons de la largeur de cœur avec une vraie sainteté ; ces deux choses aussi vont de pair. Mais l'apôtre compte encore plus sur la grâce, et comme il avait raconté combien son cœur s'était élargi, au lieu d'être renfermé à l'étroit, il ajoute : « et, pour la même récompense (*), (ou : pour une récompense à ce même égard), je parle comme à des enfants, élargissez-vous, vous aussi » (6:13). L'amour ne périt jamais (1 Cor. 13:8) ; et la seule récompense qu'il cherchait de leur part, c'était que leurs affections répondent à la sienne.

(*) On peut remarquer ici l'étrange idée fautive de la Vulgate, suivie comme d'habitude par Wyclif et la version de Reims, « eandem remunerationem habentes » = « vous qui avez la même récompense », « ayant la même récompense ». Cela inverse le sens : l'apôtre désirait une récompense du même genre ; ce n'est pas eux qui l'avaient. Tyndale a compris la phrase comme « Je vous promets une même récompense avec moi comme à mes enfants » ; et Cranmer suit dans la même veine : « Je vous promets une même récompense, comme à des enfants »...

Les Corinthiens n'étaient pas seulement rétrécis dans leurs affections. Ils étaient laxistes dans leurs associations. Si Christ avait été leur objet, la nouvelle vie n'aurait été entravée ni du côté des affections ni du côté des associations ; car comme Christ crée, dirige et soutient les affections selon Dieu, de même Il guide et garde les pieds dans le chemin étroit, qui est Son chemin à Lui, en dehors du monde et au-dessus du monde. Quand Christ n'est pas devant le cœur, le monde, sous une forme ou sous une autre, ne manque pas de piéger ; de belles excuses couvrant des alliances profanes échappent à la détection ; et Son honneur est bientôt compromis d'une manière ou d'une autre.

La jalousie de l'apôtre était tout à fait consciente de ce danger, car son amour liait ensemble Christ et l'assemblée. L'amour parle et agit librement, bien qu'avec une tendre considération. L'apôtre donne un avertissement large non seulement à l'encontre de l'idolâtrie, mais contre tout type d'association mondaine, car elles souillent le chrétien et sont indignes de lui, et cela ne convient ni à Christ ni à la présence de Dieu. Si vous êtes béni avec Christ pour l'éternité, vous ne pouvez pas, dans le temps, avoir des relations avec l'ennemi sans qu'il y ait péché.

Certains ont restreint, si ce n'est perverti, le passage en le limitant à une exhortation contre le mariage d'un(e) croyant(e) avec un(e) incroyant(e). S'il est vrai que le principe condamne sans aucun doute le fait de contracter une telle union, il est clair qu'à strictement parler, cela ne peut pas être l'intention directe du passage, puisque le remède correctif sur lequel il est insisté [« sortez... et soyez séparés...], est alors justement celui qu'on ne devrait pas appliquer, même dans un aussi triste cas.

Ainsi, une femme chrétienne qui aurait péché en épousant un homme du monde ne devrait pas sortir du mariage ou être séparée de son mari ; si elle agissait ainsi inconsidérément, elle peut s'attendre à la plus forte censure de la part de Dieu et de Ses enfants, et non pas à la bénédiction promise, quelle que soit la pureté de ses motifs. En fait, 1 Cor. 7 est la vraie arme qui concerne directement la question du mariage ; notre passage a une portée bien plus vaste. C'est l'interdiction de toute mauvaise connexion pour un chrétien ; c'est un appel à s'en dégager entièrement de toutes ; cela n'a rien d'étonnant, puisque le chrétien a Christ pour sa vie, sa justice, et son espérance, étant déjà maintenant rendu capable par l'Esprit de contempler Sa gloire sans voile. Si l'on a pris le joug de Christ, c'est incongru, et c'est une trahison, que d'accepter aussi le joug du monde qui L'a rejeté et crucifié.

« Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules ; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? Ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres ? Et quel accord de Christ avec Bélial ? Ou quelle part a le croyant avec l'incrédule ? Et quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit : 'J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai, et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple' » (6:14-16).

L'image avec laquelle débute ce groupe de versets est évidemment tirée de la loi qui interdisait d'atteler ensemble des animaux différents, comme le bœuf et l'âne pour labourer (Deut. 22:10). Il ne s'agit pas maintenant de séparer les Juifs d'avec les Gentils, mais de séparer les chrétiens d'avec le monde sous quelque forme et à quelque degré que ce soit. Les principes, les motivations, les intérêts, les voies, ne sont pas seulement différents mais opposés ; est-il possible d'avoir un quelconque terrain d'entente ? Mais ce n'est pas tout. La foi est le souffle de vie du chrétien, et sa seule puissance avouée est le Saint Esprit, que le monde ne peut pas recevoir, car il ne peut Le voir ni Le connaître (Jean 14:17) ; or Il travaille à amener toute pensée captive à l'obéissance de Christ (2 Cor. 10:5) dans le jugement absolu du monde et de son prince.

Dans le détail, quelle force extraordinaire dans les coups serrés et répétés de chaque phrase ! En premier lieu, l'apôtre pointe du doigt la différence radicale qu'il y a entre les principes, bas et élevés, entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres (6:14b). Ensuite, il souligne les chefs qui les caractérisent, Christ et Bélial (6:15a). Puis il met en contraste les partisans ou disciples, les croyants et les incrédules (6:15b). Enfin, il termine avec leur lieu communautaire, le temple de Dieu, en contraste avec les idoles (6:16). Ainsi tout ce qui constitue la vie extérieure et intérieure est embrassé de manière à exclure l'alliance avec le monde et à revendiquer que les saints soient entièrement pour Christ, séparés du monde. Ceci n'empêche en aucune façon de faire du bien à tous, et surtout de chercher le salut de chacun. Au contraire, plus la séparation pour Christ est vraie, plus la grâce peut être prêchée avec force au monde considéré comme perdu, avec Christ comme seul Sauveur. Car on a toujours recherché la justice chez un saint ; maintenant que Christ a été révélé, la lumière est la caractéristique du chrétien.

Il n'est pas dit ici que le corps du saint est le temple de Dieu, comme nous le voyons en 1 Cor. 6, mais que les saints sont Son temple ; et il est ajouté : « selon ce que Dieu dit : 'J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai, et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple' » (6:16), ce qui était une promesse et un privilège de l'Ancien Testament (Ex. 29, Lévit. 26, Éz. 37:7) ; mais on en jouissait mieux, maintenant que Sa présence était donnée, — et donnée non pas simplement dans un signe tangible comme alors, mais dans le Saint Esprit descendu du ciel depuis la Pentecôte. La rédemption en figure ou en réalité, comme on l'a souvent observé, préparait le terrain pour l'habitation de Dieu de cette manière.

À ce grand privilège est toujours liée l'obligation impérative de la séparation pour Dieu d'avec tout mal. La sainteté convient à la demeure de Dieu (Ps. 93:5), et doit y être. Nul doute que les païens d'alors comme toujours sont caractérisés par toutes sortes de corruption morale : mais ce

n'est pas seulement du paganisme que Dieu appelle les croyants à sortir, mais de tout mal ; et Il insiste sur le besoin d'avoir l'habitude de l'éviter et de le juger.

« C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur ; et moi, je vous recevrai, et je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit [le] Seigneur Tout-puissant ». Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu » (6:17-18 ; 7:1).

Si le privilège est demeuré et a été approfondi depuis la rédemption, il est davantage évident que la vérité d'ordre moral se voit avec une clarté et une force accrues. La conscience est purifiée par le sang, le cœur par la foi. Dieu est saint, c'est pourquoi il faut que les Siens soient saints, à la fois d'une manière intérieure (sans quoi tout ne serait qu'hypocrisie), mais aussi dans les voies extérieures pour Sa propre gloire (sans quoi Il serait associé avec nous pour Son propre déshonneur). Il veut que nous soyons séparés des associations qui sont mondaines et qui souillent ; il veut exercer nos âmes à être libérées de tout ce qui nie et méprise Sa volonté. Il ne veut pas forcer les autres, mais plutôt Il refuse les personnes qui sont du monde, pas seulement les choses ; Il ordonne à ceux qui croient de se retirer de ceux qui ne croient pas, et d'en être séparés. En effet, l'union des deux est si monstrueuse qu'elle toujours indéfendable pour un cœur vrai, ne serait-ce qu'un instant ; et c'est seulement sous l'effet d'intérêts égoïstes et de préjugés forts, que les hommes s'habituent graduellement et s'endurcissent dans une désobéissance aussi flagrante et de toute manière désastreuse. Car, s'il est vrai que l'homme du monde ne peut pas s'élever au niveau de Christ pour être ensemble avec les Siens, inversement pour le faire le chrétien doit descendre au niveau d'Adam déchu et du monde. Et alors ce qui prétend être la maison de Dieu, est toujours davantage un sujet de honte pour Lui, et avec d'autant plus de force qu'on s'éloigne davantage de Sa parole.

Là encore, l'Esprit Saint conduit l'apôtre à emprunter des paroles provenant de divers passages de l'Ancien Testament, spécialement Ésaïe 52:11, Ézéchiël 20:34, 2 Samuel 7:8, 14, Ésaïe 43:6. Le don apostolique n'a fait qu'appliquer l'autorité divine, et s'est exprimé en termes tirés librement de divers passages de l'Écriture. On ne pouvait choisir une autre manière aussi sage et pertinente, étant donné le but qui était de montrer la volonté de Dieu et Ses promesses. Ici il s'agissait d'encourager la soumission individuelle à Sa parole, comme les versets précédents étaient là pour qu'on jouisse de Sa présence en commun. Là ils étaient Son temple en vertu de Son habitation et de Sa marche parmi eux (6:16) ; ici, il dit : « moi, je vous recevrai ; et je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles » (6:17b-18). C'est notre nouvelle relation en bénédiction positive, et cela suppose que la nature divine nous ait été donnée.

Mais il y a autre chose très important et intéressant à observer. L'Éternel, en tant que tel, est introduit sous la forme qu'on trouve dans la version des Septante : « Seigneur » (kyrios) sans l'article, et encore plus « Seigneur Tout-Puissant ». Autrement dit, la formule de l'Ancien Testament, Jehovah Shaddai, l'Éternel Tout-Puissant, révèle maintenant Sa relation selon le Nouveau Testament à ceux qui, dans l'obéissance de la foi, sortent du milieu des hommes du monde pour être Ses fils et Ses filles. Car voilà les grandes relations dans lesquelles Dieu (Elohim) est entré en se révélant, d'abord aux pères comme le Tout-puissant (Gen. 17:1 ; 28:3 ; 35:11 ; 48:3), — puis comme l'Éternel pour les enfants d'Israël (Ex. 6:3, etc.), — enfin comme le Père ; il était réservé au Fils de faire connaître cette relation avec le Père, non seulement par la plénitude de jouissance et dans le témoignage, mais en nous y introduisant en vertu de Sa mort et de Sa résurrection (Jean 20:17, etc.). Et pour nos âmes qu'y a-t-il de plus instructif que le fait suivant, partout manifeste : des saints s'accrochent au monde qui est inimitié contre Dieu et qui engage dans ce qui est impur à chaque pas ; or ceux-là ne semblent jamais s'élever dans la liberté des enfants de Dieu, en particulier dans leur culte public ; mais ils tombent habituellement dans un langage davantage digne de l'époque où Dieu avait affaire à une nation, et où Il demeurait dans d'épaisses ténèbres, — au lieu d'être révélé comme Il l'est maintenant, dans et par Son Fils, selon Sa vraie nature et selon cette relation si douce pour le croyant

conduit par le Saint Esprit, — relation qui nous est propre maintenant, même si, bien sûr, Il restera toujours le Seigneur Tout-Puissant.

Il est clair aussi que la possession de ces promesses est le grand stimulant pour la purification personnelle dans la pratique. Il n'est rien de plus odieux que la position de séparation d'avec le monde jointe à l'indifférence vis-à-vis de la sainteté. Il y a ceux (1) qui inculquent la séparation du mal seulement en rapport avec ce qui est personnel, et qui excusent le mal ecclésiastique comme s'il ne les compromettrait pas dans le déshonneur du Seigneur ; il y en a d'autres (2) dont le zèle est uniquement pour la pureté ecclésiastique et dont les voies personnelles sont superficielles et relâchées, et bien inférieures à celles de nombreux saints membres de sociétés formées et organisées de manière humaine. Ces deux catégories sont condamnées par les paroles solennelles placées devant nous : la première par 2 Cor.6:14-18, la seconde par 2 Cor. 7:1. Si nous avons éprouvé la vérité et la bénédiction du premier passage, puissions-nous avoir la grâce de trouver également la valeur constante du second, et de cultiver la pureté extérieurement et intérieurement, achevant notre sainteté dans la crainte de Dieu ! (7:1). Nous avons donc une double relation dans Sa grâce : (a) Dieu demeure et marche en nous et parmi nous comme étant Son temple ; c'est clairement une bénédiction collective ; (b) et en outre Il est pour nous un Père, tandis que, pour Lui, nous sommes comme Ses fils et Ses filles, ce qui est tout à fait individuel. Or les deux aspects de cette double relation sont fondés sur le fait de sortir du milieu de ce qui est mondain dans la séparation pour Dieu, avec la responsabilité de ne rien toucher d'impur. L'apologiste de l'antinomianisme ecclésiastique soutient que l'apôtre parle en fait de l'impureté païenne. Il est vrai qu'il s'agissait de ce qui était impur en ce temps-là et dans ce lieu ; mais l'apôtre a été conduit par l'Esprit à écrire avec une ampleur et une profondeur telles que « ce qui est impur » couvre tout ce qui souille. Cela veut-il dire que l'impureté est désormais ou bien consacrée ou bien ignorée ? Nie-t-on que le mal est par-dessus tout du mal lorsqu'il est associé au nom du Seigneur Jésus ? Une telle association n'est-elle pas de la tromperie, la puissance et le triomphe du méchant ? Nous purifier de toute souillure est notre devoir clair et habituel en tant que temple de Dieu et famille de Dieu.

2 Corinthiens 7:2-16

L'apôtre recommence à exprimer son affection pour les Corinthiens, comme il désirait l'amour de leur part. « Recevez-nous : nous n'avons fait tort à personne, nous n'avons corrompu [JND : ruiné] personne, nous ne nous sommes enrichis aux dépens de personne. Je ne dis pas ceci pour [vous] condamner, car j'ai déjà dit que vous êtes dans nos cœurs à mourir ensemble et à vivre ensemble. Ma franchise est grande envers vous, je me glorifie grandement de vous ; je suis rempli de consolation ; ma joie surabonde au milieu de toute notre affliction. Car aussi, lorsque nous arrivâmes en Macédoine, notre chair n'eut aucun repos, mais nous fûmes affligés en toute manière : au dehors, des combats ; au dedans, des craintes. Mais celui qui console ceux qui sont abaissés, Dieu, nous a consolés par la venue de Tite, et non seulement par sa venue, mais aussi par la consolation dont il a été rempli à votre sujet, en nous racontant votre grand désir, vos larmes, votre affection ardente envers moi, de sorte que je me suis d'autant plus réjoui. Car si aussi je vous ai attristés par ma lettre, je n'en ai pas de regret ; si même j'en ai eu du regret (car je vois que cette lettre vous a attristés, lors même que [ce n'a été que] pour un temps). Maintenant je me réjouis, non de ce que vous avez été attristés, mais de ce que vous avez été attristés à repentance ; car vous avez été attristés selon Dieu, afin qu'en rien vous ne receviez de préjudice de notre part. Car la tristesse qui est selon Dieu opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret, mais la tristesse du monde opère la mort. Car voici, ce [fait] même que vous avez été attristés selon Dieu, quel empressement il a produit en vous, mais quelles excuses, mais quelle indignation, mais quelle crainte, mais quel ardent désir, mais quel zèle, mais quelle vengeance : À tous égards, vous avez montré que vous êtes purs dans l'affaire. Ainsi, si même je vous ai écrit, ce n'a point été à cause de celui qui a fait le tort ni à cause de celui à qui on a fait tort, mais afin que vosre zèle pour nous (ou : le zèle que nous avons pour vous) (*), vous fût manifesté devant Dieu. C'est pourquoi nous avons été consolés. Et nous nous sommes réjouis d'autant plus abondamment, dans notre consolation, de la joie de Tite, parce que son esprit a été

récréé par vous tous. Parce que, si en quelque chose je me suis glorifié de vous auprès de lui, je n'en ai pas été confus ; mais comme nous vous avons dit toutes choses selon la vérité, ainsi aussi ce dont nous nous étions glorifiés auprès de Tite s'est trouvé vrai, et son affection se porte plus abondamment sur vous, quand il se souvient de l'obéissance de vous tous, comment vous l'avez reçu avec crainte et tremblement. Je me réjouis de ce qu'en toutes choses j'ai de la confiance à votre égard » (7:2-16).

(*) Note Bibliquest : 2 Cor. 7:12 — WK laisse les deux options ouvertes. JND choisit « le zèle que nous avons pour vous ».

Ainsi, l'apôtre demande à avoir de la place dans leur cœur : c'est un appel touchant quand nous pensons à qui il était et ce qu'il était, à qui ils étaient et ce qu'ils étaient. Le manque d'amour n'était certainement pas de son côté ; l'humilité n'était pas non plus absente chez lui qui accepte de repousser les insinuations indignes susurrées contre lui, alors qu'ils auraient mieux fait de voir si ces suppositions n'étaient pas plutôt applicables à d'autres : il était entièrement faux de lui imputer de l'injustice, de la corruption ou des gains frauduleux. Il avait pris soin que, chez lui, il n'y eût même pas l'apparence de ces maux. Mais si le Saint Esprit opère dans les saints, Satan est toujours actif, et il sait comment se servir de toutes les circonstances pour détourner et saper, spécialement là où l'amour devrait le plus abonder. En parlant ainsi, cependant, l'apôtre prend soin de s'abstenir dans ses paroles du moindre semblant d'esprit de condamnation. Comme il l'avait déjà suggéré en 2 Cor. 6:11, ils étaient dans son cœur à mourir ensemble et à vivre ensemble. Celui qui est familier avec le lyrisme latin se souviendra peut-être du vers bien connu qui ressemble à ce sentiment quant à la forme, tout en en étant si différent dans le fond ! « Tecum vivere amem, tecum obeam libens » = « que j'aime vivre avec toi, que je sois content de mourir avec toi ». Quelle supériorité infinie en force et en pureté il y a dans l'effusion d'affection sans égoïsme du chrétien, qui commence par le mourir ensemble, tandis que le païen ne peut que terminer par là !

Loin de dire une parole susceptible de blesser leurs esprits aujourd'hui restaurés, il peut parler librement, et il le fait avec la plus grande confiance : « Ma franchise est grande envers vous, je me glorifie grandement de vous ; je suis rempli de consolation ; ma joie surabonde au milieu de toute notre affliction » (7:4). Le chagrin ferme le cœur, la joie l'ouvre ; et maintenant le bonheur du cœur de l'apôtre était proportionnel à la profondeur de sa douleur au sujet des saints qui lui étaient si chers dans le Seigneur. « Car aussi, lorsque nous arrivâmes en Macédoine, notre chair n'eut aucun repos, mais nous fûmes affligés en toute manière : au dehors, des combats ; au-dedans, des craintes. Mais celui qui console ceux qui sont abaissés, Dieu, nous a consolés par la venue de Tite, et non seulement par sa venue, mais aussi par la consolation dont il a été rempli à votre sujet, en nous racontant votre grand désir, vos larmes, votre affection ardente envers moi, de sorte que je me suis d'autant plus réjoui » (7:5-7). Ce n'était pas seulement à Troas qu'il avait le cœur lourd et anxieux, mais aussi en Macédoine où il était allé dans l'espoir d'entendre les dernières nouvelles en provenance de Tite (2:12-13). Là il avait été encore plus oppressé par le trouble, jusqu'à ce qu'arrivent les bonnes nouvelles. Il est profondément intéressant et touchant d'entendre l'apôtre ouvrir son cœur ainsi librement et de savoir combien tout l'avait troublé et chargé. « Notre chair » (7:5) est une expression particulière indiquant, je suppose, sa faiblesse humaine en tant que telle ; « affligés de toute manière » décrit les circonstances (« au-dehors, des combats ; au-dedans, des craintes ») intérieurement et extérieurement. Mais Dieu ne fait pas défaut. Il est Celui qui encourage celui qui est abaissé et qui résiste aux orgueilleux (Jacq. 4:6) ; c'était Lui qui apparaissait maintenant pour reconforter l'apôtre affligé, et Il le faisait par le moyen de la venue de Tite, et par-dessus tout au moyen des nouvelles de ce que la grâce avait opéré dans les Corinthiens, une restauration de l'affection et aussi des consciences, comme nous le verrons plus tard.

La raison, ou l'explication, de sa sévérité passée, est donnée dans les versets qui suivent ; elle est hautement intéressante et importante à plusieurs égards. Il ne s'agit pas d'une lettre, mais de « la » lettre, faisant clairement référence à la première épître aux Corinthiens. Les traducteurs de la version autorisée anglaise souhaitaient-ils le dissimuler ? Ce n'est pas le seul cas, sur ce plan, de manque de foi chez des hommes de Dieu ; Calvin esquivait aussi la vérité, quand il soutient que

μετεμελόμην «j'ai eu du regret» est utilisé improprement dans le passage à la place de « être affligé ». Il soutient que lorsque Paul attrista les Corinthiens, il partageait aussi lui-même leur peine, et en un certain sens il s'infligeait la tristesse à lui-même en même temps. C'est donc juste comme si l'apôtre disait : Bien que je vous aie fait de la peine involontairement, cela m'a aussi attristé d'être forcé d'être dur avec vous ; maintenant, je cesse d'être affligé pour cela puisque je vois que cela vous a été utile. Autrement, si nous reconnaissons que Paul était inquiet de ce qu'il avait écrit, Calvin pensait que cela impliquerait l'absurdité grave que la première épître aurait été écrite par une impulsion irréflechie plutôt que sous la direction de l'Esprit (Calv. Opp. vii. 250). Érasme aussi considérait que la supposition ne correspondait pas au fait.

Or il n'y a pas le moindre besoin d'atténuer ou de modifier le langage. C'est en effet une vision erronée de l'inspiration, même si elle est courante ; l'inspiration n'exclut nullement l'exercice de motifs personnels, comme on le voit en Luc 1:1-3, ni non plus de profonds exercices de l'esprit comme ici. Nous sommes tenus d'accepter les paroles claires de l'apôtre, qui montrent son anxiété après avoir écrit une épître incontestablement inspirée. « Car si aussi je vous ai attristés par la lettre, je n'en ai pas de regret, si même j'en ai eu du regret (car je vois que cette lettre vous a attristés, lors même que [ce n'a été que] pour un temps). Maintenant je me réjouis, non de ce que vous avez été attristés, mais de ce que vous avez été attristés à repentance ; car vous avez été attristés selon Dieu, afin qu'en rien vous ne receviez de préjudice de notre part » (7:8-9). Il reconnaissait le fruit incontestable opéré par le Saint Esprit justement par le moyen de l'épître même qui avait tracassé son esprit après l'avoir écrite et envoyée. Il ne se posait plus de question maintenant. L'épître était de Dieu, comme il en était divinement convaincu et ré-assuré ; mais maintenant dans sa joie produite par leur restauration, il pouvait leur dire librement tous ses sentiments, y compris un regret fugitif d'avoir écrit la première épître, alors qu'elle était vraiment inspirée de Dieu, bien que la joie abondât d'autant plus maintenant au vu de la bénédiction qui en était résultée.

C'est une erreur de dire qu'un homme inspiré est infaillible : seul Christ l'était, et il Lui a plu de n'écrire ni les évangiles, ni les épîtres, — sans méconnaître bien sûr ce qu'Il a commandé à Ses serviteurs d'écrire dans le grand livre final du Canon. Mais l'Esprit de Dieu a guidé et préservé les vases de Son inspiration de sorte que, tout en gardant l'individualité de chaque écrivain, Il a produit un résultat parfaitement selon Dieu. Dans la première épître l'apôtre fait la distinction entre le fruit de son jugement spirituel et les commandements positifs du Seigneur ; mais il a été inspiré de nous donner tous les deux au ch. 7. Ici, il est inspiré de nous dire combien son esprit était perturbé au sujet même de cette épître inspirée, — non pas du tout quant à la vérité absolue qu'elle exprime, mais par l'angoisse que le désir même de regagner ses bien-aimés enfants ait pu les lui avoir aliénés pour toujours.

En outre, nous avons ici un éclairage précieux de la part de Dieu sur la repentance, ce grand travail qui s'opère dans l'âme réveillée. Il faut bien la distinguer du regret ou du changement de pensée. Même la douleur, si profonde soit-elle, n'est pas de la repentance, quoique la douleur selon Dieu la produise. Redisons qu'il n'est pas correct de confondre la repentance avec la conversion à Dieu, dans laquelle, cela est certain, on se détourne du péché avec un désir ardent de sainteté. La repentance, c'est l'âme née de Dieu qui se met à juger le vieil homme, ses actes, ses paroles et ses voies. Et comme la repentance pour la rémission des péchés devait être prêchée au nom de Christ, ainsi Il a été exalté pour donner les deux (repentance et rémission). Ce n'est pas un changement de pensée, si grand soit-il, au sujet de Dieu en Christ : ceci est plutôt la foi et ce qu'elle donne. C'est l'entendement renouvelé faisant le compte de ce qu'est l'homme et de sa marche selon la Parole de Dieu et selon la nature de Dieu. C'est pourquoi la repentance est qualifiée de repentance *envers Dieu* (Actes 20:21) et non pas *au sujet de Dieu* ; car la conscience se met du côté de Dieu dans le jugement de soi devant Lui, et tout est pesé comme devant Ses yeux. Cela vient bien sûr de l'Esprit, ce n'est pas intellectuel, mais moral. « Car, après que j'ai été converti, je me suis repenti » (Jér. 31:19). La repentance suit la conversion et suit par conséquent cette application de la Parole qui arrête l'âme

par la foi, bien que ce ne soit pas encore la foi à la parole de la vérité, l'évangile du salut qui introduit dans la paix (Éph 1:13).

Ici bien sûr il s'agit de la repentance de saints ayant péché. Mais le principe est le même, et est en contraste avec la tristesse du monde qui, ne connaissant pas Dieu, s'abandonne au désespoir et opère la mort. Aussi accablé que soit le croyant, Dieu prend soin qu'il y ait assez d'espoir dans Sa miséricorde pour le prémunir de la peur dans le désespoir que Satan exerce à ses fins meurtrières.

Quel tableau trace l'apôtre du travail récent de Dieu chez les Corinthiens repentants ! « Car voici, ce [fait] même que vous avez été attristés selon Dieu, quel empressement il a produit en vous, mais quelles excuses, mais quelle indignation, mais quelle crainte, mais quel ardent désir, mais quel zèle, mais quelle vengeance : À tous égards, vous avez montré que vous êtes purs dans l'affaire » (7:11). Bien sûr, le caractère précis du travail de Dieu chez les Corinthiens avait changé par rapport à l'état général mauvais de l'assemblée avant que la grâce ait opérée par le moyen de la première épître, et maintenant il n'y avait plus d'indifférence chez les Corinthiens, mais un souci sérieux ; aucune atténuation du mal, mais une purification profonde d'eux-mêmes ; un sentiment brûlant d'indignation, de la crainte, un désir ardent, du zèle, et de la vengeance ; toutes ces choses avaient leur place, de sorte que celui qui les avait sévèrement réprimandés pouvait dire qu'ils s'étaient montrés purs dans l'affaire : c'était là un grand but, sinon LE grand but de l'Esprit dans la discipline, car il ne s'agissait pas simplement de se débarrasser de l'offenseur.

Parfois, dans des affaires de vérité relative à la discipline, le fond de la question est, comme à Corinthe, l'état de l'assemblée dans son ensemble. Avant la première épître ils étaient entièrement ignorants de ce que tous étaient impliqués dans le mal qui était sous leurs yeux, et ils ne savaient pas qu'ils étaient tenus de le juger. Quand nous lisons qu'ils étaient enflés d'orgueil et n'avaient pas plutôt mené deuil (1 Cor. 5:2), gardons à l'esprit qu'ils étaient tout à fait inexpérimentés, et que la pensée du Seigneur quant à la manière de traiter un cas de méchant dans l'assemblée ou dans ses membres, ne leur avait pas encore été révélée. Pourtant en tant que saints, ils auraient dû sentir profondément le péché et le scandale, et s'ils ne savaient pas comment agir, ils auraient dû mener deuil, afin que celui qui avait commis cet acte fût ôté du milieu d'eux (1 Cor. 5). L'instinct spirituel aurait dû sentir les choses de cette manière, et les placer devant le Seigneur avec honte et un fervent désir : Lui ne fait jamais défaut. Mais cette épître a été bénie de Dieu, et elle a agi dans leurs âmes en rapport non seulement avec le coupable, mais avec leur propre état, et elle a ainsi donné l'occasion à l'apôtre d'ouvrir son cœur si douloureusement chargé, et cruellement agité avec toute la ferveur d'un amour réel qui ne déborde de ses anciennes bornes que parce qu'il a été momentanément réprimé.

Depuis lors, quand malgré ces épîtres, des âmes se sont impliquées dans un mal grave, quel qu'il soit, et qu'on a mis en œuvre des palliatifs, et des excuses ingénieuses émoussant le sentiment du bien et du mal (ce qui peut toujours arriver parmi les chrétiens), alors l'état de choses est, à certains égards, pire qu'à Corinthe. Car à Corinthe c'est l'ignorance du devoir de l'assemblée quant à la discipline qui prévalait, et il n'y a rien d'étonnant à cela, malgré un péché consternant. Le simple fait de mettre le méchant dehors, si important que cela fût, n'est pas ce qui consolait le cœur de l'apôtre, mais c'était le travail de sentiments moraux, profonds, unis et généralisés. « À tous égards, vous avez montré que vous êtes purs dans l'affaire » (7:11b). Là où il y a eu tant d'indifférence à l'égard de leur complicité, même si c'est dans l'ignorance de leur responsabilité comme à Corinthe, les saints doivent se purifier et le prouver pour la défense des droits du Seigneur. C'est, je n'en doute pas, un principe général, un devoir qui incombe toujours. Se borner à s'occuper du coupable serait montrer chez les autres une conscience non exercée, ou une dureté seulement judiciaire. L'heureux contraste avec tout cela était ici manifeste. Ils avaient en effet été affligés selon Dieu.

C'est pourquoi l'apôtre ajoute que, s'il leur a écrit, ce n'était pas à cause de celui qui avait fait le tort, ni à cause de celui à qui on avait fait tort, mais pour que soit manifeste pour eux devant Dieu leur zèle assidu pour l'apôtre ou le zèle de l'apôtre pour eux (7:12). Il paraît tout à fait étrange que la

première partie du verset 12 ait paru obscure ; quant à la seconde partie, les manuscrits diffèrent singulièrement et de manières opposées, certains comme le Sinaïticus et le Boernerien ne donnant aucun sens bon. Quoi que soit ce que l'adversaire avait opéré pour un temps, le vrai zèle des Corinthiens pour l'apôtre était enfin rendu manifeste pour eux-mêmes devant Dieu. C'est le meilleur sens supporté (*).

(* note Bibliquest : JND retient au contraire qu'il s'agit du zèle de l'apôtre pour les Corinthiens].

« C'est pourquoi nous avons été consolés. Et nous nous sommes réjouis d'autant plus abondamment, dans notre consolation, de la joie de Tite, parce que son esprit a été récréé par vous tous » (7:13). La grâce avait donné l'issue la plus heureuse à ce que l'énergie charnelle ou la facilité avait ruiné pour un temps. Et la joie abondait non pas seulement en eux, mais davantage en Tite, et par-dessus tout en Paul lui-même.

Or il y avait d'autres motifs à leur joie au-delà de leur état actuel, bien qu'ils s'y rattachassent : « Parce que, si en quelque chose je me suis glorifié de vous auprès de lui, je n'en ai pas été confus ; mais comme nous vous avons dit toutes choses selon la vérité, ainsi aussi ce dont nous nous étions glorifiés auprès de Tite à votre sujet s'est trouvé vrai, et son affection se porte plus abondamment sur vous, quand il se souvient de l'obéissance de vous tous, comment vous l'avez reçu avec crainte et tremblement. Je me réjouis de ce qu'en toutes choses j'ai de la confiance à votre égard » (7:14-16). Une telle allusion à ses sentiments envers les Corinthiens, au moment où ils ont dû être conscients de leur aliénation temporaire et de leur état déplorablement bas, devait plus que jamais sceller leur affection, et prouver en même temps que la sienne avait été vraie du début à la fin. Son cœur n'était pas inconstant, et sa langue ne manquait pas de sincérité. Il aimait ses enfants bien-aimés à Corinthe, même s'il les avait aussi blâmés, et eux pouvaient maintenant d'autant mieux tout apprécier qu'il pouvait tout exprimer librement et pourtant délicatement. Quelle bénédiction quand la grâce règne ainsi par la justice, comme elle l'a fait parfaitement par Christ pour la vie éternelle ! (Rom. 5:21).

2 Corinthiens 8

Par rapport à l'état des saints de Corinthe, l'apôtre était maintenant libre d'introduire le grand devoir de se souvenir des pauvres. Même les serviteurs les plus honorés du Seigneur étaient en première ligne dans ce travail, et Paul lui-même était loin d'être le dernier. Il désirait placer cela sur le cœur des Corinthiens. Comme il ne cherchait pas ses propres intérêts, il pouvait plaider pour les autres ; et il voulait relancer les affections de ses enfants à Corinthe envers les saints souffrant de pauvreté en Judée, où il se rendait.

Nous pouvons remarquer combien le caractère de l'homme ressort. Il n'aimait pas avoir à faire appel aux autres pour de l'aide pécuniaire, même pour autrui. Le langage direct qui était le sien dans la première épître fait donc un contraste très fort avec ses circonlocutions dans la seconde. Il avait profondément à cœur ce besoin, et il ne doutait pas plus des sentiments généreux des Corinthiens que de leur capacité à répondre au besoin, pour autant que les circonstances le permettent ; mais il est remarquable et très instructif de voir la délicatesse avec laquelle il traite de tout. L'influence personnelle n'a aucune place ; il est activement fait appel à la foi et à l'amour ; l'exemple encourageant des saints, là où on se serait le moins attendu à un tel dévouement, ouvrait la voie ; et Christ est introduit, faisant sentir Son exemple avec une puissance irrésistible pour ceux qui Le connaissent.

« Or nous vous faisons connaître, frères, la grâce de Dieu donnée [aux saints] dans les assemblées de la Macédoine : c'est que, dans une grande épreuve de tribulation, l'abondance de leur joie et leur profonde pauvreté ont abondé dans la richesse de leur libéralité. Car selon leur pouvoir (j'en rends témoignage), et au-delà de leur pouvoir, [ils ont agi] spontanément, nous demandant avec de grandes instances la grâce et la communion de ce service envers les saints ; et non [seulement] comme nous l'avions espéré, mais ils se sont donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur, et puis à nous, par la volonté de Dieu ; de sorte que nous avons exhorté Tite, afin que, comme il l'avait

auparavant commencée, ainsi aussi il achevât à votre égard cette grâce aussi. Mais comme vous abondez en toutes choses : en foi, et en parole, et en connaissance, et en toute diligence, et dans votre amour envers nous, — que vous abondiez aussi dans cette grâce. Je ne parle pas comme [donnant un] commandement, mais à cause de la diligence d'autres personnes, et pour mettre à l'épreuve la sincérité de votre amour » (8:1-8).

Combien « la grâce de Dieu » change de manière bénie tout ce dont elle s'occupe ! Y a-t-il quelque chose d'inaccessible à sa vaste étreinte ? Où est la requête trop difficile à traiter par elle ? Où est le mal trop profond pour qu'elle le sonde ? Quel péché y a-t-il qui échappe au pardon ? Qui a une misère ou quelle sorte de misère y a-t-il qui ne puisse fournir une occasion à la bonté de Dieu qui surmonte tout ? Ce qui, parmi les hommes, n'est qu'un « gain honteux » (1 Tim. 3:8 ; Tite 1:7,11 ; 1 Pierre 5:2), un objet particulier de cupidité, laquelle est de l'idolâtrie (Col. 3:5), — voyez comment cela devient ici le moyen d'exercer la foi dans l'amour, pour la gloire de Dieu et pour la bénédiction surabondante de Ses enfants, tout en faisant jaillir la sagesse du Saint Esprit par l'apôtre, qui n'a pas jugé cette affaire indigne d'être considérée à fond dans tous ses détails.

Il commence par faire connaître aux saints de Corinthe l'influence puissante de l'exemple (8:1). Et ce n'est pas surprenant, car ne forment-ils pas une seule famille ayant des intérêts communs, et même un seul corps avec sa communion directe et indivise ? Il est vrai que les besoins en cause sont du domaine charnel ; il est vrai qu'il est hors de question de plaider des droits ou de soutenir des revendications. Mais une relation dans l'Esprit n'est pas moins réelle et bien plus importante qu'une relation dans la chair, et s'il y a de la souffrance, l'amour le ressent en conséquence. De plus Dieu a pris soin que les premiers à réagir ne soient pas les saints de la riche cité de Corinthe, mais ceux de la région de Macédoine, depuis longtemps désolée et appauvrie, afin que l'œuvre fût le fruit de la grâce de Dieu, et nullement le résultat de circonstances mondaines. En écrivant aux Corinthiens, l'apôtre leur avait déjà rappelé ce que toute l'expérience montre, à savoir que ceux qui confessent Christ sont pour la plupart d'origine pauvre, obscure et insensée : et nous savons que les saints des assemblées macédoniennes de l'époque ne faisaient pas exception à la condition générale de détresse du pays. Au contraire, il nous est expressément parlé ici de leur profonde pauvreté. Ils n'avaient pas donné de leur superflu ; c'était la foi opérante par l'amour, tandis qu'eux-mêmes traversaient une grande épreuve d'affliction. Les circonstances de la Macédoine semblaient éminemment défavorables ; la réalité de leur libéralité provenait de toute évidence d'une source divine ; car, face à la tribulation, leur joie abondait, et au lieu qu'ils fassent appel à l'aide des autres, leur profonde pauvreté abondait en richesse de générosité de cœurs ouverts (8:2). C'était un dévouement désintéressé, aimant les autres mieux que soi-même ; et comme Dieu leur donnait la grâce de faire ainsi, l'apôtre le mentionne en amour auprès des saints de Corinthe, et à nous tous, on peut bien le dire, afin que nos cœurs fassent des progrès dans un amour non moins grand. Car l'amour est autant énergique et fructueux que saint et libre ; et Dieu ne voudrait pas laisser perdre le moindre grain de bonne semence.

L'amour ne calcule pas non plus ce qu'il peut épargner, ni ce qu'il peut réaliser (8:3). Le cœur animé par l'amour ne pense pas à ses propres épreuves ou à sa grande pauvreté, mais il pense à ceux dont il entend parler qu'ils souffrent à quelque degré spécial, et il agit tout de suite. En tout cas, l'apôtre rend témoignage au sujet des saints de Macédoine qu'ils ont donné de leur propre gré, selon leurs moyens, et au-delà de leurs moyens. On ne trouve ici aucune motivation terrestre, aucune pression par des intermédiaires, aucune rivalité sur le montant des dons, aucun appel émouvant adressé à des multitudes, aucune liste circulaire pour faire honte ou stimuler, aucun objectif personnel ou partisan d'aucune sorte. Du début à la fin c'est la grâce de Dieu donnée ; et comme cela a de la valeur pour Dieu, Son serviteur en témoigne d'autant plus que ceux en qui la grâce opérait n'y pensaient pas, à cause de l'amour qui ressentait seulement le besoin de ceux qui étaient ses objets.

Mais ce n'est pas tout : les saints de Macédoine, loin d'être sollicités, étaient allés eux-mêmes plaider auprès de Paul et de ses compagnons, sollicitant d'eux avec beaucoup d'insistance la grâce et

la communion de servir les saints, c'est-à-dire de leur permettre de participer à la grâce et à la faveur de prendre soin des saints de Judée dans la souffrance.

Le v. 4 est traduit « nous demandant avec de grandes instances la grâce et la communion de ce service envers les saints ». La version autorisée du Roi Jacques traduit ce v. 4 de la manière suivante : « nous demandant avec de grandes instances *que nous recevions le don, et que nous prenions sur nous* la grâce et la communion de ce service envers les saints ». Or les mots « *que nous recevions le don* » ne sont pas supportés par les meilleures autorités ; il s'ensuit que les mots rajoutés pour le sens « *et que nous prenions sur nous* » sont inutiles, et même pire, car ces deux ajouts affaiblissent et faussent le sens. Le sens est donc que les saints de Macédoine demandaient la grâce et la communion du service à faire envers les saints pauvres ; le sens n'est pas la simple idée que l'apôtre recevrait la collecte des Macédoniens et se chargerait de sa distribution.

Mais l'apôtre va plus loin dans le beau tableau qu'il fait du dévouement des Macédoniens ; car celui-ci n'était pas seulement spontané, mais il dépassait toutes ses attentes, lui qui était habitué à vivre dans le chemin de la foi chaque jour. « Et non [seulement] comme nous l'avions espéré, mais ils se sont donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur, et puis à nous, par la volonté de Dieu » (8:5). N'est-ce pas le reflet, ou plutôt la reproduction, dans la mesure du possible, de l'amour de Christ se donnant Lui-même ? Sans doute directement et nécessairement, il y a eu une perfection tout à fait unique dans le sacrifice de Christ. Il s'est livré Lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur (Éph. 5:2) ; il y avait tout cela, et davantage *envers* Dieu et *pour* nous, et rien d'autre ne pouvait l'égaliser. Or ces saints humbles et aimants, chez qui il y avait la grâce de Dieu dont il est fait l'éloge auprès des Corinthiens, — eux ne s'étaient pas contentés d'aller au-delà de leurs moyens, mais ils étaient allés au-delà des attentes de l'apôtre, tandis que les Corinthiens ne souhaitaient pas être chargés des besoins d'autres qui étaient dans la profondeur de la pauvreté. Il n'était pas étonnant qu'ils eussent ainsi dépassé les attentes, vu que, comme l'apôtre l'ajoute, « ils se sont donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur, et puis à nous, par la volonté de Dieu » (8:5b). N'avaient-ils pas été vivement marqués par l'amour du Sauveur, dans lequel Dieu avait toujours la première place, quelle que soit Sa compassion infinie pour l'homme ? Quand l'amour pour les saints y fait suite, comme dans leur cas, il est marqué par ce qui était le motif constant de Christ : « la volonté de Dieu ». Il ne s'agit pas seulement de cohérence avec Sa volonté, même si elle a lieu bien sûr, mais il s'agit de Sa volonté comme source de l'abnégation.

Cela agissait sur le cœur de l'apôtre au point de l'amener à exhorter Tite à mener à bien ce qu'il avait précédemment commencé chez les Corinthiens lorsqu'il avait apporté la première épître (8:6). L'amour de Paul pour eux était saintement jaloux, désirant que leur amour ne se relâche pas et que la promesse initiale qu'ils avaient faite ne soit pas tuée dans l'œuf. Tite était l'instrument approprié, après avoir déjà commencé, pour aussi compléter maintenant cette grâce vis-à-vis des Corinthiens.

« Mais comme vous abondez en toutes choses : en foi, et en parole, et en connaissance, et en toute diligence, et dans votre amour envers nous, — que vous abondiez aussi dans cette grâce » (8:7). L'apôtre exhorte les Corinthiens, comme il avait déjà exhorté Tite. Ils avaient leur part maintenant, et comme Dieu les avait enrichis avec tout le reste (cf. 1 Cor. 1:5), allaient-ils manquer dans cette grâce ? Non, il considère qu'ils devaient y abonder également. Pourtant, il fait attention à ce que ce ne soit pas sous l'effet d'une injonction, mais par grâce. « Je ne parle pas comme [donnant un] commandement, mais à cause de la diligence d'autres personnes, et pour mettre à l'épreuve la sincérité de votre amour » (8:8). Quel mélange de tendresse, de délicatesse et de fidélité en même temps !

Nous avons vu avec quelle puissance la pensée du Seigneur avait agi sur les saints de Macédoine qui, malgré leur profonde pauvreté, avaient tellement dépassé les attentes de l'apôtre. Maintenant c'est auprès de ceux d'Achaïe qu'il fait sentir Sa grâce : il avait lieu de les croire éveillés à un tel sentiment.

« Car vous connaissez la grâce de notre seigneur Jésus Christ, comment, étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis. Et en cela je [vous] donne un avis, car cela vous est profitable, à vous qui avez déjà commencé dès l'année passée, non seulement de faire, mais aussi de vouloir. Or maintenant, achevez aussi de faire, de sorte que, comme vous avez été prompts à vouloir, ainsi aussi [vous soyez prompts] à achever en prenant sur ce que vous avez ; car si la promptitude à donner existe, elle est agréable selon ce qu'on a, non selon ce qu'on n'a pas ; car ce n'est pas afin que d'autres soient à leur aise et que vous, vous soyez opprimés, mais sur un principe d'égalité : que dans le temps présent votre abondance [supplée] à leurs besoins, afin qu'aussi leur abondance supplée à vos besoins, de sorte qu'il y ait égalité, selon qu'il est écrit : «Celui qui [recueillait] beaucoup n'avait pas plus, et celui qui [recueillait] peu n'avait pas moins» » (8:9-15).

La parenthèse du verset 9 est éminemment instructive, non seulement à l'égard de ce qui était susceptible d'agir puissamment sur les Corinthiens, comme sur tous les saints qui apprécient la grâce de notre Seigneur, — mais en tant qu'exemple de la manière dont l'Esprit de Dieu tourne ce qui était en Christ en exigence à tous égards pour l'individu ou pour l'assemblée. Aucun autre motif n'agit avec autant de puissance quant à la sainteté. Il ne pouvait pas en être autrement ; car qui ou quoi peut se comparer à Christ ? Bien que Sa grâce ne soit pas mesurable en réalité, deux étalons de mesure lui sont appliqués : d'une part la gloire infinie de Sa personne en elle-même, et d'autre part la profondeur de l'humiliation à laquelle Il s'est soumis pour nous. « Car vous connaissez la grâce de notre seigneur Jésus Christ, comment, étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis » (8:9). La richesse, c'est la plénitude de moyens et de ressources, tandis que la pauvreté c'est l'absence totale de ceux-ci. Comme personne divine notre Seigneur n'avait besoin de rien pour Lui-même, tandis qu'Il avait toutes choses à Sa disposition absolue pour les autres. Il était riche en effet, mais par amour pour nous Il devint pauvre, non seulement à la lettre, mais jusqu'à l'extrême en esprit.

Voyez le tableau qui en est résumé en Philippiens 2, et développé et détaillé dans tous les évangiles, — le modèle parfait de Celui qui était dans la dépendance de Son Père et n'a jamais utilisé une seule chose pour Lui-même tout au long de Sa carrière. Il s'attendait à Son Père et vivait à cause de Lui (Jean 6:57) ; Sa viande était de faire Sa volonté et d'accomplir Son œuvre (Jean 4:34). Il n'avait qu'une seule motivation, celle de plaire à Son Père à tout prix. Le jeûne de quarante jours dans le désert a sans doute été une scène particulière d'épreuve qui introduisit Son ministère public, mais c'était Sa vie ordinaire de compter sur les soins de Dieu tout en faisant Son travail, à la fois sans anxiété et sans ressources indépendantes. Sa pauvreté est descendue dans des profondeurs insondables à la croix lorsqu'Il donna Sa vie pour Ses brebis. Je ne parle pas seulement du partage de Ses vêtements ni du tirage au sort de Sa tunique, images d'un dépouillement extrême et sans espoir. On en a vu quelque chose de plus profond que ce l'œil de l'homme a jamais vu, quand tous L'abandonnèrent et s'enfuirent (Marc 14:50). Dieu aussi L'abandonna — Son Dieu. Que Lui restait-il alors ? Rien sinon le jugement impitoyable de nos péchés. N'était-Il pas alors le « pauvre » (Ps. 41), comme aucun autre ne l'a été ? — jamais aussi élevé moralement, mais jamais aussi abjecte, non seulement quant aux circonstances, mais dans tout l'abandon indicible de cette heure. Comme Il le disait prophétiquement au Psaume 22 : « Je suis un ver, et non point un homme ; l'opprobre des hommes, et le méprisé du peuple... Je suis répandu comme de l'eau, et tous mes os se déjoignent ; mon cœur est comme de la cire, il est fondu au dedans de mes entrailles. Ma vigueur est desséchée comme un têt, et ma langue est attachée à mon palais ; et tu m'as mis dans la poussière de la mort » (Ps.22:6, 14-15).

Mais il Lui a été répondu d'entre les cornes des buffles, et en résurrection Il annonce le nom de Son Père à Ses frères, Le louant au milieu de la congrégation (Ps. 22:21-22). Quelle langue des hommes ou des anges peut exprimer convenablement le changement ? Aucune, sinon la Sienne quand Il est passé de l'abîme de malheur, où il n'y avait pas où prendre pied (Ps. 69:2), au roc (Ps. 40:2) éternel et immuable de la justice divine où les objets de la grâce, autrefois coupables, sont établis en Lui sans tache ni souillure ni sujet d'accusation devant Dieu, — Lui qui se plaît à leur

montrer Son estimation de la rédemption de Christ, et qui leur donne l'Esprit Saint pour les sceller pour le jour qui va la déclarer (Éph 4:30). Pourtant ceci n'est qu'une partie des richesses de grâce dont Christ nous enrichit désormais, nous qui croyons. Et la bénédiction de l'Éternel est pour nous non seulement un trésor inépuisable, mais elle se répandra avec une plénitude immense dans sa portée, quand la louange du Messie retentira « dans la grande congrégation » (Ps. 22:25). Ensuite, tous les bouts de la terre se souviendront, et se tourneront vers l'Éternel, et toutes les familles des nations se prosterneront devant Lui (Ps. 22:27). Car si le Père fera que le Fils soit entouré de Ses enfants dans Sa maison dans le ciel, il est tout aussi certain que le royaume sera à l'Éternel, et qu'Il dominera au milieu des nations (Ps. 22:28), et que la terre sera bénie en ce jour-là, non moins que les cieux alors remplis de la riche moisson engrangée dans les greniers célestes, — lorsque, pour l'administration de la plénitude des temps, Il réunira en un toutes choses en Christ, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, en Lui en qui nous avons aussi été faits héritiers, ayant été prédestinés selon le propos de Celui qui opère toutes choses selon le conseil de Sa volonté (Éph 1:10-11). En vérité, c'est par Sa pauvreté que nous avons été enrichis (8:9), non pas nous seuls, mais toute âme qui ait jamais été bénie, et qui jamais le sera. Tous les gras de la terre mangeront et se prosterneront : devant lui se courberont tous ceux qui descendent dans la poussière, et celui qui ne peut faire vivre son âme (Ps. 22:29). Telle est la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, la grâce connue, et telles sont les voies de notre Dieu, non pas maintenant seulement, mais dans les siècles à venir pour Sa propre gloire et à Sa louange, Lui dont l'humiliation et la rédemption ont opéré de telles merveilles : celles-ci ne se voient jusqu'à présent que par la foi, mais elles seront bientôt manifestées devant tous. Qu'il est doux d'associer cela à la considération en grâce des saints pauvres à Jérusalem et à la satisfaction de leurs besoins ! Combien il est digne de Dieu d'introduire ainsi Christ dans ce qui, autrement, n'aurait été qu'un exercice de bienveillance et de compassion !

L'apôtre ajoute son avis sur ce qui était profitable aux saints de Corinthe (8:10), eux qui avaient commencé une année auparavant, non seulement de faire, mais aussi de vouloir. Il était donc approprié et plein de délicatesse d'insister pour que les Corinthiens complètent leur propos initial avec ce qu'ils avaient (8:11). La grâce répudie la contrainte, mais apprécie, encourage et oriente les bonnes dispositions d'esprit : sans cela, quelle valeur a le fait de donner ? Le don ou le donateur sont-ils agréables ? Mais s'il y a de bonnes dispositions, de la promptitude à donner, on est agréable en fonction de ce qu'on a, non pas selon ce que l'on n'a pas (8:12). Le sentiment disparaît et fait place à la réalité. La vérité accompagne la grâce, et l'équité suit. Car il ne s'agissait pas de faire en sorte que les autres soient à l'aise et les Corinthiens sous la pression du besoin, mais il s'agissait d'agir sur un principe d'égalité (8:13a) et d'en faire l'application, en sorte « que dans le temps présent votre abondance [supplée] à leurs besoins, afin qu'aussi leur abondance supplée à vos besoins » (8:13b-14). Ceci est renforcé par la manière selon Dieu de récolter la manne autrefois, et par la parole de Dieu qui s'y rapporte : Dieu ajustait la fourniture au besoin [l'offre à la demande] avec une sagesse et une puissance qui empêchaient à la fois le superflu et le manque. Celui qui donnait la manne du ciel la mesurait exactement, quelles que soient les quantités diverses dans les mains de l'homme. Or nous avons à faire au même Dieu, qui régule tout dans l'assemblée avec assurément autant de soin et d'amour qu'alors.

Dans le reste du chapitre, l'apôtre s'appesantit sur le soin pris pour que, non seulement l'administration de la libéralité soit au-dessus de tout soupçon, mais qu'elle soit revêtue de dignité et de confiance pieuse par ce qu'on connaît du caractère de ceux qui en ont la charge. Car il ne suffit pas d'avoir un but selon Dieu ; encore faut-il que les moyens aient l'approbation de toute conscience vraie. Si l'appât du gain est honteux (1 Pierre 5:2 ; 1 Tim. 3:8), si la cupidité est de l'idolâtrie (Col. 3:5), si l'amour de l'argent est une racine de toute sorte de maux (1 Tim. 6:10), l'Esprit de Dieu sait comment introduire Christ dans tous les détails, et faire tourner les moyens et la fin en bénédiction à la gloire de Dieu.

« Or grâces à Dieu qui met le même zèle pour vous dans le cœur de Tite ; car il a reçu l'exhortation ; mais, étant très-zélé, il est allé spontanément auprès de vous. Et nous avons envoyé avec lui le frère dont la louange dans l'évangile est répandue dans toutes les assemblées (et non seulement [cela], mais aussi il a été choisi par les assemblées pour notre compagnon de voyage, avec cette grâce qui est administrée par nous à la gloire du Seigneur lui-même, et [pour montrer] notre empressement) ; évitant que personne ne nous blâme dans cette abondance qui est administrée par nous ; car nous veillons à ce qui est honnête, non seulement devant le Seigneur, mais aussi devant les hommes. Et nous avons envoyé avec eux notre frère, du zèle duquel, en plusieurs choses, nous avons souvent fait l'épreuve, et qui maintenant est beaucoup plus zélé à cause de la grande confiance qu'il a en vous. Quant à Tite, il est mon associé et mon compagnon d'œuvre auprès de vous ; quant à nos frères, ils sont les envoyés des assemblées, la gloire de Christ. Montrez donc envers eux, devant les assemblées, la preuve de votre amour et du sujet que nous avons eu de nous glorifier de vous » (8:16-24).

L'apôtre reconnaissait avec gratitude la grâce de Dieu qui faisait que Tite éprouvait les mêmes sentiments de zèle que lui à l'égard des saints de Corinthe à ce sujet (8:16) : ainsi donc, Tite avait répondu à ce désir de Paul, qui était trop zélé pour le demander ; et Tite était prêt à partir vers eux de son propre chef. Paul parle comme si c'était déjà fait, parce que selon le style adopté pour les lettres, les faits seraient réalisés quand Tite aurait atteint Corinthe avec cette épître. Combien cela est éminemment propre à reconforter aussi bien qu'à produire un saint zèle chez les saints eux-mêmes, quand ils verraient un serviteur du Seigneur tel que Tite répondre si rapidement au cœur de l'apôtre, — tous les deux ayant effectivement confiance que, quelles que soient les apparences pour ceux qui jugeaient superficiellement, la grâce avait réellement opéré chez les Corinthiens, et allait encore se répandre abondamment à travers eux à la gloire de Dieu ! Si plus tard Timothée devait avoir les mêmes pensées que lui pour s'occuper de l'état des Philippiens avec sincérité (Phil. 2:19-20), les Corinthiens pouvaient néanmoins apprendre maintenant (et ils étaient déjà prêts à le faire), combien Tite partageait le zèle de l'apôtre en menant à bonne fin la libéralité promise par Corinthe, qui avait été si lente à l'exécuter au point qu'elle en soit compromise.

Soucieux aussi comme toujours que la gloire de Christ soit maintenue chez Ses serviteurs, il ne voulait pas exposer Tite à des soupçons indignes, même s'ils étaient injustifiables. C'est pourquoi il lui associait dans ce service « le frère dont la louange dans l'évangile est répandue dans toutes les assemblées ». Il était tellement bien connu des Corinthiens par ce qualificatif qu'il était inutile de le nommer ; cependant dans les siècles ultérieurs, des gens ont trouvé ces propos suffisamment vagues pour permettre à la fois de viser certains de manière plausible, et d'être également incertains pour toute personne particulière. Que Luc soit ainsi désigné ou non, nous pouvons être assurés que l'expression « dont la louange dans l'évangile » n'a rien à voir avec lui en rapport avec son récit inspiré de la vie de notre Seigneur, alors que cela a conduit beaucoup d'auteurs anciens à lui attribuer cette description plutôt qu'à Marc. On a aussi supposé que cela pouvait être Barnabas ou Silas, ou encore Aristarque, Gaius, Trophime, etc. Mais la pire de ces suppositions semble avoir été celle de certains Allemands spéculatifs, qui ont appliqué les mots « le frère » à un frère (dans la chair) supposé de Tite, ne voyant pas l'incongruité d'un tel individu pour l'œuvre en cours, si tant est qu'il ait existé. L'objet et le caractère de l'association auraient été frustrés par le choix d'un pareil proche de Tite. Mais ce que nous connaissons, c'est l'autre considération selon laquelle, quelle que soit son identité, il fut choisi par les assemblées pour voyager avec l'apôtre et les autres qui devaient porter l'offrande d'amour des saints Gentils à leurs frères pauvres de Judée.

Nous voyons ici un principe important et exactement conforme aux instructions des douze en Actes 6. Du fait que la multitude des chrétiens donnait les moyens, ils étaient laissés libres du choix des administrateurs. C'était à la fois sage et plein de grâce. Les apôtres se tenaient à l'écart de toute apparence de favoritisme, et persévéraient dans leur propre service avec prière, ce qui était la condition de la puissance. Ils pouvaient établir solennellement les sept affectés à la tâche de servir aux tables ; mais ils appelèrent les disciples en général à jeter les yeux sur des hommes parmi eux

ayant un bon témoignage, pleins de l'Esprit Saint et de sagesse, et en qui ils avaient confiance. Telle fut la manière de procéder de l'assemblée de Jérusalem ; et c'est une méthode semblable qui fut adoptée parmi les assemblées des nations, quand beaucoup joignirent leurs contributions pour répondre aux besoins à Jérusalem comme nous l'apprend le v. 19. Quand les saints donnaient, ils choisissaient selon leur meilleur jugement pour la bonne distribution de leurs dons, soit dans une seule assemblée, soit pour l'œuvre spéciale de plusieurs assemblées. Mais en aucun cas ils ne se mêlaient aux ministres de la parole. Ceux-ci étaient donnés par le Seigneur, non pas par l'église ; et l'église, au lieu de choisir, recevait ceux que le Seigneur choisissait et envoyait ; il en était ainsi à la fois pour les plus élevés comme les apôtres et les prophètes, et pour les plus ordinaires comme les évangélistes, les pasteurs et les docteurs. Car eux tous reposent sur le même principe d'un don émanant du Seigneur, et non pas de l'homme. C'est donc une confusion totale de mélanger deux choses différant autant que le droit, qui appartient au Seigneur seul, de donner et envoyer Ses serviteurs dans la parole, et celui de l'assemblée de choisir ceux en qui les saints ont confiance pour administrer leurs libéralités.

Le cas qui nous occupe relève du dernier de ces droits. « Le frère », dont le nom n'est pas donné, fut choisi par les assemblées « pour notre compagnon de voyage, avec cette grâce qui est administrée par nous à la gloire du Seigneur lui-même, et [pour montrer] notre empressement » (8:19), comme en effet l'apôtre en avait donné l'instruction en 1 Cor. 16:3-4. La raison morale de prendre cette précaution était d'« éviter que personne ne nous blâme dans cette abondance qui est administrée par nous ; car nous veillons à ce qui est honnête, non seulement devant le Seigneur, mais aussi devant les hommes » (8:20-21). Ce n'est pas un manque de foi, mais c'est plutôt la foi opérant par l'amour qui voulait à la fois ôter aux hommes une occasion, et marcher avec une conscience pure devant Dieu. C'est une allusion à Proverbes 3:4 selon la version des Septante.

Le verset suivant, ainsi que celui d'après, prouve que l'apôtre ajouta encore un autre frère. « Et nous avons envoyé avec eux [c'est-à-dire avec Tite et avec celui déjà décrit] notre frère, du zèle duquel nous avons souvent fait l'épreuve en plusieurs choses, et qui maintenant est beaucoup plus zélé à cause de la grande confiance qu'il a en vous » (8:22). Il est encore moins possible pour nous de déterminer qui est ce second frère, car nous avons encore moins de précisions que pour le premier. Mais il y a la mention de deux détails le rendant apte à l'œuvre : d'une part l'expérience que l'apôtre avait faite de son zèle de manière fréquente et variée, et d'autre part de nouveau l'extrême chaleur de son propre zèle dû maintenant à sa grande confiance (pas celle de Paul) dans les saints de Corinthe. La note en marge de la KJV est plus correcte que le texte, au moins à mon avis. Un proche parent était tout spécialement impropre à être un associé, si le but était d'inspirer confiance aux donateurs, ce qui était le cas.

Il semble clair d'après le verset 23 que Tite était dans une position relativement plus élevée parmi les trois accompagnateurs de l'apôtre : « Quant à Tite, il est mon associé et mon compagnon d'œuvre auprès de vous ; quant à nos frères, ils sont les envoyés des assemblées, la gloire de Christ ». Peut-on encore croire que l'apôtre aurait ainsi classé ou décrit des hommes aussi éminents que Barnabas, Silas, Luc et Marc ? D'autant plus que ce n'est que plus tard qu'il exprime de quoi rassurer quant à Marc. Aurait-il pu alors écrire que Marc lui avait été utile pour le ministère ? (2 Tim. 4:11) ; ou qu'il était parmi ses compagnons d'œuvre pour le royaume de Dieu qui lui avaient été en consolation ? (Col. 4:11). On peut sérieusement mettre en doute un renouveau de confiance à ce moment-là, bien qu'il ait fini par arriver ; l'apôtre était heureux de l'annoncer dès qu'il a pu, à la louange du Seigneur.

Il est bon de noter comment l'expression « envoyés [apostoloi] des assemblées » illustre la différence entre une charge émanant des hommes, si délicate et lourde soit-elle, et un don (ou une charge) émanant du Seigneur comme celui d'apôtre. Ces frères qui étaient qualifiés de manière admirable et pleine de grâce comme étant « la gloire de Christ » à cause de leur activité dans la manifestation de Son excellence, c'est eux qui furent choisis comme envoyés de certaines assemblées qui leur confièrent leur contribution pour la Judée. Non seulement l'apôtre n'accepta pas

d'être seul à administrer le don lui-même, mais il guida et approuva le choix de plusieurs frères, et il donna à leur tâche une dignité aux yeux de tous en associant les deux frères, non seulement à Tite qui partageait la très grande confiance des saints, mais aussi à lui-même. La Version Autorisée, cependant, a eu tout à fait raison de ne pas traduire le mot grec par « apôtres » (ce qui est approprié quand il s'agit d'envoyés du Seigneur au plus haut niveau de Son œuvre) et de préférer la traduction de « messagers », ici et en Philippiens 2:25, où il est dit d'Épaphrodite qu'il était le porteur de ce que les saints de Philippies envoyaient à l'apôtre à Rome (circonstance postérieure à la circonstance présente). Traduire le passage de notre texte ou de Philippiens 2 avec le mot «apôtre» n'est qu'un manque de considération, ou pire encore, le désir de rabaisser les apôtres du Christ au niveau de messenger(s) des assemblées. La source de la mission fait la différence. Les confondre, c'est dégrader le Seigneur, ou déifier l'église, — ce qui est le grand effort de l'ennemi, et il le fait au moyen de ceux qui ne connaissent pas la vérité, même s'ils semblent s'opposer les uns aux autres. Car c'est là où se rejoignent les plus élevés et les plus bas du point de vue ecclésiastique : les uns exaltent une caste simplement humaine d'officiels de l'église, leur donnant la place que le Seigneur donna à Ses apôtres, — les autres rabaisser les apôtres du Seigneur au niveau de ceux choisis par les assemblées ou des délégués du peuple. Les deux sont d'accord, les uns par superstition, les autres par rationalisme, dans l'incrédulité vis-à-vis de la puissance de Christ en grâce pour pourvoir au perfectionnement des saints.

Ayant ainsi résumé ce qu'il avait à dire de ses compagnons, et qui était important pour les saints à Corinthe à ce moment-là, il appelle les saints à donner une preuve de leur amour et de ce dont il s'était vanté à leur sujet auprès de ces frères devant les assemblées.

2 Corinthiens 9

Or l'apôtre avait beaucoup plus à dire sur un sujet dont l'assemblée a toujours bien besoin, et souvent de manière urgente, car les pauvres sont toujours susceptibles d'abonder. Il avait présenté devant les Corinthiens l'exemple brillant des croyants de Macédoine (8:1-5), malgré des circonstances de très mauvais augure du point de vue naturel. Et cela avait poussé l'apôtre à exhorter Tite à achever aussi en Achaïe cette grâce (8:6), que les Corinthiens avaient commencée un an auparavant. Il ne parlait pas en donnant des commandements (8:8), mais il parlait en se servant du zèle d'autres personnes, et pour mettre à l'épreuve l'authenticité de leur amour (8:8), tout en plaçant devant eux la grâce incomparable de notre Seigneur Jésus Christ pour agir sur leurs âmes (8:9). Ainsi Dieu, en donnant la manne à Israël, avait pris soin que, quelle que soit l'inégalité dans le ramassage, nul n'en ait trop ni nul n'en manquât (8:15) : fallait-il avoir moins d'égard l'un pour l'autre dans l'assemblée, où que celle-ci se trouve ? L'amour ne désirait pas que les uns soient dans l'aisance, et les autres opprimés, mais plutôt qu'il y ait un principe d'égalité dans la considération mutuelle réciproque, et ce partout où se trouvait l'assemblée (8:13-14). Il fait alors ressortir la diligence de cœur à cet égard chez Tite, qui était allé s'occuper de ce qui restait à faire à Corinthe (8:16-17) avec deux autres frères ; car l'apôtre avait ainsi donné de l'importance à leur contribution, tout en la protégeant contre toute imputation de mal (8:20), si petite fût-elle, et tout en appelant les Corinthiens à justifier leur amour et le fait que lui-même s'était glorifié à leur sujet.

« Car pour ce qui est du service envers les saints, il est superflu que je vous en écrive ; car je connais votre promptitude, au sujet de laquelle je me glorifie de vous auprès des Macédoniens, [leur disant] que l'Achaïe est prête dès l'année passée ; et le zèle de chez vous a excité la généralité [des frères] ; mais j'ai envoyé les frères, afin que ce en quoi nous sommes glorifiés de vous ne soit pas mis à néant à cet égard, afin que, comme je l'ai dit, vous soyez prêts, de peur que si des Macédoniens venaient avec moi et ne vous trouvaient pas prêts, nous (pour ne pas dire vous), nous ne fussions confus de cette assurance. J'ai donc estimé nécessaire de prier les frères d'aller au préalable vers vous, et de compléter d'avance votre libéralité, annoncée d'avance, afin qu'elle soit ainsi prête comme une libéralité et non comme une chose extorquée. Or [je dis] ceci : Celui qui sème chichement moissonnera aussi chichement, et celui qui sème libéralement moissonnera aussi

libéralement. Que chacun [fasse] selon qu'il se l'est proposé dans son cœur, non à regret, ou par contrainte, car Dieu aime celui qui donne joyeusement » (9:1-7).

D'après Galates 2:11 nous savons quelle ferveur notre apôtre avait comme les autres quant au principe général, et combien, dans ce cas particulier, son cœur était ému par la détresse des saints à Jérusalem, d'autant plus que sa part de l'œuvre était par-dessus tout envers les Gentils. Mais sa délicatesse ici n'est pas moins frappante et instructive, quand il met pleinement au crédit des saints de Corinthe le même amour que celui qui débordait dans son propre cœur : « il est superflu que je vous en écrive » (9:1).

Ils avaient été eux-mêmes enseignés de Dieu. Pourquoi alors écrivait-il longuement ? Ce n'était pas qu'il ignorait leur promptitude d'esprit, ni qu'ils avaient manqué de lui donner lieu de se glorifier de ce que Dieu avait opéré à cet égard ; car comme, dans le chapitre précédent, il se glorifiait de ce que les Macédoniens avaient triomphé de leurs circonstances et de leur dénuement éprouvants, en ce qu'ils s'étaient souvenu très généreusement des saints pauvres de Judée ; ainsi maintenant (9:2) il fait connaître aux saints de Corinthe son habitude de se glorifier d'eux auprès des Macédoniens, et tout particulièrement dans leur préparation pour cet appel un an auparavant.

S'il est amené à parler de l'envoi des frères mentionnés à la fin du chapitre précédent, c'est sans aucun doute à cause de son zèle pour les Corinthiens et pour l'honneur du Seigneur en eux, et parce qu'il recherchait un heureux épanchement de l'amour de toute manière ; il en parle donc (en utilisant l'aoriste épistolaire **(*)**) pour mettre en garde dans cette affaire contre un éventuel accroc dans le fait de s'être glorifié d'eux. Il désirait qu'ils soient préparés de manière à éviter les risques de déception, pour autant que cela puisse être assuré par toute la peine qu'il se donnait (9:3). Combien ce serait douloureux pour lui, pour ne pas dire pour eux, si des frères venant de Macédoine trouvaient des carences justement chez ces saints de Corinthe dont le zèle qui leur avait été rapporté avait agi si puissamment pour enflammer le leur ! Quelle honte de tous côtés si cette confiance dans les Corinthiens s'avérait mal fondée ! (9:4). Il ne désirait pas, selon 1 Cor. 16, qu'il y eût des collectes quand il viendrait lui-même, car il voulait mettre en garde à la fois contre la hâte à collecter, et contre l'influence personnelle et les insinuations malveillantes. Mais son amour pour eux et le désir de la gloire du Seigneur dans le service lui font exhorter Tite et ses deux compagnons à aller à l'avance à Corinthe, avant sa propre arrivée, pour compléter leur libéralité (litt.: bénédiction) déjà promise. Pour cet usage du mot « bénédiction » (libéralité), comparer Genèse 33:11 et Juges 1:15 et 2 Rois 5:15 ; c'est l'amour, non pas en parole ou en langue, mais en action et en vérité (1 Jean 3:18).

(*) Note Bibliquest : aoriste épistolaire : contrairement à l'usage en français, le verbe est mis au passé parce que celui qui écrit la lettre se place au moment où ses destinataires la lisent.

L'apôtre désirait vivement que la bienfaisance qu'ils se proposaient soit non pas simplement prête, mais qu'elle le soit à titre de libéralité (bénédiction), non pas comme une chose extorquée (ou : une affaire de cupidité), — l'apôtre désirant faire face à ces deux écueils. Autant il voulait que ce soit une libéralité (une bénédiction) de la part des donateurs, autant il répudie toute cupidité chez ceux qui la recevaient en vue des saints pauvres. Il ne semble pas limiter son avertissement aux donateurs ; et d'autre part, l'expression « chose extorquée » (ou : affaire de cupidité) ne semble pas faire allusion à esprit pingre, ni à de la simple « ténacité », mais plutôt au fait que le désir d'avoir davantage évolue vite en activités rusées pour obtenir plus.

Mais de plus il rajoute quelque chose de salutaire à retenir, car il s'agit d'une vérité du gouvernement moral de Dieu, qui est de toute importance dans notre vie sur terre : « Celui qui sème chichement moissonnera aussi chichement, et celui qui sème libéralement moissonnera aussi libéralement » (9:6). Il n'est pas question de correspondance de genre, mais la correspondance peut être spirituelle, et c'est tant mieux. C'est quelque chose de vrai, surtout parmi le peuple de Dieu, et cela a toujours été (voir Prov. 11:24-25). L'Écriture abonde en effet en déclarations de ce genre, sous une forme ou sous une autre ; et l'expérience ne fait que le confirmer dans la pratique, de manière sûre et simple. Dieu ne méprise pas ce qui est donné aux saints pauvres ; mais l'esprit dans lequel on

donne est beaucoup plus important que le don. C'est pourquoi l'apôtre poursuit (9:7) l'aphorisme qu'il vient d'appliquer : que chacun fasse juste comme il l'a prédéterminé dans son cœur, non pas à regret ou par contrainte, car Dieu aime celui qui donne avec joie, citant Proverbes 22:8-9 selon le texte Alexandrin des Septante. Car donner à contrecœur et s'affliger de ce qu'on donne est indigne d'un saint de Dieu ; l'exiger est tout autant indigne d'un serviteur de Dieu. Combien la foi est nécessaire ici comme partout ! Combien l'amour est énergique, lui qui est pratiquement notre seule source propre, en cela comme dans tout le reste, — quels que soient les encouragements que Dieu peut donner, et donne, à ceux que la grâce a appelés à marcher dans le chemin de Christ et qu'elle fortifie dans ce chemin ! Lui qui est le dispensateur souverain de tout bien, Il aime à voir le reflet de Sa grâce et de Sa libéralité (bénédiction) chez Ses enfants.

La fin de l'exhortation apostolique sur le fait de donner est admirablement en harmonie avec tout ce que nous avons déjà vu. Non seulement Dieu aime celui qui donne de bon gré, mais Il est capable, dans Sa grâce, de voir qu'il y aura des moyens pour donner, et non pas sous cette forme seulement, mais pour toute bonne œuvre. « Tel disperse, et augmente encore » (Prov. 11:24a).

« Mais Dieu est puissant pour faire abonder toute grâce envers vous, afin qu'ayant toujours en toutes choses tout ce qui suffit, vous abondiez pour toute bonne œuvre, selon qu'il est écrit : « Il a répandu, il a donné aux pauvres, sa justice demeure éternellement ». » (9:8-9). Il n'y a pas de doute que Dieu s'est maintenant révélé Lui-même en Christ, selon Sa propre nature, en vue du ciel et de l'éternité ; il n'y a pas de doute qu'Il nous a donné la vie dans Son Fils (1 Jean 5:11) et la rédemption par Son sang (Éph. 1:7) et une union avec cet homme glorifié à Sa droite, afin que nous ne puissions nous glorifier en rien sinon en Sa croix ici-bas (Gal. 6:14), et que nous ne fassions pas cas de notre vie (Actes 20:24) pour servir le Seigneur à Sa manière et dans notre mesure, tandis que nous L'attendons du ciel (1 Thes. 1:9-10). Mais cela n'empêche pas le gouvernement de Dieu ni le plaisir qu'Il prend à bénir les cœurs grands et généreux, autrefois comme maintenant. Les privilèges spéciaux n'interdisent pas Ses principes généraux ; et Sa puissance trouve moyen, dans Sa sagesse, de tout harmoniser. Et l'apôtre, qui savait mieux que quiconque ce que c'était de souffrir avec Christ et pour Christ, est tout à fait celui qui convenait, par les capacités de son esprit et de son cœur, pour communiquer l'assurance que Ses voies dont nous parlons restent immuables ; et c'est en rapport avec elles qu'il cite (9:9) le Psaume 112:9 : une belle description de l'homme béni dans le royaume que le jugement divin va bientôt introduire. Alors la crainte de l'Éternel et l'obéissance exerceront leur force dans le même sens ; et le jugement retournera à la justice (Ps. 94:15), et la richesse ne le corrompra en aucune manière ; mais il demeurera pour toujours avec l'esprit de compassion et de considération pour les autres, en grâce. Il pourra y avoir des voies judiciaires propres à ce jour-là, comme celles visées par les expressions « avoir l'œil sur les ennemis » et « voir sa corne exaltée », etc. ; mais la vraie justice, loin d'être dure, distribue avec libéralité à partir de ce que la grâce fournit en abondance. Or maintenant, au jour où la grâce est accordée par des voies autres et plus profondes, un cœur vrai devrait estimer inévitable que la justice manque à cet égard. Or il n'en est pourtant pas ainsi ; et Celui qui nous montre Sa miséricorde au-delà de toute mesure ou de toute pensée, est capable de faire abonder toute grâce, — le faisant afin que nous puissions avoir la faveur bénie de L'imiter ici-bas, ou comme l'apôtre le dit aux saints de Corinthe, « afin qu'ayant toujours en toutes choses tout ce qui suffit, vous abondiez pour toute bonne œuvre, selon qu'il est écrit » (9:9) dans les Psaumes.

Remarquons en passant qu'il n'est pas nécessaire de modifier la force du mot « justice » ici ou ailleurs. La justice ne signifie pas la « bienveillance » comme la version de Genève le rend avec beaucoup de commentateurs, mais elle l'implique (voir Matt. 6:1-2). La justice signifie qu'on est cohérent avec la relation ; et qu'est-ce qui peut être plus cohérent que le souvenir généreux du besoin chez les autres, surtout dans la maison de la foi (Gal. 6:10), de la part de ceux qui reconnaissent que tout est par grâce dans leur propre cas ?

Mais ce n'est pas tout. Non seulement Dieu peut agir ainsi, mais Lui, le Dieu de toute grâce, agit en conséquence. « Or celui qui fournit de la semence au semeur et du pain à manger, fournira et

multipliera votre semence, et augmentera les fruits de votre justice, étant de toute manière enrichis pour une entière libéralité, qui produit par nous des actions de grâces à Dieu » (9:10-11). Ce n'est pas un souhait ou une prière comme dans la Version anglaise Autorisée, et il n'est pas correct (avec la Version Autorisée, la Vulgate, Luther, Calvin, etc.) de rattacher « fournira » (si c'était la vraie forme) avec « du pain à manger » (*). Comparez Ésaïe 55:10. C'est une assurance que le Dieu qui pourvoit amplement à nos besoins, aime à fournir les moyens ainsi que les occasions d'être en bénédiction pour les autres ; et en outre Il prend plaisir à reconnaître et à récompenser ces fruits de la justice (qui sont en réalité des fruits de Sa grâce) comme s'ils provenaient de nous, et non pas de Lui par nous. La forme de la phrase suivante est un peu irrégulière, mais le sens est tout à fait sûr et clair, sans qu'il soit besoin d'introduire de signe de parenthèse comme dans les versions anglaises et autres (début du v. 9 et fin du v. 10). Dieu voulait donc augmenter les fruits de leur justice (9:10b), « étant de toute manière enrichis pour une entière libéralité, qui produit par nous des actions de grâces à Dieu » (9:11). Le mot traduit par « libéralité » est rendu en Romains 12:8 par « simplicité », ce qui est sans doute sa force littérale. Et de là, à partir du constat de l'absence d'excuse pour ne pas donner, le sens a dérivé facilement vers celui qui est ici implicite. L'apôtre reconnaît la source de tout ce qu'ils avaient donné — afin qu'ils puissent abonder dans les bonnes œuvres, et il leur rappelle sa propre part en cela, soit pour fortifier leur zèle, soit pour en distribuer le fruit, et il anticipe les actions de grâces qui vont monter vers Dieu de la part de ceux qui vont être soulagés par ce fruit.

(*) note Biblistique : nous précisons en confirmant : « fournira » a pour complément d'objet direct « votre semence », tandis que « pain à manger » est complément d'objet direct de « qui fournit » (qui précède) et non pas de « fournira » (qui suit).

C'est sur cette dernière pensée, qui est la digne conclusion de tout ce sur quoi il a déjà insisté, que l'apôtre s'étend jusqu'à la fin du chapitre. « Parce que l'administration de cette charge, non seulement comble les besoins des saints, mais aussi abonde par beaucoup d'actions de grâces [rendues] à Dieu ; puisque, par l'expérience qu'ils font de ce service, ils glorifient Dieu pour la soumission dont vous faites profession à l'égard de l'évangile du Christ, et pour la libéralité de vos dons envers eux et envers tous, et par les supplications qu'ils font pour vous, étant animés d'une ardente affection envers vous, à cause de la surabondante grâce de Dieu [qui repose] sur vous. Grâces à Dieu pour son don inexprimable ! » (9:12-15). Voilà comment est manifesté le caractère véritable et convenable d'une telle contribution d'amour pour les saints pauvres. Il s'agit d'un service d'honneur et d'un ministère d'amour. Il répond à leurs besoins, mais il déborde, et s'élève en de nombreuses actions de grâces à Dieu (9:12). Il suscite la louange de la part de ceux qui reçoivent cette contribution dans la soumission à Son nom ; car pourquoi donc aussi se souvenir d'eux généreusement ? (9:13). Il les pousse à prier avec un désir ardent pour ceux qui manifestent une telle grâce (9:14). Et si tel est l'effet béni de l'amour opérant dans le cœur et fournissant aux saints pauvres ce qui autrement périt par l'usage (Col. 2:22), que dirons-nous ou qu'éprouverons-nous quand nous pensons à Christ ? Grâces à Dieu pour son don inexprimable ! (9:15).

Le lecteur sera d'accord avec moi qu'il est déplacé de supposer que l'apôtre pouvait parler en des termes aussi forts (9:15) de la libéralité dans les choses terrestres, même si elle était le fruit de la grâce. Si cette parole est appliquée à Christ, et à tout ce que Dieu est pour nous en Lui et par Lui, combien cela est approprié ! On jugerait à peine nécessaire de faire cette brève remarque, si Calvin, et beaucoup d'autres, n'avaient pas attribué cette phrase de cette manière, [appliquant le don inexprimable aux libéralités] ; à mon avis cela est tellement dépréciatif !

2 Corinthiens 10

Après avoir traité de manière complète la question de donner et de recevoir selon Christ dans les deux chapitres précédents, l'apôtre se met maintenant à défendre et justifier l'autorité qui lui a été donnée dans le Seigneur. Satan l'avait remise en question parmi les Corinthiens, non pas simplement pour discréditer le serviteur, mais pour saper par-là le témoignage et pour séparer les saints de Celui dont la grâce et la gloire sont intimement entrelacées avec ce témoignage.

Au commencement de l'épître, du fait que les Corinthiens avaient vraiment commencé à se juger aux yeux de Dieu, même si c'était encore imparfait, l'apôtre pouvait ouvrir son cœur et parler de ses voies et de ses motivations qui avaient été interprétées à rebours de manière si vile. Il venait de faire suffisamment allusion à ce qu'il possédait une autorité, en toute tranquillité d'esprit, refusant en même temps de l'exercer avec sévérité. Il en appelle même à Dieu comme témoin vis-à-vis de son âme, que c'était pour les épargner qu'il n'était pas encore venu à Corinthe, et non pas par crainte ou par légèreté ou par aucune autre raison indigne ; il use d'un tact merveilleux et d'une habileté pleine de grâce, pour faire le lien entre son explication de ce qui avait été mal compris, et la certitude divine dont nous jouissons en Christ par la parole de Dieu et par la puissance de l'Esprit qui nous a été donné. Puis effleurant à peine le cas de discipline dont Satan s'était servi et qu'il continuait à utiliser pour séparer les Corinthiens de l'apôtre, à la fois dans le jugement et dans l'affection et dans la confiance mutuelle qui en découle, il leur fait savoir comment une porte d'évangélisation, pourtant ouverte par le Seigneur pour lui, n'avait pas réussi, à ce moment critique, à détourner d'eux son cœur plein d'amour ; mais malgré tout, il remercie Dieu de l'avoir toujours mené en triomphe en Christ, comme dans les cortèges antiques où, à la suite d'une victoire, on brûlait des aromates en signe avant-coureur de la mort d'une partie des captifs et de la vie pour les autres. Cela fournit l'occasion de l'admirable présentation de l'évangile de la gloire de Christ, et du ministère de l'Esprit dans des vases de terre, en contraste avec le ministère de la loi que de faux docteurs voulaient toujours associer à l'évangile — et en contraste avec la manifestation de la supériorité de la vie en Christ sur tout ce qui peut obscurcir, menacer, entraver ou détruire, selon ce qu'on a tout du long de 2 Cor. 3 à 6:10. Il revient ensuite à ses relations avec les saints de Corinthe, sans manquer de les exhorter à se garder net de toute association avec Satan, la chair et le monde, ce qui est incompatible avec Christ.

Après cela, jusqu'à la fin du ch. 7, il parle librement de ce qui avait été sur le point de creuser un vrai fossé entre lui et eux. Puis, lui qui ne prenait rien pour lui-même des saints de Corinthe, il prouve avec grâce et sagesse combien son cœur battait librement pour eux en les informant de la grâce manifestée en Macédoine en ce que les Macédoniens, malgré leur profonde pauvreté bien connue, avaient généreusement contribué en faveur des saints pauvres en Judée ; l'apôtre donnait aussi par là aux Corinthiens l'occasion de prouver l'authenticité de leur amour, en particulier du fait qu'ils avaient commencé une collecte déjà un an auparavant, mais ne l'avaient pas encore concrétisée ; c'était une œuvre dans laquelle Tite avait partagé les désirs en grâce de l'apôtre, non seulement quant au fait même d'aider les pauvres souffrants, mais aussi pour que les saints de Corinthe ne tombent pas en dessous de ce dont l'apôtre se glorifiait d'eux. De cette manière l'apôtre maintenait un parfait équilibre entre deux choses : d'une part le fait d'éviter tout reproche en rapport avec ceux qui étaient engagés avec lui-même dans l'administration de l'aide et de la bénédiction variée liée à une telle libéralité ; et d'autre part le plaisir que Dieu prenait à cette libéralité, soit par rapport aux saints qui donnaient soit par rapport aux saints qui recevaient par la grâce de Celui qui est Lui-même le don inexprimable de Dieu.

L'apôtre n'aimait pas parler de lui-même ni même de son autorité, si haute et conférée par le Seigneur. C'était pourtant nécessaire vis-à-vis des Corinthiens comme vis-à-vis des Galates ; mais ici il garde ce sujet pour la fin, et le continue jusqu'au bout de l'épître ; tandis que dans les Galates, c'est ce par quoi il commence, vu l'urgence de l'appel.

« Or moi-même, Paul, je vous exhorte par la douceur et la débonnairété du Christ, moi qui, présent, quant à l'apparence suis chétif au milieu de vous, mais qui, absent, use de hardiesse envers vous... ; mais je vous supplie que, lorsque je serai présent, je n'use pas de hardiesse avec cette assurance avec laquelle je pense que je prendrai sur moi d'agir envers quelques-uns qui pensent que nous marchons selon la chair. Car, en marchant dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair ; car les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de

Dieu, et amenant toute pensée captive à l'obéissance de Christ, et étant prêts à tirer vengeance de toute désobéissance, après que votre obéissance aura été rendue complète » (10:1-6).

Il semble que, physiquement, Paul n'avait pas une présence spectaculaire, selon ce que les hommes aiment en général, les Grecs peut-être plus que tous les autres. En outre, un comportement humble et plein de grâce, qui se juge soi-même et met le moi de côté, en tout et spécialement dans la tâche délicate de s'occuper des autres, voilà qui ne convenait pas à l'esprit corinthien, et ne semblait pas en harmonie avec la fonction apostolique, en particulier du fait que l'apôtre pouvait leur écrire sévèrement, comme c'était le cas maintenant aussi bien que dans sa première épître. Ses adversaires profitaient de tout cela pour chercher à s'agrandir et à rabaisser l'apôtre et son enseignement. Ici et ailleurs il semble reprendre ce qu'ils disaient, et y faire face par l'Esprit, comme ayant appris, mieux que quiconque, la leçon de la mort et de la résurrection avec Christ. Il se présente donc, maintenant qu'ils l'y avaient moralement contraint, de manière directe et digne ; et il les supplie par la douceur et la débonnairerie de Christ (10:1), lesquelles avaient un si grand prix à ses yeux, alors qu'elles semblent n'en avoir eu aucun à leurs yeux. Ses détracteurs le taxaient-ils d'une apparence chétive, alors qu'absent, c'est-à-dire dans ses lettres, il agissait avec hardiesse ? Eh bien, dit-il (10:2), je supplie que je n'aie pas à faire preuve de hardiesse (θαρρήσαι) quand je serai présent, en ayant la confiance avec laquelle je pense (non pas : je compte) que j'oserai (τολμήσαι) agir contre certains qui pensent que nous marchons selon la chair. Quels que soient l'énergie, et le zèle fervent, et la profondeur de sentiment, et la force de volonté de son caractère naturel, Paul s'était comporté parmi les Corinthiens avec une humilité qui s'oubliait, et avec la patience de l'amour actif. C'était ce qu'il avait vu chez le Maître qu'il servait, et cela se reproduisait dans son cœur rempli d'adoration et dans ses voies. Qu'on prenne garde à ne pas mépriser chez le serviteur ce qui est le fruit de la perfection de Christ. Mais était-il aussi tellement impitoyable dans ses paroles ? Y a-t-il là la moindre incongruité ? Qu'y a-t-il d'aussi franc que l'amour, l'amour de Christ ? Paul éprouvait-il du plaisir à blâmer ses « enfants bien-aimés » dans la foi ? S'il venait avec une verge, ou avec amour et un esprit de douceur (1 Cor. 4:21), c'était dû à leur état. Loin d'aimer censurer, comme ses ennemis l'insinuaient, il supplie pour que, lorsqu'il serait présent, il n'ait pas à exercer son autorité avec une puissance flétrissante envers ceux qui s'opposaient au Seigneur et cherchaient à camoufler leur propre caractère charnel sous de pareilles imputations. Savourant la grâce de Dieu pour son âme, son profond chagrin était de voir les saints égarés par Satan, abandonnant la miséricorde, attristant l'Esprit, et déconsidérant le nom du Seigneur. Il ne revenait pas à Paul de dominer sur la foi de quiconque ; il était un serviteur, et un collaborateur de leur joie. C'était sa joie beaucoup plus que la leur. Mais il était serviteur dans tout ce qu'il avait reçu du Seigneur Jésus, et il était responsable de faire usage de son autorité en tant que de besoin. Et comme il l'avait exprimé dans sa lettre, c'est ainsi qu'il agirait quand il serait présent ; mais il voulait se réjouir s'il n'en était pas besoin. Car il ne se cherchait pas lui-même, ni son bien, ni les leurs, mais eux-mêmes (12:14).

« Car, en marchant dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair » (10:3). Tous ceux qui vivent ici-bas peuvent dire qu'ils marchent dans la chair ; combien peu peuvent dire qu'ils ne combattent pas selon la chair ? l'apôtre, lui au moins, pouvait le dire. Mais c'était parce que les armes de sa guerre n'étaient pas charnelles, mais puissantes « avec » Dieu, « devant », « selon » ou « pour », Lui (*) (10:4). La chair se targue de ses propres ressources au sein desquelles elle se retranche [des forteresses] contre Dieu, qui opère dans Ses enfants quand ils sont dépendants ; là où Dieu agit le moins, c'est dans Ses enfants quand ils sont indépendants. L'ennemi cherche à ramener la sagesse charnelle qui, comme tout ce qui est du premier homme, attire la nature et s'élève contre la connaissance de Dieu, car celle-ci est inséparable de Christ, et de Christ mort et ressuscité. Si nous ne combattons pas selon la chair, ce doit être en détruisant les raisonnements et toute hauteur qui élève (et ainsi s'élève) et en amenant toute pensée à être captive à l'obéissance de Christ (10:4-5). Tel est l'objet et l'effet de la dépendance, quand elle est opérée par l'Esprit de Dieu. Car il n'y a rien de plus difficile à l'homme que de se contenter de n'être rien ; ni rien n'entrave davantage l'obéissance de Christ que le subtil égocentrisme [ou : recherche du moi].

(*) C'est le datif qui admet toutes ces nuances, entre lesquelles il n'est pas facile de décider laquelle est la meilleure. [Note Bibliquest : JND traduit « puissantes par Dieu » ou « divinement puissantes »].

On peut voir d'entrée comment l'apôtre employait ces armes avec Dieu pour renverser les forteresses, quels que soient les raisonnements ou les hauteurs qui s'élevaient contre la connaissance de Dieu.

Prenez leur zèle charnel pour Paul, Apollos, ou Céphas : il introduit Christ et Sa croix (1 Cor. 1:17 et 2:2) pour juger ses racines, déclarant que ceux-là n'étaient que des serviteurs par le ministère desquels les Corinthiens avaient cru et selon que le Seigneur donnait à chacun (1 Cor. 3:5) ; or en fait toutes choses étaient à eux, et eux à Christ, et Christ à Dieu (1 Cor. 3:23). C'était une corruption charnelle de leurs privilèges.

Prenez leur confort mondain : cette anticipation incrédule du jour où nous règnerons ensemble, il la met en contraste avec les apôtres établis par Dieu comme les derniers voués à la mort, méprisés, souffrant, et devenus comme les balayures du monde jusqu'à maintenant (1 Cor. 4).

Prenez leur recours aux tribunaux : il met en regard l'indignité qu'il y avait à ce que des saints, qui doivent juger le monde et les anges, se fassent des procès les uns contre les autres devant les incrédules (1 Cor. 6).

Prenez leur laxisme en rapport avec les fêtes du temple : il montre que l'intelligence dont ils se vantaient à l'égard de la vanité des idoles les exposait au piège de Satan, et les attirait à avoir communion avec les démons (1 Cor. 8 et 10).

Prenez enfin leur négation de la résurrection des morts : il prouve qu'elle revient à renverser pratiquement la résurrection de Christ, et par conséquent l'évangile avec tous leurs privilèges dans le ciel et toute leur espérance céleste (1 Cor. 15).

C'est ainsi que la première épître amenait de manière admirable toute pensée à être captive à l'obéissance de Christ.

Mais l'apôtre rajoute une parole qui fait encore plus ressortir la grâce et la sagesse qui opéraient en lui et par lui : « et étant prêts à tirer vengeance de toute désobéissance, après que votre obéissance aura été rendue complète » (10:6). Il aimait les saints, et encore plus la gloire de Christ dans l'église (l'assemblée). Par conséquent, il pouvait rester absent et être présenté sous un faux jour, et quand même attendre jusqu'à ce que la parole ait fait son œuvre intérieure par l'Esprit. Cela avait déjà eu lieu en partie au moins : non seulement ils s'étaient débarrassés du mal grossier, mais les saints de Corinthe avaient été profondément travaillés en jugeant l'état où ils étaient, hautain et insensible ; et ils étaient maintenant en réel danger de virer à l'opposé extrême de la dureté judiciaire envers celui qui non seulement avait péché sans honte, mais qui les avait aussi piégés. La grâce sied à l'assemblée aussi bien que la justice, et elle devrait même nous caractériser maintenant, — de la même manière qu'en Israël on attendait une justice terrestre. Mais la grâce chez l'apôtre pouvait attendre, jamais avec indifférence, mais en toute patience maintenant que leur conscience les travaillait, jusqu'à ce que leur obéissance fût rendue complète, — ne mettant jamais de côté le droit qu'à Christ de punir toute sorte de désobéissance, et non pas simplement ce qui est scandaleux. Il voulait les avoir tous avec lui unis pour le Seigneur contre tout mal. Il faut que l'assemblée renonce à Christ si elle s'installe dans l'acceptation tranquille de ce qui renie Son nom. Mais la grâce sait reconnaître la moindre chose qui est de Dieu, et elle attend le temps voulu que tout soit selon Sa volonté, dans le jugement solennel de ce qui est répugnant pour Sa nature et Sa parole.

Voilà la manière, et une manière suppliante, dont l'apôtre présente l'autorité qu'il avait reçue dans le Seigneur à l'encontre du dénigrement d'adversaires qui exerçaient encore leur influence empoisonnée sur les saints. Rien n'était plus éloigné de lui que la politique charnelle, vacillante et tortueuse qu'ils lui attribuaient. Or cela fait partie des tactiques courantes de l'ennemi. Les premiers à stigmatiser les autres de manque de spiritualité, de fidélité ou même d'intégrité, sont justement ceux qui sont eux-mêmes coupables de tout cela, et passent leur temps à des efforts incessants pour

inculquer à tous ceux qu'ils rencontrent leurs propres allégations jusqu'à sembler finalement croire à toutes leurs impressions, et sembler être convaincus que la rancœur est du vrai amour, et l'invective de la pure fidélité à Christ. Après avoir montré que marcher *dans* la chair est une chose, et que marcher *selon* la chair en est une autre, l'apôtre déclare que nous ne combattons pas selon la chair (10:3). Il ne présente pas cela comme une question de fait purement personnelle, mais comme une affaire de principe chrétien général, une affaire de pratique chrétienne également générale. La guerre qui est celle du saint, tire son caractère de Christ. La liberté à laquelle nous sommes appelés ne laisse aucune licence à la chair, — comme si la violence ou les invectives pouvaient être consacrées à Son service ! Son nom ne donne aucune justification au combat selon la chair, mais au contraire il en réprovoque le comportement charnel, et il devrait éveiller la suspicion sur la fin à cause des moyens. Les armes de notre guerre, malgré leur puissance par Dieu pour la destruction des forteresses de la chair, sont de peu de valeur aux yeux de la chair (10:4-5a). L'apôtre insiste pour que tout soit ramené à l'obéissance de Christ, et qu'on soit prêt à tirer vengeance de toute désobéissance une fois que l'obéissance aurait été rendue complète (10:5b-6). Quelle serait notre raison d'être ici-bas si ce n'était pour l'obéissance ? Pourtant la grâce et la sagesse voudront d'abord s'occuper de ce qui est le plus ouvertement et le plus gravement au déshonneur de Dieu ; puis quand la conscience répondra à la parole, on regardera plus à fond, et même à tout ce qui plait à Ses yeux. Dieu est dans l'assemblée, qui est Sa demeure, Son temple saint (même si les hommes oublient ou réduisent à rien ce fait solennel) ; Il est sûrement là pour donner efficace à Sa parole et à Sa volonté, comme Il était alors là pour faire valoir, par Sa puissance, l'autorité de Son serviteur lorsqu'on la sapait ou la niait.

« Considérez-vous les choses selon l'apparence ? Si quelqu'un a la confiance en lui-même d'être à Christ, qu'il pense encore ceci en lui-même, que, comme lui-même est à Christ, ainsi nous aussi nous sommes. Car si même je me glorifiais un peu plus de notre autorité que le Seigneur nous a donnée pour l'édification et non pas pour votre destruction, je ne serais pas confus ; — afin que je ne paraisse pas comme si je vous effrayais par mes lettres. Car ses lettres, dit-on, sont graves et fortes, mais sa présence personnelle est faible et sa parole méprisable. Qu'un tel homme estime que, tels que nous sommes en parole par nos lettres, étant absents, tels aussi nous sommes de fait, étant présents. Car nous n'osons pas nous ranger parmi quelques-uns qui se recommandent eux-mêmes, ou nous comparer à eux ; mais eux, se mesurant eux-mêmes parmi eux-mêmes, et se comparant eux-mêmes (*) à eux-mêmes, ne sont pas intelligents » (10:7-12).

(*) Les critiques diffèrent étrangement, comme aussi les manuscrits, dans cette dernière phrase, non seulement quant à la forme, mais quant à l'articulation des membres de la phrase. Les rendus proposés diffèrent aussi singulièrement.

Il est clair que Paul n'avait rien dans sa prestance ni dans son action pour attirer l'esprit charnel ou mondain ; il en était de même quant à son rang social ou sa position. C'est pourquoi nous voyons ailleurs que des païens, frappés par les miracles opérés, appelaient Barnabas Zeus (= Jupiter [le dieu suprême dans la mythologie]), et Paul était seulement Hermès (= Mercure) (Actes 14:12). Certains Corinthiens se laissaient aller à ce genre de dépréciation. Ils ne pouvaient comprendre qu'un apôtre puisse avoir une apparence aussi chétive, et qu'un ambassadeur de Christ puisse avoir une façon de parler aussi peu convenable. Sur ce dernier point, ils étaient bien plus exigeants que les Lycaoniens qui sentaient la force des paroles de Paul. L'apparence extérieure était excessivement surestimée chez les habitants de l'Achaïe. L'apôtre introduit de suite Christ, qui ramène tous les hommes et toutes choses à leur vrai niveau. « Considérez-vous les choses selon l'apparence ? Si quelqu'un a la confiance en lui-même d'être à Christ, qu'il considère chez lui-même ce qui y répond » (10:7). Mais il va encore plus loin. « Car si même je me glorifiais un peu plus de notre autorité que le Seigneur nous a donnée pour l'édification et non pas pour votre destruction, je ne serais pas confus ; — afin que je ne paraisse pas comme si je vous effrayais par mes lettres » (10:8-9). Ici c'est tranquillement, mais fermement, qu'il leur fait savoir qu'il aurait pu bien davantage mettre en avant son autorité apostolique. Il n'avait certainement pas parlé de l'aveuglement qu'il avait infligé à Élymas (Actes 13) ; dans sa première épître, il avait parlé de livrer à Satan l'incestueux, et aussi de venir avec la verge contre les réfractaires en général. Mais il n'était pas venu de cette manière, et ces hommes vains traitaient ces avertissements comme des paroles vaines. Or ce n'est pas en vain que le Seigneur lui

donnait la fonction d'agir comme s'il était Sa main droite spirituelle sur la terre, bien que le but premier fût de bénir, et non de punir. Pourtant la main qui manie la truelle peut utiliser le fouet ; et il valait mieux craindre à cause de leur manque de respect effronté, que de le mettre à l'épreuve pour voir si le Seigneur était avec lui maintenant.

L'apôtre avait été appelé pour édifier, non pas pour renverser (10:8) ; or c'est l'amour qui édifie. Mais dans le fait de mettre en doute l'autorité donnée à Paul (10:10), il y avait de l'opposition au Seigneur, autant sinon plus qu'à Paul. Et pour saper et détruire cette autorité, on profitait de ses paroles et de sa manière d'agir pour lui imputer de l'inconstance, de l'hésitation et de l'infidélité, selon ce qu'on voit au ch. 1 ; ici on lui imputait du manque de courage moral quand il était présent, et une faiblesse détestable de sa personne et de son ministère, aggravée par le style dramatique de ses lettres quand il était absent ; d'après ce qu'il paraît en 2 Cor. 12, on lui imputait ruse, fourberie et égocentrisme. La propre volonté n'a jamais manqué de matériaux pour décrire la personne, le caractère, le service et l'œuvre d'un serviteur sans pareil, employé, gardé et honoré par le Seigneur. S'il se gardait alors d'en dire davantage sur son autorité dans le Seigneur et de la part du Seigneur, alors qu'il aurait été facile et naturel de le faire, c'était pour ne pas paraître les effrayer par ses lettres (10:9). Car en effet, disait-on, ses lettres étaient graves et fortes, alors que sa présence en personne était faible et son discours sans intérêt (10:10). Telle était la critique malveillante de ses adversaires, ou de l'un d'eux en particulier. Cela se comprend bien. Ni la spiritualité, ni l'absence de mondanité, ni la fidélité ne se vantent ni ne cherchent à rabaisser les autres, tandis que c'est par-là que la chair trahit ses prétentions et son esprit de parti.

Il y avait divers partis chez les Corinthiens, et certains qui s'efforçaient de se tenir à l'écart dans la grâce et la vérité ; mais de toute cette activité schismatique, à ce que je comprends, le parti-de-Christ était le plus obstiné. Dans la seconde épître, il n'est certainement fait allusion à aucun autre parti ; mais il apparaît qu'il n'y avait pas encore eu disparition de l'esprit de ceux qui disaient : « Je suis de Christ », revendiquant ainsi une relation spéciale et exclusive avec Lui. La racine de cette erreur est jugée en 2 Cor. 5, spécialement au v. 16. On peut facilement comprendre comment cet esprit pouvait s'infiltrer chez ceux qui s'enorgueillissaient d'avoir vu, entendu, et peut-être suivi le Seigneur aux jours de Sa chair. Ici l'apôtre commande à l'homme (qui a confiance en lui-même d'être de Christ) qu'il pense encore ceci en lui-même, que, comme lui est de Christ, ainsi Paul l'est aussi (10:7). Combien la vérité est simple, combien elle détruit les rêves creux qui voudraient à tort se servir de Christ Lui-même pour flatter le moi ! Rien n'est si saint et humble que la foi qui est attachée à Lui. En raison de son autorité de la part du Seigneur et pareillement en raison de sa relation avec Lui, il commande à ce genre de détracteur de penser que « tels que nous sommes en parole par nos lettres, étant absents, tels aussi nous sommes de fait, étant présents » (10:11).

C'était les adversaires qui n'avaient pour s'enorgueillir que des paroles, des manières, du spectaculaire ou de la position. Quand l'apôtre viendrait, il connaîtrait non pas la parole de ceux qui s'enflaient, mais la puissance (1 Cor. 4:19) ; mais il désirait sincèrement que, grâce au jugement de soi de leur part, ce puisse être une visite dans l'amour et dans un esprit de douceur (1 Cor. 4:21). Mais leur état pouvait le contraindre à employer la verge (1 Cor. 4:21), comme il le contraignait à parler de lui alors qu'il aurait préféré ne discourir que de Christ. Leur vantardise au sujet d'eux-mêmes, leur aliénation par rapport à lui, allaient de pair avec du mal et de l'erreur réels chez certains qui les induisaient en erreur, avec une ambition démesurée dont il s'occupe ensuite. Pour l'instant, il se contente de ce reproche sévère : « Car nous n'osons pas nous ranger parmi quelques-uns qui se recommandent eux-mêmes, ou nous comparer à eux ; mais eux, se mesurant eux-mêmes par eux-mêmes, et se comparant eux-mêmes à eux-mêmes, ne sont pas intelligents » (10:12). Avec cette clique de gens satisfaits d'eux-mêmes, l'apôtre ne se hasardait pas (il le dit sévèrement, mais en restant courtois) à se ranger parmi eux ni à se comparer à eux, ni non plus à ranger des frères comme lui parmi eux ou à les leur comparer ; mais il se retire en leur lançant un dernier coup, leur faisant savoir que se mesurer ou se comparer eux-mêmes ainsi, c'est le contraire de l'intelligence dont ils se targuaient tant.

L'apôtre introduit ici une autre chose oubliée par ses adversaires. La sphère du service n'est pas une question de choix ou de jugement humains, mais de volonté divine. Certes il y avait des gens qui dépréciaient les travaux de Paul et leur fruit à Corinthe ; mais du fait qu'il n'avait pas abordé ce champ de travail de sa propre volonté, il avait travaillé dur face aux difficultés et avec, dès le départ, l'encouragement de la garantie d'une bénédiction insigne (Actes 18:9-10).

« Mais nous, nous ne nous glorifierons pas quant aux choses non mesurées, mais selon la mesure de la règle que Dieu nous a départie, une mesure pour parvenir même jusqu'à vous. Car nous ne nous étendons pas nous-mêmes plus qu'il ne faut, comme si nous ne parvenions pas jusqu'à vous, car nous sommes arrivés même jusqu'à vous dans l'évangile du Christ, ne nous glorifiant pas quant aux choses non mesurées dans les travaux d'autrui, mais ayant espérance, votre foi s'accroissant, d'être agrandis au milieu de vous selon notre règle en abondance, pour évangéliser dans les lieux qui sont au-delà de vous, non pas pour nous glorifier dans la règle d'autrui, des choses déjà toutes préparées. Mais que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur ; car ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé, mais celui que le Seigneur recommande » (10:16-18).(*)

(*) Note Biblique : les seules différences notables de traduction par rapport à JND sont les suivantes : v.13 et 15 : WK traduit « choses *non mesurées* » là où JND traduit « choses *au-delà de notre mesure* ». — v. 13 : WK traduit « ... la mesure... que Dieu nous a départie, *une mesure* pour parvenir... » là où JND traduit « ... la mesure... que le Dieu de mesure nous a départie pour parvenir ». — v. 14 : WK traduit simplement « nous sommes arrivés... jusqu'à vous dans *l'évangile* » là où JND fait un ajout : « nous sommes arrivés... jusqu'à vous dans [*la prédication de*] l'évangile.

S'il est vrai que la grâce salvatrice de Dieu se répand largement envers tous, elle reste néanmoins sous le contrôle de la main de Dieu dont la volonté détermine la sphère et le caractère de Son service.

D'autres pourraient se vanter sans modération, ce qui est naturel à la chair, surtout chez les esprits vains. Mais l'apôtre travaillait et vivait dans la crainte de Dieu. Il ne lui venait pas à l'idée d'étaler ses capacités ; il était un serviteur, un esclave de Jésus Christ ; il n'était donc pas question pour lui d'avoir envie ou de ne pas avoir envie, mais de faire l'œuvre qui lui avait été assignée, « selon la mesure de la règle que Dieu nous a départie, une mesure pour parvenir aussi jusqu'à vous » (10:13).

En vérité, comme toute la vie chrétienne est censée être une affaire d'obéissance, c'est aussi le cas pour l'œuvre du Seigneur en particulier ; sinon elle dégénère rapidement en vaine gloire ou en manque de considération des autres, souvent des gens meilleurs que nous. C'était certainement le cas ici. Le Seigneur ne les avait pas appelés comme Il avait appelé Paul à Corinthe. Ils avaient poursuivi confortablement là où Paul avait œuvré dans un renoncement constant, non seulement dans des fatigues extérieures, mais dans de profonds exercices d'âme, et cela avait été un travail dans lequel la grâce seule pouvait, par le Saint Esprit, soutenir dans la dépendance continue du Seigneur. Et le Seigneur avait réjoui son cœur du fait des nombreuses personnes amenées à Sa connaissance, malgré la corruption de cette ville. C'était une œuvre de puissance et de bonté divines ; mais après le départ de l'apôtre, certains s'étaient levés ou étaient intervenus avec un esprit mondain qui dépréciait l'œuvre et revendiquait une puissance supérieure. Si Paul avait commencé, ils estimaient être ceux qui allaient achever. N'était-il pas tellement prompt à commencer une œuvre, puis à la laisser inachevée, pour aller courir de lieu en lieu ? Pour leur part, ils préféreraient les chefs qui restaient pour édifier un édifice plus imposant, comme à Jérusalem. C'est ce qu'ils s'efforçaient de faire à Corinthe.

L'apôtre se défait simplement et complètement d'une telle vanterie par la grande vérité que c'est Dieu qui attribue la sphère de travail. Ceux qui s'aventurent sans Dieu dans une entreprise de la sorte ne doivent pas s'étonner si leur service ne reçoit ni Son honneur ni Sa bénédiction. Heureux l'homme qui a l'habitude de regarder à Dieu, non seulement pour son âme et pour sa marche, mais aussi pour son travail. Et Dieu ne manque pas d'accorder Sa direction à cet égard comme dans toutes les choses où Ses serviteurs s'attendent à Lui. C'était sans doute un langage nouveau pour les hommes de Corinthe qui s'élevaient eux-mêmes, jaloux de la puissance et de l'autorité de l'apôtre. La puissance

appartient à Dieu, mais Il aime s'en servir dans et par ceux qui marchent par la foi ; et c'était maintenant le moment et le lieu appropriés pour révéler le secret aux saints. C'était « selon la mesure de la règle que Dieu nous a départie, une mesure pour parvenir aussi jusqu'à vous » (10:13b). Il n'y avait rien d'exagéré dans la parole et l'œuvre apostoliques, comme si cela l'empêchait d'atteindre les Corinthiens ; « car nous sommes arrivés même jusqu'à vous dans [la prédication de] l'évangile du Christ » (10:14). Nul ne pouvait nier cela. L'apôtre avait traversé de nombreux pays, plantant partout le drapeau et y proclamant la bonne nouvelle de Christ. Il avait fait cela jusqu'à Corinthe pour la joie de nombreux cœurs. Que les autres se vantent de champs de travail sans mesure (10:15a) ; lui, l'apôtre, et ceux qui avaient la même pensée ne voulaient se vanter de rien de la sorte, d'autant moins si cela tirait avantage des travaux des autres (10:15b), ce qu'il évitait soigneusement (10:16b). « Mais ayant espérance, votre foi s'accroissant, d'être abondamment agrandis au milieu de vous, selon notre règle » (10:15b).

L'apôtre s'élève ainsi admirablement au-dessus de la mesquinerie de la vanité et de l'orgueil humains dans les choses divines, qui ne sont nulle part plus offensants que dans ce domaine ; à la fois il met à nu ces basses prétentions qui tournaient égoïstement à leur propre compte le labeur des autres ; et en même temps il chérissait la confiance dans la grâce de Dieu que la foi donnée par Dieu allait s'accroître et lui fournir une occasion d'être agrandi au milieu d'eux, comme il dit (10:15b), au lieu d'être refroidi et à l'étroit par le fait d'avoir à s'occuper de maux graves et grandissants. Car ainsi il serait rendu libre en fait et en esprit pour prêcher l'évangile dans les régions qui étaient au-delà d'eux (10:16a), — au lieu de se glorifier dans la règle d'autrui quant aux choses déjà toutes préparées (10:16b). C'est ce que ses adversaires faisaient, comme nous l'avons vu, et comme l'apôtre le dit ici tranquillement, mais néanmoins de manière tranchante.

Mais le chrétien a une bonne raison de se glorifier. Il y en a Un en qui nous pouvons et devons nous glorifier, — non pas dans le moi, mais dans le Seigneur (10:17). C'est ce que disait le prophète d'autrefois quand les Juifs se glorifiaient dans les idoles, ou bien se défiaient de l'Éternel qui mettait à nu leur vanité et punissait leur éloignement de Lui. C'est ce que l'apôtre redit maintenant aux saints à Corinthe. Se glorifier dans le Seigneur Lui est dû, et est bon pour nous ; se glorifier autrement est à la fois un danger et une illusion. Cela met dans une relation plus ou moins directe avec le moi ; « car ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé, mais celui que le Seigneur recommande » (10:18).

2 Corinthiens 11

L'apôtre aimait se dépenser au service de Christ et des saints, et rechignait à dire un mot sur lui-même, même lorsque les circonstances le voulaient, au moins quand cela pouvait ressembler à de l'autodéfense. Sa sagesse et sa joie était de témoigner de Christ. Parler de lui-même, y compris comme Son serviteur, il le comptait comme de la « folie », même si c'était nécessaire. Mais saper, rabaisser, et si possible détruire un vrai serviteur du Seigneur font partie des tactiques de l'ennemi, autant que prôner ceux qui servent leur propre ventre et séduire le cœur des simples par de beaux discours spécieux (Rom. 16:18). Car qu'y a-t-il de plus propre à faire échouer le témoignage rendu à Christ que de noircir le porteur de ce témoignage dans ses motifs, ses manières d'agir et ses objectifs ? Il s'ensuit que l'apôtre était l'objet de dénigrement incessants auprès des saints de Corinthe par des hommes égocentriques qui étaient en réalité des instruments de Satan pour déshonorer Christ et corrompre l'assemblée ; il s'attelle donc, même si c'est contrecœur, à la tâche nécessaire de défendre le nom de Christ qu'on attaquait dans sa personne à lui Paul, et dans son ministère.

« Je voudrais que vous supportassiez un peu ma folie ! Mais aussi supportez-moi. Car je suis jaloux à votre égard d'une jalousie de Dieu ; car je vous ai fiancés à un seul mari, pour vous présenter à Christ comme une vierge chaste. Mais je crains que, en quelque manière, comme le serpent séduisit Ève par sa ruse, ainsi vos pensées ne soient corrompues et détournées de la simplicité quant à Christ. Car si celui qui vient prêche un autre Jésus que nous n'avons pas prêché, ou que vous receviez un

esprit différent que vous n'avez pas reçu, ou un évangile différent que vous n'avez pas reçu, vous pourriez bien [le] supporter. Car j'estime que je n'ai été en rien moindre que les plus excellents apôtres. Et si même je suis un homme simple quant au langage, je ne le suis pourtant pas quant à la connaissance ; mais nous avons été rendus manifestes de toute manière, en toutes choses, envers vous. Ai-je commis une faute en m'abaissant moi-même, afin que vous fussiez élevés, parce que je vous ai annoncé gratuitement l'évangile de Dieu ? J'ai dépouillé d'autres assemblées en recevant un salaire pour vous servir. Et me trouvant auprès de vous et dans le besoin, je n'ai été à charge à personne ; (car les frères venus de Macédoine ont suppléé à mes besoins) ; et je me suis gardé de vous être à charge en quoi que ce soit, et je m'en garderai. Comme la vérité de Christ est en moi, cette gloire ne me sera pas interdite dans les contrées de l'Achaïe. Pourquoi ? Est-ce parce que je ne vous aime pas ? Dieu le sait. Mais ce que je fais, je le ferai encore, pour retrancher l'occasion à ceux qui veulent une occasion, afin qu'en ce de quoi ils se glorifient, ils soient trouvés aussi tels que nous. Car de tels hommes sont de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, se transformant en apôtres de Christ ; et ce n'est pas étonnant, car Satan lui-même se transforme en ange de lumière : ce n'est donc pas chose étrange si ses ministres aussi se transforment en ministres de justice, desquels la fin sera selon leurs œuvres » (11:1-15).

L'apôtre s'excuse tout d'abord d'avoir à parler de lui-même, non pas de Christ seulement. Pourtant, si quelqu'un pouvait être jaloux à l'égard des saints de Corinthe, c'était bien lui qui les avait fiancés (telle est la figure expressive) à un seul mari, pour les présenter comme une vierge chaste à Christ. Telle est la destinée des saints ; ils sont aimés, lavés, sanctifiés, justifiés, en vue de cette relation intime avec Christ, qui était très réelle et certaine pour l'apôtre, — mais non pas pour ceux qui rabaissaient le niveau à la fois de l'espérance future, de la séparation présente et de la proximité consciente dans l'amour et la sainteté pour Christ, par le fait qu'ils permettaient la facilité dans cette vie, l'association avec le monde dans ses objets et ses voies, sa philosophie et même sa religion. Certes nous n'avons pas ici de cité permanente et nous recherchons celle qui à venir (Héb. 13:14), mais il y a bien plus : nous sommes maintenant fiancés à un seul mari, Christ Lui-même, et nous sommes appelés à juger non pas seulement la conduite, mais les pensées et les sentiments impropres. Et comme Paul avait ainsi fiancé les saints de Corinthe, pouvait-il ne pas être jaloux quand s'infiltraient tant de choses incompatibles avec leur présentation comme une vierge chaste pour Christ ?

Car il ne s'agissait pas d'un simple manque de vigilance : de faux principes étaient insufflés, et certains savouraient le poison. Aussi il poursuit : « Je crains que, en quelque manière, comme le serpent séduisit Ève par sa ruse, ainsi vos pensées ne soient corrompues et détournées de la simplicité quant au Christ » (11:3). Plus Christ est une personne vivante pour l'âme, plus celle-ci reconnaît la réalité que Satan est en train de Le contrecarrer. L'insensibilité aux ruses de l'ennemi agissant en adversaire réel et actif auquel il faut résister, est une indication terrible de l'incrédulité courante qui grandit dans la chrétienté. Nombreux sont les chrétiens qui pensent et parlent de manière désobligeante des saints de Corinthe, alors qu'eux-mêmes sont encore plus laxistes, non seulement dans leurs voies, mais dans leur foi ! Satan n'est pour eux guère plus qu'une abstraction, une expression idéale de la puissance du mal. Ceux auxquels l'apôtre s'adressait, si pauvres qu'ils fussent spirituellement, étaient loin d'une telle incrédulité, de sorte que l'apôtre pouvait sans hésiter faire référence au serpent séduisant Ève. L'histoire de la chute dans la Genèse était encore une vérité incontestable pour tous ceux qui invoquaient le nom du Seigneur ; même la manière par laquelle le tentateur s'approcha ne présentait pas de difficulté, contrairement à ce qui en est, depuis, pour beaucoup d'âmes, pour leur plus grand dommage. L'Écriture relate la vérité simple, sobre et solennelle, que tout le paganisme atteste sous forme de traditions plus ou moins moulée en fable. Et l'ennemi caché qui employa le serpent, est aussi actif que jamais. Maintenant sous le christianisme, il corrompt les pensées des saints, les détournant de la simplicité de la vérité quant à Christ. Pour la masse des simples professants, la fin sera l'apostasie, l'homme de péché révélé, dont la venue est selon l'opération de Satan en toute puissance, signes et prodiges de mensonge, et en toute séduction d'injustice pour ceux qui périssent (2 Thes. 2:3,9,10).

Et qu'avaient-ils reçu pour justifier affront ou aliénation ? « Car si celui qui vient prêche un autre [ἄλλον] Jésus que nous n'avons pas prêché, ou que vous receviez un esprit différent [ἕτερον] que vous n'avez pas reçu, ou un évangile différent que vous n'avez pas reçu, vous pourriez bien [le] supporter » (11:4). Pour toutes ces bénédictions, ils n'étaient redevables à aucun autre canal sinon celui de l'apôtre, lui qu'ils avaient sous-estimé, alors qu'ils étaient prêts à honorer des hommes qui s'exaltaient eux-mêmes, et qui s'étaient mis à enseigner sur son fondement à lui, se réclamant des douze dans le seul but de déprécier Paul. « Car j'estime que je n'ai été en rien moindre que les plus excellents apôtres. Et si même je suis un homme simple quant au langage, je ne le suis pourtant pas quant à la connaissance ; mais nous avons été manifestés de toute manière, en toutes choses, envers vous » (11:5-6). Ils avaient tous fait amplement l'expérience de l'apôtre en toutes choses ; et quant à la puissance et à la connaissance, ils savaient qu'il n'était le second de personne, si ce n'est dans la rhétorique des écoles que la pensée grecque estimait beaucoup trop.

Or les hommes vulgaires comprennent de travers cette humilité et cet amour dont ils sont eux-mêmes incapables, et ils les méprisent ; et il y en avait certains à Corinthe qui s'aplatissaient devant ceux qui avaient une position et des moyens, tandis qu'ils étaient insensibles à la grâce de l'apôtre qui travaillait de ses propres mains, ou en tout cas ne recevait aucune aide de la riche Corinthe. « Ai-je commis une faute en m'abaissant moi-même, afin que vous fussiez élevés, parce que je vous ai annoncé gratuitement l'évangile de Dieu ? J'ai dépouillé d'autres assemblées en recevant un salaire pour vous servir. Et me trouvant auprès de vous et dans le besoin, je n'ai été à charge à personne ; (car les frères venus de Macédoine ont suppléé à mes besoins) ; et je me suis gardé de vous être à charge en quoi que ce soit, et je m'en garderai » (11:7-9). Prêt à évangéliser partout, quel qu'en soit le coût pour lui, l'apôtre se sentait libre et heureux en certains endroits de recevoir, non seulement de la part d'individus, mais d'assemblées, allant de l'avant avec Dieu en grâce et en humilité : quand l'esprit du monde prévalait, il était sur la réserve et ne voulait rien recevoir. Le principe général demeurait intact : « l'ouvrier est digne de son salaire » (1 Tim. 5:18) ; « le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'évangile, de vivre de l'évangile » (1 Cor. 9:14). Mais l'apôtre, tout en établissant ce qui est juste, pouvait aller, et il allait en grâce au-delà de ce principe, n'en faisant pas usage pour lui mais pour Christ, partout où Sa gloire l'y appelait. Il avait reçu de la part des frères pauvres de Macédoine, mais rien des riches Corinthiens. Quel contraste avec ce qui se passe de nos jours dans la chrétienté !

Et il ne parlait pas de la sorte pour tirer d'eux leur libéralité à l'avenir ; car, comme il s'en était gardé dans le passé, ainsi il voulait encore continuer à l'avenir. « Comme la vérité de Christ est en moi, cette gloire ne me sera pas interdite dans les contrées de l'Achaïe » (11:10). Était-il déçu et amer maintenant ? « Pourquoi ? Est-ce parce que je ne vous aime pas ? Dieu le sait » (11:11). Vouloir tirer d'eux leur libéralité aurait été renier sa manière constante de vivre à Corinthe à l'époque et depuis lors.

Il explique alors ses vrais motifs. « Mais ce que je fais, je le ferai encore, pour retrancher l'occasion à ceux qui veulent une occasion, afin qu'en ce de quoi ils se glorifient, ils soient trouvés aussi tels que nous » (11:12) — une vanterie facile pour des gens dans l'abondance, n'ayant pas besoin qu'on se dévoue dans l'abnégation pour eux. « Car de tels hommes sont de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, se transformant en apôtres de Christ » (11:13). Le début de ces mauvaises voies alors à l'œuvre a été ce qui a bientôt formé une classe cléricale, ne prenant même plus la peine de faire appel aux dons de la part de Christ, prétextant la prétention fabuleuse à la succession apostolique. Ce sont de tels hommes qui s'opposaient alors à l'apôtre en personne, et qui maintenant s'opposent à sa doctrine. Y a-t-il lieu de s'en étonner alors que, comme l'apôtre le rappelle, « Satan lui-même se transforme en ange de lumière : ce n'est donc pas chose étrange si ses ministres aussi se transforment en ministres de justice » (11:14-15), bien qu'il ajoute solennellement : « desquels la fin sera selon leurs œuvres » (11:15).

Après cette digression pour donner un avertissement au sujet des pseudo-apôtres, de leurs hautes prétentions et de leurs basses réalités, l'apôtre recommence, à contrecœur comme on le voit,

à parler de lui-même, — ce qu'il appelle «sa folie». Aucune tâche ne pouvait, en vérité, lui être plus répugnante, car il aimait parler seulement de Christ et de la grâce merveilleuse de Dieu en Lui. Or ce qu'il détestait tant, était une nécessité, et il finit par faire face au devoir de confronter leurs prétentions avec sa propre réalité. Si dans le chapitre précédent, il s'était retenu de faire peser sur les riches la responsabilité de s'occuper des saints pauvres, il répugnait maintenant encore plus à se justifier. Mais la gloire du Seigneur était en cause, et les saints couraient un danger ; aussi reprend-il sa tâche désagréable.

« Je le dis encore : que personne ne me tienne pour un insensé ; ou bien, s'il en est autrement, recevez-moi, même comme un insensé, afin que moi aussi je me glorifie un peu. Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais comme un insensé, dans cette assurance [dont j'use] en me glorifiant. Puisque plusieurs se glorifient selon la chair, moi aussi je me glorifierai. Car vous supportez volontiers les insensés, étant sages vous-mêmes. Car si quelqu'un vous asservit, si quelqu'un vous dévore, si quelqu'un prend votre bien, si quelqu'un s'élève, si quelqu'un vous frappe au visage, vous le supportez. Je le dis pour ce qui regarde le déshonneur, comme si nous, nous avons été faibles ; mais dans ce en quoi quelqu'un pourrait être osé [hardi] (je parle en insensé), moi aussi je suis osé [hardi] » (11:16-21).

Il lui était impossible de traiter du ministère de Christ qui était attaqué, sans parler de lui-même et de son service ; et comment pouvait-il en parler à des oreilles inamicales sans avoir l'air de se vanter ? On a donc dans ce passage un effort, des excuses, une approche alambiquée, toutes des choses caractéristiques de l'homme, mais malgré tout, un travail fait à fond et la parole de Dieu travaillant les consciences. Se glorifier n'était certainement pas la manière du Seigneur ; se glorifier dans le Seigneur est ce que convient à tout croyant ; et l'apôtre, peut-être plus que tout autre, était rempli d'aversion contre le fait de se vanter en quoi que ce soit. Mais les faux apôtres déshonoraient le Seigneur et faisaient du tort aux saints en mettant en avant leurs points forts charnels, — comme une belle prestance personnelle, la puissance de la pensée, la fantaisie, la parole facile, les effets oratoires, la richesse indépendante, les relations de famille, la position sociale, etc. C'est pourquoi l'apôtre ressent la nécessité de mettre en avant ce que Dieu avait opéré avec la capacité qu'Il lui avait donnée ; et ceci non seulement en puissance spirituelle positive, mais en toute sorte de travaux et de souffrances pour l'amour du Seigneur. Il est humiliant, mais quand même instructif, de voir le contraste entre la peine qu'a l'apôtre d'avoir à parler de la sorte, et le plaisir trop évident avec lequel tant de serviteurs de Christ se perdent dans des récits personnels qui semblent n'avoir pas d'autre but que de prouver leur propre habileté aux dépens du pauvre Mr. Untel ou Mr. Untel, et les grands sacrifices qu'ils ont faits pour la vérité, ou l'excellence supérieure de leur ligne d'action dans le témoignage de Christ. Dans nos jours de prétentions charnelles où l'on se réclame d'une spiritualité élevée et exclusive, il est bon que nos oreilles échappent à l'effort délibéré de rabaisser ceux qui sont résolus par grâce à exalter Christ, et Christ seulement, et à aimer tous ceux qui sont Siens, ayant en horreur tout travail partisan, que ce soit chez les meneurs ou chez leurs disciples.

Encore une fois, l'apôtre est instinctivement hostile à tout ce qui pouvait ressembler à de l'auto-exaltation, et qui impliquait nécessairement de parler de lui-même et de son œuvre. Il cherche à écarter leur façon de le prendre pour un insensé, mais s'ils ne veulent pas le lui concéder, « recevez-moi, même comme un insensé, afin que moi aussi je me glorifie un peu ». Les autres, étant des ouvriers trompeurs, cherchaient leur propre gloire ; l'apôtre n'écrivait que pour délivrer les saints de ce qui nuisait par en-dessous au Seigneur et qui enflait la chair. Néanmoins, ce n'était pas Christ, et c'était désagréable pour l'apôtre de ne pas être entièrement occupé de Lui. « Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais comme un insensé, dans cette assurance [dont j'use] en me glorifiant » (11:17). Il avait amplement de quoi se glorifier solidement ; mais ce n'était pas directement le Seigneur ; aussi c'était une épreuve pour lui, même si c'était nécessaire. Voilà ce qui semble être le vrai sens, et non pas du tout l'idée qu'il écrivait sans être inspiré. C'est par inspiration qu'il écrit ce qui lui était pénible du fait que son cœur était entièrement consacré à la gloire du Seigneur, et en même temps indigné par la fourberie de ces faux ministres, et par l'oreille que de

nombreux saints prêtaient à leurs insinuations. Les Corinthiens qui permettaient et appréciaient le discours hautain des détracteurs de Paul, n'avaient certainement pas le droit de se plaindre de l'aperçu rapide qu'il brossait de son travail et de ses souffrances, ainsi que de sa puissance et de son service.

« Puisque plusieurs se glorifient selon la chair, moi aussi je me glorifierai. Car vous supportez volontiers les insensés, étant sages vous-mêmes » (11:18-19). Les faux docteurs flattaient sans scrupule les saints, et se flattaient eux-mêmes. L'ironie de l'apôtre est un reproche des plus tranchants contre leur autosatisfaction. Il ne fallait pas chercher bien loin pour savoir où la folie résidait vraiment, et il n'y avait pas de doute à cet égard. Celui qui a Christ pour sa sagesse peut se permettre d'être pris, et de se prendre pour un insensé ; c'est là réellement la sagesse la plus vraie, dont manquaient totalement ceux qui exaltaient un docteur préféré à la place de Christ, et qui voulaient qu'on qualifie d'obéissance une pareille folie, abjecte et dangereuse. Chez les Juifs, dire qu'« il n'y a pas de Dieu », c'était être fou au pire sens du terme (Ps. 14:1) ; chez les chrétiens, mettre pratiquement le serviteur au-dessus du Maître, rendre au serviteur l'hommage dû seulement au Maître, voilà une réelle folie ; et c'en est une devenue courante quand, comme à Corinthe, on accepte que les ministres de Satan discréditent ceux qui servent vraiment Christ.

Rien de plus remarquable que la manière dont la chair se manifeste dans ces circonstances. Les mêmes saints qui étaient indociles sous l'autorité d'un vrai apôtre, étaient entièrement soumis quand il s'agissait de faux apôtres. « Car si quelqu'un vous asservit, si quelqu'un vous dévore, si quelqu'un prend votre bien, si quelqu'un s'élève, si quelqu'un vous frappe au visage, vous le supportez » (11:20). Voilà l'état de dégradation où étaient tombés beaucoup à Corinthe, chérissant les chaînes qu'ils ne voyaient pas ; car la chair est aveugle autant que folle, et elle aime ce qui est à elle, non pas ce qui est de Jésus Christ. Elle aime avoir un directeur pour la foi et le devoir — et elle n'aime pas avoir la conscience placée dans la présence de Dieu, soumise à la parole. Elle se soumet à l'esclavage de l'homme, si on lui permet parfois la licence. Elle ne connaît jamais vraiment la liberté dans l'Esprit ni n'en jouit. Elle ignore et supporte qu'on fasse des torts, par indulgence envers ses favoris, jusqu'aux pires injures et insultes, comme si tout cela représentait un haut degré de mérite religieux, alors que s'incliner devant un prêtre ou un pontife humain n'est que de l'absence de foi et de puissance. L'histoire de la chrétienté n'a fait que compléter le tableau esquissé par l'apôtre de ce que Satan avait opéré dans une certaine mesure à Corinthe.

L'apôtre revient enfin une nouvelle fois à lui-même et à son ministère, mais lentement. « Je le dis pour ce qui regarde le déshonneur, comme si nous, nous avons été faibles ; mais dans ce en quoi quelqu'un pourrait être osé [hardi] (je parle en insensé), moi aussi je suis osé [hardi] » (11:21). C'était la gloire de l'apôtre d'être faible afin que la puissance de Christ repose sur lui. Ses adversaires lui en faisaient un sujet de reproche, et il se courbait devant cela ; il était loin d'affecter cet esprit hautain qui en impose au gens ordinaires, selon l'habitude du monde ; l'esprit charnel donne du prix à cet esprit hautain. Mais l'apôtre s'excuse de parler en insensé, et il ajoute : « dans ce en quoi quelqu'un pourrait être osé [hardi] (je parle en insensé), moi aussi je suis osé [hardi] ». Il était peiné et honteux de faire allusion à ce qui était à lui, même si c'était vrai et béni, tandis que les autres célébraient leurs points forts avec la plus extrême vanité, alors qu'ils étaient mesquins et réellement méprisables par comparaison.

La prétention charnelle de ceux qui s'opposaient à l'apôtre se vantait de leur origine juive, comme le cléricalisme et les corruptions ecclésiastiques sont susceptibles de le faire virtuellement, si ce n'est pratiquement comme ici. Sachant que l'apôtre tournait tous les yeux vers Christ dans le ciel, Christ mort et ressuscité, il semble qu'ils avaient oublié la facilité avec laquelle l'apôtre pouvait réduire au silence de telles revendications de supériorité. « Sont-ils Hébreux ? — moi aussi. Sont-ils Israélites ? — moi aussi. Sont-ils la semence d'Abraham ? — moi aussi » (11:22). C'est un sommet en partant de la manière extérieure de désigner la nation élue [hébreux], puis en passant par le nom utilisé en interne [israélites] (la distinction de ces noms est faite assez clairement dans des passages tels que 1 Samuel 13:3-7, 19, 20 ; 14:21-24) jusqu'au nom [semence d'Abraham] en vertu duquel ils ont hérité

des promesses ; pourtant si chacun de ces titres lui sont appliqués de manière appropriée, c'est avec une brusquerie très vexante pour ses rivaux vaniteux. C'était du bas niveau en comparaison avec Christ, et l'apôtre le traite avec peu de respect, et passe à une revendication supérieure.

« Sont-ils ministres de Christ ? (je parle comme un homme hors de sens,) — moi outre mesure ; dans les travaux surabondamment, sous les coups excessivement, dans les prisons surabondamment, dans les morts souvent, (cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante [coups] moins un ; trois fois j'ai été battu de verges ; une fois j'ai été lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit dans les profondeurs de la mer) ; en voyages souvent, dans les périls sur les fleuves, dans les périls de la part des brigands, dans les périls de la part de mes compatriotes, dans les périls de la part des nations, dans les périls à la ville, dans les périls au désert, dans les périls en mer, dans les périls parmi de faux frères, en peine et en labeur, en veilles souvent, dans la faim et la soif, dans les jeûnes souvent, dans le froid et la nudité : outre ces choses exceptionnelles, il y a ce qui me tient assiégé tous les jours, la sollicitude pour toutes les assemblées. Qui est faible, que je ne sois faible aussi ? Qui est scandalisé, que moi aussi je ne brûle ? S'il faut se glorifier, je me glorifierai dans ce qui est de mon infirmité. Le Dieu et Père du Seigneur Jésus (lui qui est béni éternellement), sait que je ne mens point. À Damas, l'ethnarque du roi Arétas faisait garder la ville des Damascéniens, voulant se saisir de moi ; et je fus dévalé dans une corbeille par une fenêtre à travers la muraille, et j'échappai à ses mains » (11:23-33).

Quand l'œil passe en revue une telle liste de souffrances dans le travail pour Christ, lorsque le cœur cherche à réaliser ce que signifie effectivement « servir de libation » (2 Tim. 4:8), il n'est guère besoin de commentaires ici, mais plutôt d'actions de grâce pour la grâce accordée par Dieu à un homme ayant les mêmes passions que nous. « Servir de libation », autrement dit « servir d'aspersion sur un sacrifice », c'est ce dont l'apôtre parlait aux Philippiens, en étant joyeux et se réjouissant en commun avec tous les saints (Phil. 2:17), — non pas comme ici où la folie des Corinthiens déchirait son cœur outragé et lui arrachait à contrecœur l'histoire si profitable pour nous et pour tous, dont nous n'aurions autrement jamais rien su. Nous pouvons ainsi être humiliés en lisant ce qui fait honte à notre tiédeur.

Néanmoins, bien que le résumé soit bref et clair pour l'essentiel, la modestie blessée de l'apôtre, forcé de dévoiler une vie de souffrances sans égal, lui fait commencer sa tâche par des paroles d'excuse qui laissent échapper la peine que cela lui coûtait de parler de ses propres affaires. Il pose la question au sujet de ses adversaires : « Sont-ils ministres de Christ ? » et il répond, non pas en insensé, mais comme s'il tempêtait : « Moi outre mesure » (11:23a). Les commentateurs, anciens et modernes, prennent cela pour une comparaison. Or c'est justement ce que l'apôtre semble éviter soigneusement par l'emploi de la préposition utilisée adverbialement et par d'autres moyens ensuite. Il est impossible de concevoir une réponse plus sage et concluante du point de vue spirituel. Car il ne mentionne même pas ici l'extraordinaire puissance que le Seigneur lui avait donnée par l'Esprit pour traiter les cas de maladie, de mort et de démons — ni encore la vaste étendue et les immenses succès de son travail dans l'évangile ; mais il laisse de côté ses travaux surabondants pour se tourner vers les innombrables coups reçus, ses très nombreux emprisonnements, et ses expositions fréquentes à la mort. Ceux qui cherchaient à le discréditer pouvaient se vanter de leur érudition, de leur originalité, de leur logique, de leur imagination, de la profondeur de leur pensée ou du piquant de leurs illustrations. Ils pouvaient faire appel à des adeptes nombreux ou intelligents, à leur grande faveur auprès des femmes, à leur popularité auprès des hommes ; car ils cherchaient avant tout à détourner les disciples après eux. Se souciaient-ils des pauvres et des méprisés ? Prenaient-ils en compte les intérêts de Christ et de l'assemblée ?

La phraséologie de l'apôtre (comme le « moi outre mesure » du v. 23, et le sens de *παρεκτός* du v. 28, « extérieures » ou « supplémentaires » [ou : « exceptionnelles » selon JND]) peut être parfois difficile à saisir ou à rendre à cause de la brièveté et du caractère abrupt de l'apôtre qui ne pouvait supporter de s'appesantir sur un pareil sujet face à des adversaires indignes tenus en haute estime par beaucoup de saints. Mais il ne veut assurément pas dire que n'importe quel service valait mieux

que le service de Christ, car celui-ci était pour lui la plus grande gloire ; et le Seigneur Lui-même avait dit que quiconque veut être grand parmi eux devait être leur serviteur, et quiconque voulait être le premier devait être l'esclave de tous. Il ne voulait pas indiquer simplement qu'il était plus dévoué et plus travailleur que ses détracteurs, comme certains l'ont supposé. Il ne se comparait en réalité à personne ; mais s'excusant de parler d'une manière aussi contraire à celle d'un esprit sensé, il ne pouvait que se reconnaître comme ministre de Christ « outre mesure ». Sans doute le comparatif se rapporte à la fois aux « travaux » et aux « prisons », et même Bengel pensait que les faux apôtres ont connu cela comme Paul, mais dans une moindre mesure. Mais on a oublié que la langue grecque utilise souvent le comparatif sans que rien soit comparé, dans un sens exprimant purement l'intensité, là où nous devrions employer le qualificatif «très», «plutôt» ou d'autres similaires, avec la signification (si nous cherchons à combler l'ellipse) de « plus que d'habitude » ou « plus que d'ordinaire », etc. ; le contexte confirme ceci aussi bien que la portée morale. Car μάλλον ou πλέον (plus, ou davantage) auraient été plus naturels pour exprimer la supériorité comparative, tandis que υπερβαλλόντως (excessivement, v. 23) et πολλάκις (souvent, v. 23) juste après, s'opposent à l'idée de simple comparaison. Nous voyons en 10:12 ce que l'apôtre pensait des comparaisons, ce qui était leur manière de faire, non pas la sienne ; sa manière était absolument au-dessus, et cette habitude de faire des comparaisons est tellement inférieure à Christ ou au chrétien.

L'apôtre donne ensuite un aperçu sur des détails passés de sa course ; les autres l'y avaient contraint, ne pouvant guère anticiper une telle réponse à leur vaine gloire. Il leur fait honte, non par des miracles, mais par des souffrances. « Cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante [coups] moins un ; trois fois j'ai été battu de verges ; une fois j'ai été lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit dans les profondeurs de la mer » (11:24-25). Ce dernier péril, de même que les trois naufrages, était bien sûr antérieur à ce qui est décrit de manière si vivante en Actes 27, — bien que Grotius, par un singulier oubli, en parle comme si cela y était inclus. La seule lapidation a eu lieu à Lystre et est relatée en Actes 14. [... discussion sur la cohérence entre le récit des Actes et ce chapitre] Dans les Actes, nous n'avons qu'une des trois occasions où il a été battu de verges, mais aucune des cinq flagellations par les Juifs.

Quel tableau de labeurs incessants, désintéressés, pleins de souffrances est dressé par les quelques paroles qui suivent ! Devant un tel tableau, les exploits des héros de la terre pâlisent avec leur lumière inefficace ; ils sont accompagnés de coups puissants portés aux autres et de plans malins pour se mettre à l'abri ! « En voyages souvent, dans les périls sur les fleuves, dans les périls de la part des brigands, dans les périls de la part de mes compatriotes, dans les périls de la part des nations, dans les périls à la ville, dans les périls au désert, dans les périls en mer, dans les périls parmi de faux frères, en peine et en labeur, en veilles souvent, dans la faim et la soif, dans les jeûnes souvent, dans le froid et la nudité » (11:26-27). Pourtant celui qui a vécu toutes ces choses, c'est celui qui désapprouvait de parler de lui-même, le qualifiant de « folie », et qui exhortait en le pratiquant à ne faire qu'« une seule chose » : « Oubliant les choses qui sont derrière et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus » (Phil. 3:14). Il n'oubliait pas ses défaillances ni ses péchés, car cela est bon et salutaire pour le jugement de soi et comme témoignage de la grâce souveraine et de la fidélité de Dieu. Mais c'est uniquement par la folie d'autrui qu'il était contraint de rappeler sa carrière, ses épreuves, ses souffrances, et il le faisait dans la douceur, en remettant à leur place ses opposants, attendant si Dieu, peut-être, ne leur donnerait pas la repentance pour reconnaître la vérité (2 Tim. 2:25).

Pourtant, le cœur n'était pas seulement mis à l'épreuve par des cruautés de temps en temps de la part de ceux qui étaient ouvertement des ennemis ; son cœur était encore plus manifesté par ses voyages constants et infatigables, malgré les travaux et les dangers, d'un pays à l'autre parmi des nations facilement influencées par les Juifs prêts à s'enflammer contre l'évangile, tout cela s'ajoutant aux multiples épreuves du chemin. « En voyages souvent, dans les périls sur les fleuves, dans les périls de la part des brigands, dans les périls de la part de mes compatriotes, dans les périls de la part des nations, dans les périls à la ville, dans les périls au désert, dans les périls en mer, dans les périls

parmi de faux frères, en peine et en labeur, en veilles souvent, dans la faim et la soif, dans les jeûnes souvent, dans le froid et la nudité » (11:26-27). Combien les longs récits de tant de serviteurs des plus dévoués, autant anciens que modernes, sont pauvres par rapport à ces traits vivants venant du cœur du grand apôtre !

Pourtant la liste n'était pas exhaustive. « Outre ces choses exceptionnelles, il y a ce qui me tient assiégé tous les jours, la sollicitude pour toutes les assemblées » (11:28). [... discussion de traduction du mot sollicitude selon plusieurs auteurs] L'anxiété pour toutes les assemblées est l'explication de cette sollicitude journalière qui pesait sur l'apôtre. Il nous en donne alors un exemple. « Qui est faible, que je ne sois faible aussi ? Qui est scandalisé, que moi aussi je ne brûle ? » (11:29). S'ils étaient cruellement troublés par des scrupules, il pouvait entrer dans leurs difficultés, et il le faisait ; si l'un d'eux trébuchait par la conduite indigne des autres, son âme brûlait, remplie d'amour pour Christ et les saints, ayant horreur de l'égoïsme et de l'esprit de parti, et les haïssant même.

Était-ce de l'éloge de soi ? « S'il faut se glorifier, je me glorifierai dans ce qui est de mon infirmité. Le Dieu et Père du Seigneur Jésus (qui est béni éternellement), sait que je ne mens point. À Damas, l'ethnarque du roi Arétas faisait garder la ville des Damascéniens, voulant se saisir de moi ; et je fus dévalé dans une corbeille par une fenêtre à travers la muraille, et j'échappai à ses mains » (11:30-33). Sans doute, c'était une évasion remarquable au début de son ministère ; mais c'était bien la dernière chose que quelqu'un à la recherche de sa propre gloire aurait répétée et enregistrée pour toujours. Aucun visiteur angélique n'ouvrit les verrous et les barres des énormes portes, ni n'aveugla les yeux de la garnison : l'apôtre fut descendu dans un panier par une fenêtre dans la muraille de la ville. En vérité, il ne se glorifiait pas des grandes actions et discours de son ministère, mais de sa faiblesse et de la grâce du Seigneur. C'est d'autant plus remarquable à cause de la manière dont il se met immédiatement après à parler de ce qu'il avait été ravi au troisième ciel.

2 Corinthiens 12

Nous avons vu l'apôtre se glorifiant de ce qu'il n'avait aucune gloire aux yeux des hommes. Maintenant il passe abruptement de l'affaire où il avait été dévalé dans une corbeille pour échapper à un gouverneur Gentil, à la circonstance où il fut ravi au ciel pour une vision du Seigneur dans le paradis.

« Il est vrai qu'il est sans profit pour moi de me glorifier, car j'en viendrai à des visions et à des révélations du Seigneur. Je connais un homme en Christ, qui, il y a quatorze ans (si ce fut dans le corps, je ne sais ; si ce fut hors du corps, je ne sais ; Dieu le sait), [je connais] un tel homme qui a été ravi jusqu'au troisième ciel. Et je connais un tel homme, (si ce fut dans le corps, si ce fut hors du corps, je ne sais, Dieu le sait), — qu'il a été ravi dans le paradis, et a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer. Je me glorifierai au sujet d'un tel homme, mais je ne me glorifierai pas de moi-même, si ce n'est dans mes infirmités. Car quand je voudrais me glorifier, je ne serais pas insensé, car je dirais la vérité ; mais je m'en abstiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il me voit être ou de ce qu'il a pu entendre dire de moi » (12:1-6).

Le texte est plutôt incertain à cause de conflits de leçons. Mais la vérité communiquée court tout droit comme une charrue faisant son sillon, malgré toutes les pensées et sentiments charnels. Certes, ce en quoi l'apôtre se glorifie n'a rien d'agréable pour la nature, ni rien d'exaltant, ni rien de profitable humainement. La grâce seule caractérise les visions et les révélations du Seigneur, et c'est à elles qu'il voulait en venir. Pourtant même le fait de se glorifier doit être dans le Seigneur ; il n'y a aucune place pour la vaine gloire. « Je connais un homme en Christ », non pas « je connaissais » comme la version autorisée anglaise le comprend de travers si étrangement. Cependant même dans la forme de la première de ces expressions, celle utilisée réellement par l'apôtre pour communiquer le vrai sens, il évite soigneusement de se glorifier personnellement, tant et si bien que les traducteurs de la version autorisée semblent avoir imaginé qu'il ne parlait pas de lui-même, mais de quelqu'un d'autre.

Combien il est béni que Christ s'occupe du moi quant à ses besoins, sa culpabilité et sa ruine, pour délivrer de sa puissance, non seulement par le jugement du premier homme, mais par l'identification avec le Second ! Il est bon d'être redevable à la grâce d'un autre : qu'est-ce qu'être pour ainsi dire perdu dans la félicité de Christ ? Sans doute Paul a vécu la merveilleuse expérience à laquelle il fait allusion de manière si vivante ; mais il la formule de manière à dire à tout « homme en Christ » que c'est en substance son privilège, comme ce fut le sien en fait miraculeusement. En 2 Cor. 5:17-18, il nous est dit que, « si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles ; et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec Lui-même par Jésus Christ ». Ici, on a quelqu'un ravi au troisième ciel et entendant dans le paradis ce qu'il n'est pas possible (ou : légitime, ou :missible) à l'homme d'exprimer — des paroles ineffables. Il fut introduit dans cette sphère, même si les communications y sont au-delà de ce qui peut être communiqué maintenant ; mais il était d'une grande importance d'avoir la certitude de tout cela. Et lui, dont la sphère d'action était de faire connaître les conseils de Dieu quant à Christ et aux Siens pour le ciel, il lui fut ainsi permis d'entendre ce que tous ceux qui sont en Christ devraient connaître, par le moyen d'un tel témoin choisi, comme étant leur portion.

Toute l'allusion est à la fois particulière, sage et appropriée. « Je connais un homme en Christ, qui, il y a quatorze ans ». La foi ne se glorifie pas de visions et de révélations du Seigneur, pas plus que de ce qu'elle fait : les épreuves et les souffrances, on peut en parler si on est obligé, de même que de ce qui appartient à tout homme en Christ, bien qu'un seul eût la vision. David aussi ne dit pas un mot sur le lion et l'ours qu'il avait été rendu capable de tuer dans l'exercice de sa tâche humble, jusqu'à ce que ce fut nécessaire pour apaiser les craintes des autres, à la gloire de Dieu ; et pareillement l'apôtre n'a parlé de son expérience merveilleuse que de nombreuses années après ; d'autres moins spirituels en auraient parlé partout tout ce temps depuis lors, et encore plus. Qu'est-ce que les Corinthiens ou leurs corrupteurs n'auraient pas fait s'ils avaient eu une telle expérience !

Les prophètes d'autrefois ont aussi connu ce que c'est que de contempler des scènes étrangères à l'expérience de l'homme. Ainsi Ésaïe, l'année de la mort du roi Ozias (ch. 6), vit le Seigneur sur Son trône avec les séraphins au service de Sa gloire, afin de pouvoir rendre témoignage de manière adéquate au peuple du mal qui était le leur, — mais aussi de ce que l'Éternel-Messie, né de la vierge, établirait le royaume et délivrerait le peuple de ses péchés, à la gloire de Dieu. Ézéchiël aussi fut élevé entre terre et ciel et transporté à Jérusalem dans les visions de Dieu et du temple (Éz. 8 à 11 et 8:3), et plus tard en Chaldée (Éz. 11:24), et enfin sur la terre d'Israël (Éz. 40 à 48) pour voir le temple futur et la ville et la répartition du pays. Dans le Nouveau Testament, ce n'est pas seulement dans la grande prophétie de l'Apocalypse que nous retrouvons une analogie de ces voies de l'Esprit ; déjà dans les Actes nous voyons Sa puissance enlevant Philippe corporellement jusqu'à Azot ou Asdod, depuis l'une des routes menant de Jérusalem à Gaza. Quant à l'apôtre, il dit : « (si ce fut dans le corps, je ne sais ; si ce fut hors du corps, je ne sais ; Dieu le sait), [je connais] un tel homme qui a été ravi jusqu'au troisième ciel » (12:2). Quand l'apôtre dit « je ne sais », ce n'est pas qu'il s'agit d'une connaissance douteuse, mais d'une connaissance transcendante ; Dieu qui l'a donnée, a caché à l'apôtre si sa présence était seulement en esprit ou aussi corporelle. Certainement, s'il a été enlevé comme Philippe, il lui a été laissé un sentiment de la gloire tel qu'il était trop profond et trop éclatant pour être décrit par des paroles d'homme ou dans les circonstances actuelles. Corporellement ou non, il ne fut pas empêché de sentir la gloire, et de la sentir comme étant au-delà de la mesure de l'homme. Ceux qui seront glorifiés, jouiront là de tout avec Christ à Sa venue, dans des corps comme le Sien ; c'est là aussi que les saints n'ayant plus leur corps vont pour être avec Lui (ch. 5) ; c'est là aussi qu'a été enlevé Paul en tant qu'homme en Christ, mais c'était quand même Paul, réellement, comme apôtre et prophète, afin que nous puissions savoir maintenant ce qui a eu lieu. « Et je connais un tel homme, (si ce fut dans le corps, si ce fut hors du corps, je ne sais, Dieu le sait,) — qu'il a été ravi dans le paradis, et a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer » (12:3-4). Dans les mystères des païens d'autrefois, il y avait « des paroles inexprimables », mais c'était des formes étranges de langage pour alarmer et intimider l'esprit. Ici,

les choses interdisaient la communication comme s'élevant dans leur nature tout à fait au-dessus de tout ce qui nous entoure ou nous est naturel.

Littéralement l'apôtre ne dit pas qu'il se glorifie « d'un tel homme » ou « dans un tel homme », mais « au sujet d'un tel homme ». Ce n'est pas sans raison que Dieu a agi de cette manière envers Son serviteur, mais c'est à juste titre pour Lui-même : et Paul a été conduit par l'Esprit à en parler quatorze ans après pour répondre aux exigences du témoignage de Christ. C'était une grâce de lui donner ce privilège ; c'était une grâce de ne pas s'en vanter pour lui-même entre temps ; c'était une grâce de l'écrire maintenant, et de l'écrire dans la parole inspirée pour tous les saints de tous les temps. « Je me glorifierai au sujet d'un tel homme, mais je ne me glorifierai pas au sujet de moi-même, si ce n'est dans mes infirmités » (12:5). Ces infirmités, nous les avons eues au chapitre précédent ; elles étaient les souffrances d'amour à cause de Christ dans un corps faible, tout lui étant contraire, hommes et choses ; tout cela, Satan le disposait contre lui toujours habilement. Qu'ils sont beaux les pieds de tels hérauts de bonnes nouvelles ! Et encore, la philosophie et la religion n'y voyaient que matière à mépris, comme chez le Maître, ainsi chez le serviteur. Savons-nous ce que c'est que de vivre malgré le dénigrement de nos semblables ? Que ce soit cependant vraiment pour Christ et pour Sa gloire dans ceux qui sont Siens ! Rien n'est plus opposé à Christ, et pourtant si courant parmi les chrétiens, qu'un esprit prétentieux et tranchant, qui tient à se vanter d'une possession spéciale de la vérité qu'ils connaissent, alors même qu'elle les condamne avant tout. Dans un monde d'ombres et de fausseté, Dieu cherche la réalité ; Il cherche à ce que, là où règnent les ténèbres, on possède et reflète la lumière et la vérité qu'Il a révélées ; Il cherche l'amour divin là où on ne trouve que le moi, sous des formes souvent subtiles ; Il cherche la foi qui compte sur Lui selon Sa parole en face de toutes les difficultés et tous les dangers. Assurément c'est ainsi que l'apôtre vivait et travaillait, et c'est pour notre profit de voir dans ces deux épîtres combien un tel chemin est incompris, même parmi les saints, tandis qu'ils sont prompts à accueillir un esprit hautain et qui s'exalte lui-même, même s'il se permet des manières plutôt outrageantes à leur égard. Ainsi les Israélites, qui voulaient avoir un roi comme les nations, en reçurent un selon leur propre cœur, qui se servait lui-même au lieu de les gouverner dans la crainte du Seigneur,

« Car quand je voudrais me glorifier, je ne serais pas insensé, car je dirais la vérité ; mais je m'en abstiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il me voit être ou de ce qu'il a pu entendre dire de moi » (12:6). Le serviteur était jaloux de la gloire de son Maître, d'où sa réticence à nous dire beaucoup de choses qui nous auraient intéressés au plus haut degré. « Pour moi », pouvait-il dire comme aucun autre depuis, ni aucun à l'époque, ni aucun auparavant, « Pour moi, vivre c'est Christ » (Phil. 1:21) ; et il y veillait autant dans son ministère public que dans sa marche privée. Il avait beaucoup à dire « au sujet d'un homme en Christ », comme il le fait ailleurs ; et c'est ainsi qu'il se glorifie ici, car ici tout est par grâce. « Car qui est-ce qui met de la différence entre toi [et un autre] ? Et qu'as-tu, que tu n'aies reçu ? Et si aussi tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu, comme si tu ne l'avais pas reçu ? » (1 Cor. 4:7). Mais même ici, bien que disant seulement la vérité, il s'abstient de peur que quelqu'un ne l'estime au-delà de ce qu'il voyait ou entendait de lui. Tel est l'effet d'une vie passée dans la foi de Christ et de Son amour.

Nous avons vu la puissance spirituelle et le tact avec lesquels l'apôtre parle de se glorifier, comment il imbrique étroitement « l'homme en Christ » avec ce qui lui était propre, de manière à éliminer tout ce qui est glorification du moi ou glorification charnelle, et pourtant de manière à fournir, en substance, à tout saint qui a l'intelligence de ses privilèges, le même privilège conscient que celui qu'il avait reçu lui-même miraculeusement. Maintenant, il passe à ce contrepois que la sagesse du Seigneur avait rattaché à son expérience personnelle afin d'en empêcher l'utilisation abusive ; car la chair était aussi mauvaise chez l'apôtre que chez n'importe qui, et elle nécessitait que le Seigneur s'en occupe autant que chez les Corinthiens, bien que différemment dans la forme.

« Et afin que je ne m'enorgueillisse pas à cause de l'extraordinaire des révélations, il m'a été donné une écharde [ou : aiguillon] pour la chair, un ange de Satan pour me souffleter, afin que je ne m'enorgueillisse pas (*). À ce sujet j'ai supplié trois fois le Seigneur, afin qu'elle se retirât de moi ; et il

m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité. Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi. C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ : car quand je suis faible, alors je suis fort » (12:7-10).

(*) Le dernier membre de phrase est omis par les meilleurs manuscrits A D E F G, etc., la Vulgate, etc. ; mais on ne peut guère douter que ce fut fait par erreur pour corriger une répétition supposée, alors que celle-ci était voulue pour insister. C'est un fait instructif.

Ici au moins il n'y a pas d'ambiguïté, aucune mention mystérieusement habile. Paul ne se glorifie de rien ici-bas, si ce n'est dans ses faiblesses, et il précise en effet une épreuve particulière, une écharde, si ce n'est un aiguillon, pour la chair, envoyé pour l'amoinrir aux yeux des autres, le rendant méprisable dans sa prédication, selon ce qu'il paraît d'après d'autres passages. Avec cela il y a une irrégularité extraordinaire dans l'expression même qu'il est plus facile de paraphraser que de traduire de manière coulante, si l'on adopte avec certains $\delta\iota\acute{o}$ = « c'est pourquoi » après « révélations » et avant « afin que », pour écrire « ... à cause de l'extraordinaire des révélations, c'est pourquoi il m'a été donné une écharde ... ». Les Réviseurs de la version autorisée anglaise traitent cela ingénieusement : « Et en raison de l'extraordinaire grandeur des révélations — c'est pourquoi, afin que je ne m'exalte pas trop, il a été donné... », etc. Sinon, en acceptant aussi ce « c'est pourquoi », Lachmann a été conduit à faire du verset 6 une parenthèse, et à connecter la première phrase du verset 7 à la fin du verset 5 ; puis la nouvelle phrase commence par « C'est pourquoi afin que je ne m'enorgueillisse pas... » ce qui bien sûr donne un sens simple...

On notera que, dans la première partie du chapitre, il est fait allusion à ce qui était de la communion avec la présence de Dieu, — non pas un sujet à communiquer à Ses enfants ; et dans cette communion le corps n'avait aucune part. Ce qu'il a vu et entendu était tellement en dehors de la sphère du corps, que l'apôtre n'a pas su s'il était dans le corps ou hors de celui-ci. Qu'il fût un homme en Christ favorisé à ce point, il le savait ; mais que ce fut dans le corps ou en dehors du corps, il ne le savait pas. Qu'est-ce qui pourrait lui faire sentir plus nettement que toute la puissance de jouissance est en Dieu ?

Pourtant la chair pouvait opérer à la suite de cela, même dans un saint, et elle pouvait susurrer que personne auparavant n'avait jamais été ainsi ravi au troisième ciel. C'est pourquoi, de peur que par l'extraordinaire des révélations il ne s'enorgueillisse, il lui a été donné ce qui était à la fois extraordinairement douloureux et humiliant. La nature de l'écharde dans la chair dans le cas de Paul n'est pas précisée volontairement, même si l'on peut plus ou moins deviner sa nature ; mais son but moral, l'effet recherché, ne sont pas douteux. Cette réticence sur la nature de l'écharde a un motif sage, car il y a là un principe général de la manière divine d'agir, la forme étant adaptée à chaque personne ainsi traitée. Si d'un côté il est parlé d'un messenger de Satan, d'un autre côté quelque chose est donné. Si l'ennemi prend plaisir à la douleur d'un serviteur de Dieu ou d'un enfant de Dieu, Lui travaille assurément, y compris par le moyen de ce qui afflige tant la chair, pour la plus profonde bénédiction de l'âme.

Des leçons, qui n'étaient précédemment pas apprises du tout, ou qu'imparfaitement, sont maintenant enseignées. « À ce sujet j'ai supplié trois fois le Seigneur, afin qu'elle se retirât de moi ; et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité » (12:8-9a). Combien cela nous rappelle ce qui était encore plus merveilleux, et même d'une perfection absolue : le cas du Seigneur Lui-même quand il pria trois fois que, si le Père le voulait, la coupe passât loin de Lui. Alors, il ne pouvait pas, il ne devait pas, en être autrement ; car comment Le Seigneur qui, en tant que Fils, connaissait l'amour du Père, aurait-il pu chercher à écarter le jugement impitoyable à cause du péché ? Le Seigneur, dans cette souffrance infinie selon la volonté de Dieu, et en accomplissant celle-ci, ne pouvait qu'être seul ; mais dans le cas qui nous occupe, celui de l'apôtre, nous avons ce qui nous concerne établi en principe ; et ce doit être notre position par grâce, si vraiment nous devons être préservés de la leçon plus humiliante de ce qu'est la chair par une chute positive, comme celle de Pierre. Il y a des privilèges extrêmement précieux donnés au chrétien. Et le danger ne réside pas

dans l'entrée de l'âme dans leur jouissance, mais dans notre réflexion naturelle sur leur possession après en avoir joui. C'est pourquoi Dieu sait comment utiliser en grâce ce par quoi Satan veut blesser, comme dans le cas de Job. Seulement ici, c'est beaucoup plus profond et plus triomphant, comme cela doit être, maintenant que Christ est venu, et que la rédemption est accomplie. Il n'y a pas seulement l'exercice et le maintien de la dépendance de Dieu, ni une simple résignation à une épreuve inévitable, mais la démonstration pratique de la suffisance de la grâce, et de la puissance de Christ rendue parfaite dans l'infirmité ou la faiblesse.

Ainsi, lui qui ressentait plus sobrement et profondément que quiconque l'ait jamais fait, il peut dire : « Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure [litt.: étende tabernacle] sur moi » (12:9b). C'est infiniment plus que vaincre de puissants ennemis par la foi et par la patience. C'est prendre plaisir à ce qui est très éprouvant et accablant pour la nature, afin que la force de Christ soit manifestée. Là où la chair pourrait s'élever, elle est mise par terre. C'est dans un tel traitement envers nous que se trouve la vie de l'Esprit, mais Christ rend l'amer doux, et Sa puissance peut faire sa demeure en nous quand nous acceptons notre néant, et que nous y trouvons notre joie pourvu que ce ne soit qu'à Sa louange et à Sa gloire. Pratiquement il n'y a rien d'aussi profitable pour l'âme ; et l'apôtre exerçait son ministère de la manière la plus efficace qui soit en tirant ainsi de sa profonde expérience la vraie glorification du saint, telle qu'il la connaissait journallement dans sa vie devant Dieu et dans Ses voies avec Lui. Qu'en connaissaient-ils ceux qui se vantaient d'eux-mêmes ou de leurs meneurs à Corinthe et qui dénigraient le vrai chemin de Christ auquel l'apôtre s'attachait fidèlement ? Ils se seraient volontiers persuadés de l'idée qu'un tel dévouement et une telle souffrance n'étaient que les excentricités d'un esprit déséquilibré, causant des dommages à l'évangile, plutôt qu'un témoignage vrai et agréable pour Christ. Mais, qu'ils écoutent bon gré mal gré, il veut leur dire et nous dire, sans être ébranlé, ce que c'est que vivre Christ. « C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ : car quand je suis faible, alors je suis fort » (12:10). Le christianisme pratique est tout autant par la foi que la délivrance. Tout est par grâce, même si les chemins diffèrent. À tous égards, Christ est tout. Seulement en rédemption, Il a souffert pour nous ; dans le chemin de la foi, nous souffrons avec Lui, et peut-être pour Lui. Bienheureux ceux qui souffrent ainsi maintenant, que ce soit pour la justice ou pour Son nom.

Mais l'apôtre ne parlait-il pas au sujet de lui-même, de ce que la grâce lui avait donné de souffrir ? N'était-ce pas parler de ce qu'il appelle les faiblesses, les insultes, les nécessités, les persécutions et les détresses pour Christ, mais de son côté à lui ?

« Je suis devenu insensé : vous m'y avez contraint ; car moi, j'aurais dû être recommandé par vous ; car je n'ai été en rien moindre que les plus excellents apôtres, quoique je ne sois rien. Certainement les signes d'un apôtre ont été opérés au milieu de vous avec toute patience, [par] des signes, et des prodiges, et des miracles. Car en quoi avez-vous été inférieurs aux autres assemblées, sinon en ce que moi-même je ne vous ai pas été à charge ? Pardonnez-moi ce tort » (12:11-13).

Ce n'est pas de l'ironie, mais le sentiment sincère et profond de quelqu'un dont le cœur brûlait avec un sens donné de Dieu de ce que Christ est, et de l'amour pour les saints, et qui était obligé de parler de lui par ceux mêmes qui auraient plutôt dû être prompts à le défendre, lui et son service d'amour. C'était d'autant plus douloureux qu'il ne traitait pas du péché dans l'homme réglé par la justice de Dieu en Christ, mais de l'entière faiblesse (ou : infirmité) chez le chrétien faisant place à la force de Christ. À cet égard, les saints de Corinthe étaient même sur un terrain semblable au monde, le monde païen autour d'eux. Ils se glorifiaient des choses intellectuelles, de l'érudition, de l'éloquence — en bref de ce qui est dans l'homme. Ils n'avaient jamais appliqué pratiquement la croix du Christ pour juger cela, sauf pour autant que la grâce avait pu commencer son travail par la première épître ; et nous avons besoin de Sa gloire en haut, comme le montre cette seconde épître, pour faire face à fond aux prétentions de la chair (voir 2 Cor. 4 et 5). L'apôtre était si loin de nier la

faiblesse (ou : infirmité) que certains détracteurs lui reprochaient, que lui-même insistait dessus comme étant la condition de la manifestation de la puissance du Christ.

C'était donc une vraie ignorance coupable que de mettre l'apôtre en contraste, quant à cette faiblesse, avec les plus excellents apôtres. Au contraire il n'était en rien moindre qu'eux, bien que, comme il le dit, il ne soit rien, et même tout à fait content qu'il en soit ainsi. Ce après quoi son cœur soupirait, c'était la gloire de Christ, la force de Christ, non pas la sienne. Comme plus tard en Phil. 3 (v. 9), son désir était d'être trouvé en Lui, n'ayant pas sa justice à lui qui était de la loi, mais la justice qui est par la foi en Christ, la justice qui vient de Dieu moyennant la foi ; de même ici, il ne voulait pas être si possible fort par lui-même, mais faible afin de pouvoir être fort par Christ. Il voulait se glorifier d'un homme en Christ, mais en lui-même il ne voulait se glorifier de rien sinon de ses infirmités.

La puissance naturelle est en effet aussi détestable dans le service de Christ, que l'est la propre justice dans la justification : celle-ci nie Christ *pour* nous, la première nie Christ *en* nous, ou plutôt elle nie Sa puissance reposant *sur* nous lorsque nous ressentons notre faiblesse, et même notre néant. Rien ne peut être plus opposé au sentiment et au raisonnement de la chair et du sang. La nature humaine n'aime pas ce qui est humiliant et douloureux ; elle aime la facilité ou l'honneur. Poursuivre dans les difficultés, ne dépendre que du Seigneur, voilà qui est tout à fait éprouvant, quand on n'est pas délivré mais qu'on supporte, afin qu'il soit glorifié et que nous puissions faire l'expérience de la suffisance de Sa grâce. Telle est le vrai chemin de la puissance, et Paul y a marché comme aucun autre ne l'a fait depuis, parmi ceux chez qui le premier homme est susceptible d'être fort ; pour d'autres, la confusion ou les perplexités sont d'autant plus grandes que le Second homme semble en même temps fort ; enfin il y a des conséquences graves pour ceux qui acceptent l'activité des deux Adams comme ce qui est juste et désirable, en vue d'être admiré parmi les chrétiens et pour le service de Christ. Combien était différente l'expérience de Paul qui prenait plaisir à tout ce qui, pour l'amour de Christ, le rendait méprisé devant les autres, et en lui-même écrasé — quand je suis faible, alors je suis fort !

Pourtant l'apôtre aurait de loin préféré ne pas dire un mot de lui, même pour ne parler que de son chemin éprouvant de souffrance, préférant aussi rester absolument silencieux sur lui-même, sur sa famille, sur ses connaissances et sur ses actes. C'était les Corinthiens qui l'obligeaient à parler, et c'était pour leur profit, même si cela prenait la forme de reproche (12:11). Paul n'était pas inférieur aux autres apôtres, même les plus excellents, d'autant plus qu'il n'était rien, — non pas malgré qu'il ne soit rien (12:11) ; de leur côté les Corinthiens n'étaient pas inférieurs aux assemblées, sauf en ce que Paul ne leur était pas à charge (12:13a). Et leur montrant que les signes d'un apôtre avaient été opérés parmi eux en toute patience à la fois par des signes et des prodiges et des miracles (12:12), il leur demande en conséquence de lui pardonner le tort de n'avoir jamais accepté le soutien et les faveurs de cette assemblée riche (12:13b). Tout cela est calme, digne, plein d'amour, mais accablant dans sa manière de dévoiler et réprimander leur orgueil charnel, ainsi que leur empressement à reprendre des insinuations contre lui, alors qu'ils auraient plutôt dû le défendre quand il était attaqué.

« Voici, cette troisième fois, je suis prêt à aller auprès de vous ; et je ne vous serai pas à charge, car je ne cherche pas vos biens, mais vous-mêmes ; car ce ne sont pas les enfants qui doivent amasser pour leurs parents, mais les parents pour leurs enfants. Or moi, très volontiers je dépenserai et je serai entièrement dépensé pour vos âmes, si même, vous aimant beaucoup plus, je devais être moins aimé » (12:14-15).

Le serviteur (s'il revisitait enfin Corinthe) trouverait encore sa joie dans ce qui a été la part de son Maître, et il donnerait plutôt que de recevoir (Actes 20:35) : bien qu'ayant le droit de vivre de l'évangile et d'être pris en charge par l'assemblée, il renoncerait à son droit au milieu de ceux qui pourraient en faire mauvais usage ou mal le comprendre, pour le déshonneur de Christ. Il serait comme un parent ayant une affection désintéressée envers ses enfants. Il agirait comme le Seigneur

qui avait d'autant plus d'amour que les autres le haïssaient, malgré toute la peine qu'il avait à trouver les saints tellement semblables au monde. Combien Paul « imitait » Christ de très près !

« Mais soit ! Moi, je ne vous ai pas été à charge, mais, étant rusé, je vous ai pris par finesse. Me suis-je enrichi à vos dépens par aucun de ceux que je vous ai envoyés ? J'ai prié Tite et j'ai envoyé le frère avec lui. Tite s'est-il enrichi à vos dépens ? N'avons-nous pas marché dans le même esprit ? N'avons-nous pas marché sur les mêmes traces ? » (12:16-18).

Ici l'apôtre réfute l'insinuation méchante et rusée de ceux qui l'accusaient de tirer profit indirectement par le moyen de ses amis. Il rejette un tel déshonneur. Une pareille ruse était loin de ses pensées, bien que les accusateurs semblent bien l'en avoir soupçonner ; car qu'est-ce que la malice dans le cœur n'ose pas penser et dire ? Ils savaient bien que Tite et son compagnon marchaient au milieu d'eux avec une abnégation proche de la sienne. Il n'est pas étonnant que ce témoin infatigable de la gloire de Christ abhorât du fond de son cœur la contrainte navrante qui tirait ces paroles de sa plume ; mais nous devons en tirer profit, tout autant que ceux à qui elles s'adressaient en premier. Il y a beaucoup de saints comme ceux de Corinthe : où est le serviteur comme lui qui plaide ainsi pour Christ et comme Christ ?

On ne peut rien concevoir de plus faux que les impressions reçues par les Corinthiens au sujet de celui à qui ils étaient si profondément redevables ; et cela provenait de la rivalité de gens qui se vantaient beaucoup, alors que, comme d'habitude, ils n'avaient pas grand'chose de réel, sinon rien, pour se glorifier. Il en était ainsi, même dans ces premiers jours, — des jours souvent si beaux selon une estimation superficielle, sauf pour les yeux encore plus superficiels qui, trompés par de la théorie, s'attendent à des progrès dans la chrétienté, et dégradent le passé pour exalter le présent et spéculer sur l'avenir. Des faits positifs, de poids, et même notoires étaient tout à fait opposés à ce que présentaient à tort ses adversaires ; personne n'aurait dû savoir mieux que les Corinthiens combien toute cette médisance était sans fondement. Ce serait incompréhensible si l'on ne connaissait pas la faiblesse naturelle et la propension des masses à tomber sous des paroles pompeuses, et l'activité subtile de l'ennemi qui tire avantage de la chair pour ruiner l'église et en faire un instrument de honte contre le Seigneur, au lieu d'être un témoin en grâce de Sa gloire. C'est la raison pour laquelle l'apôtre s'abaisse à réfuter cette sottise misérable. Mais il était jaloux de peur que cela aussi soit mal interprété, alors se met-il ensuite à prémunir contre ses calomnieurs au moyen d'un bref avertissement.

« Vous avez longtemps pensé que nous nous justifions auprès de vous. Nous parlons devant Dieu en Christ, et toutes choses, bien-aimés, pour votre édification. Car je crains que, quand j'arriverai, je ne vous trouve pas tels que je voudrais, et que moi je ne sois trouvé par vous tel que vous ne voudriez pas, [et] qu'il n'y ait des querelles, des jalousies, des colères, des intrigues, des médisances, des insinuations, des enflures d'orgueil, des désordres, et qu'étant de nouveau revenu [au milieu de vous], mon Dieu ne m'humilie quant à vous, et que je ne sois affligé à l'occasion de plusieurs de ceux qui ont péché auparavant et qui ne se sont pas repentis de l'impureté et de la fornication et de l'impudicité qu'ils ont commises » (12:19-21).

On ne doit pas se poser de question, je pense, quant à ce qu'il faut lire au verset 19. Ce n'est pas « à nouveau », comme dans la Version anglaise Autorisée, mais « longtemps », qui ne convient pas à la forme interrogative. Si d'autres cherchaient à se justifier eux-mêmes, ce n'était pas le cas de l'apôtre, quelles que fussent leurs suppositions. Car ceux qui ne sont pas occupés avec Christ imaginent facilement que les autres sont pleins de ce qui remplit leurs propres pensées. Celui sur qui ils portaient un jugement erroné, se tourne vers la présence de Dieu, et sous Ses yeux, il parle en Christ. Son discours n'était pas seulement prononcé dans la conscience de la présence divine, mais il était caractérisé par Christ, non pas par l'homme naturel. La pensée exprimée dans ce verset ne semble pas être celle d'un discours « en Son nom », ce qui ne serait pas non plus en conformité avec Sa doctrine ; il se tenait consciemment en face du tribunal le plus élevé, et parlait donc en Christ, non pas dans la chair. Expédiant ainsi toute l'autosatisfaction qu'ils pouvaient avoir à le juger, il rejette

avec autant de soin toute pensée d'intérêt personnel ou de peur : « toutes choses, bien-aimés, pour votre édification ». L'amour ne manque jamais, et il édifie. C'est pour cela qu'il parlait, travaillait et souffrait.

Et il le faisait d'autant plus qu'il ne pouvait qu'avoir les plus graves appréhensions sur plusieurs à Corinthe, quels que soient ses espoirs consolants à l'égard des autres. « Car je crains que, quand j'arriverai, je ne vous trouve pas tels que je voudrais, et que moi je ne sois trouvé par vous tel que vous ne voudriez pas » (12:20a). C'était la crainte de leur état et de ses conséquences pour eux-mêmes et pour son propre cœur, qui l'avait empêché d'aller chez eux quand il en avait eu l'intention ; et depuis, le retard l'avait longtemps exposé à des médisances. Le travail de la grâce qui restaure s'accomplissait entre temps, mais il craignait qu'il ne fût pas encore complet, et que beaucoup de ce qui restait de travers ne fût encore que peu, ou pas du tout, jugé chez un grand nombre. Car il préférait venir en amour et dans un esprit de douceur, qu'avec la verge que leur état pouvait exiger. S'il trouvait certains défaillants, non pas simplement dans la grâce, mais dans la justice, ceux qui faisaient ainsi honte au Seigneur devaient être ainsi malvenus pour Ses serviteurs, et il devait le leur prouver en défendant Son nom. Les maux encore à l'œuvre auxquels il fait allusion sont ceux au sujet desquels il avait fait des réprimandes impitoyables dans sa première épître ; les querelles et les jalousies, les accès de passion coléreuse et les intrigues, les calomnies ouvertes et les insinuations cachées, les manifestations d'insolence orgueilleuse, et les désordres manifestes. Voilà une longue liste de tristes maux ; or combien d'entre eux peuvent bien vite caractériser les vrais croyants, là où un ou plusieurs partis sont en train de récupérer, propager et donner efficace à la parole de meneurs !

Certains trouvent difficile de concilier les expressions chaleureuses de confiance remplie d'amour qu'on trouve ailleurs, surtout dans la partie centrale de l'épître, avec ces pressentiments. Ils s'aventurent même à imaginer que la dernière partie de l'épître depuis le ch. 10 aurait formé une autre lettre écrite à une époque différente, et dans des circonstances très différentes de celles supposées dans la première partie de l'épître, — ou du moins qu'une période considérable se serait écoulée entre les moments où ces deux parties ont été écrites. Or il n'y a vraiment pas de difficulté particulière, étant donné que l'apôtre ne parle pas ici de tous, mais de plusieurs, et le lecteur attentif ne manquera pas de discerner que, déjà dans les premiers chapitres de la première partie, on trouve suffisamment de quoi le préparer à ces inquiétudes solennelles qui se pressent dans l'esprit de l'apôtre avant qu'il termine l'épître par ses appels d'adieux.

En effet, il a été fait l'excellente remarque au sujet de ce chapitre, qu'en vérité on y voit des contrastes très frappants parmi ceux qui portent le nom du Seigneur. Il y a, d'une part, l'homme en Christ, vu dans une mesure extraordinaire de jouissance des privilèges chrétiens ; il y a, d'autre part, la manifestation si affligeante du pire état pratique possible des saints dans la violence et la corruption ; et entre ces deux extrêmes, il y a le chemin du saint, réduit à rien afin que la puissance de Christ puisse reposer sur lui. Ainsi, il n'y a vraiment pas de difficulté pour ceux qui acceptent la parole de Dieu en simplicité ; et l'activité intellectuelle qui collectionne les objections est spirituellement aussi infirme et inintelligente que déshonorante pour le Seigneur.

Le verset 21 semble naturellement incompatible avec l'idée qu'une seconde visite ait eu lieu, bien qu'on admette généralement que l'apôtre avait déjà eu l'intention de faire cette visite. « De nouveau » va de pair avec « revenu », non pas avec « m'humilie », même si certains préfèrent l'appliquer à la phrase entière. Quelle expression d'amour se cache dans les paroles de l'apôtre ! Trouver des saints ainsi dans le péché, c'était Dieu en train de l'humilier en leur présence, non pas eux dans la sienne, selon l'apparence des faits. Or il sentait, comme il parlait : « en Christ ». C'était Dieu qui l'humiliait par la mauvaise condition de ses saints, et par ce qu'elle rendait nécessaire. Et que dit-il en pensant aux formes les plus grossières de cette condition ? « Que je ne sois affligé à l'occasion de plusieurs de ceux qui ont péché auparavant et qui ne se sont pas repentis de l'impureté et de la fornication et de l'impudicité qu'ils ont commises » (12:21b). Ce n'est pas que sa main manquera à manier la verge, mais ce serait sûrement avec un cœur blessé, saignant à cause du mal

sans vergogne qui se trouvait parmi ceux qui invoquaient le nom du Seigneur. Sans doute les corruptions caractérisaient la Corinthe païenne ; et les vieilles habitudes reviennent vite, y compris chez les jeunes convertis, lorsque le cœur se détourne de Christ vers d'autres objets. Mais les fois faibles sont-elles nombreuses ? Car la foi est ce qui est vainqueur ; et ils étaient vaincus par le mal, au lieu de surmonter le mal par le bien. La nature est un moyen important dont se sert l'ennemi ; mais le Saint Esprit élève au-dessus tous les obstacles, formant, exerçant, et fortifiant la vie nouvelle que nous avons en Christ notre Seigneur.

2 Corinthiens 13

L'apôtre revient à son intention de visiter les saints de Corinthe encore une fois, et il le fait de manière à donner une force solennelle à sa visite quand elle aurait lieu.

« C'est ici la troisième fois que je viens à vous : par la bouche de deux ou de trois témoins toute affaire sera établie. J'ai déjà dit, et je dis à l'avance, comme si j'étais présent pour la seconde fois, et maintenant étant absent, à ceux qui ont péché auparavant et à tous les autres, que si je viens encore une fois, je n'épargnerai pas. Puisque vous cherchez une preuve que Christ parle en moi (lequel n'est pas faible envers vous, mais puissant au milieu de vous ; car même s'il a été crucifié en infirmité, néanmoins il vit par la puissance de Dieu ; car aussi nous, nous sommes faibles en lui, mais nous vivrons avec lui, par la puissance de Dieu envers vous), examinez-vous vous-mêmes, [et voyez] si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous-mêmes. Ne reconnaissez-vous pas à l'égard de vous-mêmes que Jésus Christ est en vous ? à moins que vous ne soyez des réprouvés » (13:1-5).

Il a déjà été expliqué pourquoi la deuxième visite n'avait pas pu avoir lieu. C'était pour les épargner qu'il n'était pas venu. Quand il les revisiterait, ils ne devraient pas s'attendre à une telle mansuétude. Sa patience avait été mal interprétée par certains, et d'autres en avaient profité. Mais cette troisième fois, il allait venir ; et quand il viendrait, tout serait établi avec les preuves qui conviennent. Les avertissements qu'il avait donnés précédemment, non seulement à ceux qui avaient péché auparavant, mais à tous les autres, ne faisaient que renforcer sa détermination à ne pas épargner quand il reviendrait. Le langage utilisé exprime très naturellement qu'il n'était pas allé à Corinthe au moment prévu pour sa seconde visite. C'est pourquoi il dit : « J'ai déjà dit, et je dis à l'avance, comme si j'étais présent pour la seconde fois, et maintenant étant absent, à ceux qui ont péché auparavant et à tous les autres », etc. (13:2). Il n'y a pas de raison apparente, à mon avis, de dire que cette visite serait littéralement une troisième visite, — il s'agirait plutôt au contraire de la seconde visite en fait, bien que la troisième en intention.

Cela facilite beaucoup la compréhension de voir qu'il y a une parenthèse, marquée ou non extérieurement, après la première proposition du v. 3, laquelle s'étend jusqu'à la fin du v. 4, de sorte que la première proposition du v. 3 se relie en fait au v. 5 : « Puisque vous cherchez une preuve que Christ parle en moi..... examinez-vous vous-mêmes, [et voyez] si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous-mêmes ». C'est une notification finale, et en même temps une réponse à leur mise en cause indigne de l'apostolat de Paul. Voulaient-ils une preuve que Christ parlait en lui ? N'étaient-ils pas eux-mêmes une preuve suffisante ? Christ n'avait-il pas parlé à leurs âmes dans ce serviteur, le Sien, qui avait été le premier à faire entendre Sa voix à Corinthe ? Ils ne mettaient pas du tout en doute le fait qu'ils étaient dans la foi ; or que eux soient dans la foi, et que lui soit un apôtre, ces deux choses étaient également certaines — sinon pour les autres, à coup sûr pour eux. Les nombreux Corinthiens qui, à l'ouïe de l'apôtre, avaient cru au Seigneur Jésus Christ, devaient être les derniers à contredire le messager, s'ils appréciaient à la fois le message et Celui qui envoyait le messager. S'ils étaient réprouvés, ayant confessé Christ en vain, son appel était sans force, car toute sa puissance provenait de leur confiance que Christ était en eux comme fruit de la prédication de l'apôtre.

Cela montre aussi l'absence complète de fondement de l'abus qu'on fait trop communément de ce passage et de 1 Corinthiens 11:28, pour appuyer un examen de conscience accompagné de doutes ; c'est ce qu'on entend souvent, non seulement dans des récits vécus de certaines âmes, mais

aussi dans l'enseignement d'écoles doctrinales, par ailleurs opposées entre elles. On nous dit que nous sommes enseignés ici à nous examiner pour voir si nous ne sommes pas trop confiants : dans la première épître aux Corinthiens, l'apôtre n'appelle-t-il pas chacun à avoir l'habitude de s'examiner et de s'éprouver avant de participer à la Cène du Seigneur ? Et cet appel spécial ne se continue-t-il pas par l'exhortation générale de la seconde épître à s'examiner et à s'éprouver si l'on est dans la foi ? [voilà ce qu'on dit] — La vérité est que l'examen du contexte dans les deux épîtres fait disparaître l'erreur dans les deux cas — une erreur qui s'attaque directement à la paix du croyant, si ce n'est aussi à la vérité de l'évangile. Car l'Évangile est envoyé par Dieu, fondé sur la gloire personnelle et l'œuvre de Son Fils, pour amener le croyant dans la communion avec le Père et le Fils dans une pleine liberté de cœur et avec une conscience purifiée. Ces interprétations erronées, sous prétexte d'un soin jaloux pour la sainteté, tendent directement à plonger l'âme dans le doute par l'effet des questions qu'elle se pose sur elle-même.

Quel est donc l'enseignement respectif de ces passages ?

1 Corinthiens 11:28-31 enseigne le devoir, le besoin et la valeur qu'il y a pour chaque chrétien à s'éprouver par la vérité solennelle de la mort du Seigneur exprimée, confessée et goûtée dans la Cène. Comment passer légèrement sur le péché quel qu'il soit, ne serait-ce que de la légèreté en parole ou en acte, en présence de cette mort où ce péché a subi le jugement impitoyable de Dieu pour notre salut ? Il ne suffit pas de confesser nos fautes à Dieu, ou à un homme le cas échéant ; d'un côté, nous discernons [ou : distinguons] le corps, le corps du Seigneur, dans cette fête sainte ayant pour objet ce qui nous rend libre, — cette fête que nous ne pouvons jamais négliger sans déshonorer Celui qui est mort pour nous ; d'un autre côté, nous sommes alors appelés à nous examiner, et à scruter les ressorts intérieurs et les motivations de tout, et pas seulement le mal qui est apparu aux autres. Mais cet examen intime de soi, auquel nous sommes chacun appelés pour participer à la Cène du Seigneur, est effectué expressément sur une base de foi, et il ne s'applique pas du tout aux incrédules. Cette application erronée du passage a sans doute été induite à tort par le terme également erroné de « damnation » figurant au v. 29 dans la Version Autorisée anglaise [au lieu de « jugement »], — emploi qui est réfuté clairement par les versets 30-32, lesquels prouvent que le *jugement* en question est la discipline que le Seigneur exerce par le moyen de la maladie ou de la mort sur les saints négligents ou fautifs, en contraste positif avec la condamnation qui est exercée sur le monde.

Quant au passage de notre chapitre, nous avons déjà vu que l'argument tire toute sa force de la certitude que ceux auxquels est adressé l'appel *étaient* dans la foi, et pas du tout qu'ils en étaient incertains. Le fait qu'ils étaient dans la foi par la prédication de Paul aurait dû être une preuve irréfutable que Christ parlait à travers lui ; si Christ n'était pas en eux, ils étaient des réprouvés ; or était-ce à de pareilles personnes qu'il revenait de mettre en doute son apostolat ? — L'Écriture n'appelle jamais l'âme à douter, mais toujours à croire. Certes le jugement de soi est toujours un devoir du chrétien ; et, vu ce que nous sommes, nos privilèges ne font qu'accentuer l'importance, en tant que représentant Christ, d'avoir à faire à nous réellement et intimement devant Dieu, et de rappeler régulièrement à nos âmes la mort du Seigneur et son importance infinie et solennelle manifestée dans la Cène.

La parenthèse relie le ministère de l'apôtre, Christ parlant en lui (13:3a), avec tout ce qu'il a établi auparavant comme vrai principe du ministère ; il l'a déjà fait tout au long de l'épître, y compris dans le chapitre précédent. Christ ne s'était certainement pas montré faible à leur égard, mais puissant au milieu d'eux (13:3). Qu'ils se rappellent seulement du passé, et qu'ils pèsent ce que Sa grâce et Sa vérité avaient fait pour eux. Et s'ils trouvaient à redire à l'apôtre en le taxant d'être indifférent à la puissance charnelle et à la sagesse du monde, et même de les mépriser et de les détester, ils n'avaient qu'à repenser au Sauveur « crucifié en infirmité, et néanmoins vivant par la puissance de Dieu » (13:4a). Il leur fallait juger qui était en accord avec Christ, Sa croix et Sa résurrection : eux avec leurs pensées naturelles, ou bien l'apôtre avec son ministère si méprisable aux yeux de certains ? « Car aussi nous, nous sommes faibles en lui, mais nous vivons avec lui, par la puissance de Dieu

envers vous » (13:4b). Où était la dépendance dans la foi au Crucifié ? Où était la vraie puissance, celle qui convenait au témoin de la résurrection et de la gloire d'en haut ? Où étaient le dévouement désintéressé et la grâce pratique répondant à Celui qui a aimé l'assemblée et s'est livré pour elle ?

Ceux qui, à Corinthe, faisaient des réclamations indignes contre son apostolat, l'apôtre les renvoie à la bénédiction de leurs âmes, et renverse ainsi leur argumentation. Au début de cette épître, il avait également fait face à ce qu'on lui imputait, de la légèreté versatile, voire de la fausseté ; pour cela il avait insisté sur la vérité immuable de ce qu'il prêchait au sujet de Christ, et sur la puissance de Dieu en bénédiction par le Saint Esprit qui confirmait cette vérité dans les croyants. Il n'accable pas moins ici ceux qui, dans leur souci de déshonorer sa mission conférée par Christ, réduisaient à néant leur propre droit à Christ. Cherchaient-ils des preuves que Christ parlait en Paul, et qu'il n'était pas faible à leur égard, mais puissant au milieu d'eux ? Qu'ils s'éprouvent eux-mêmes pour voir s'ils étaient dans la foi ! L'apôtre était content de ne pas avoir de meilleure preuve que ses convertis de Corinthe, à moins qu'ils ne fussent des réprouvés, ce qui était loin d'être le terrain sur lequel ils se plaçaient. Il avait de beaucoup préféré ne pas leur donner une preuve de sa puissance apostolique (ce qu'ils réclamaient) par le moyen d'une discipline sévère.

« Mais j'espère que vous connaîtrez que nous, nous ne sommes pas des réprouvés. Mais nous prions Dieu que vous ne fassiez aucun mal, non afin que nous, nous paraissions approuvés, mais afin que vous, vous fassiez ce qui est bon, et que nous, nous soyons comme des réprouvés ; car nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité. Car nous nous réjouissons lorsque nous, nous sommes faibles, et que vous, vous êtes puissants : et nous demandons ceci aussi, votre perfectionnement. C'est pourquoi j'écris ces choses étant absent, afin que, quand je serai présent, je n'use pas de sévérité, selon l'autorité que le Seigneur m'a donnée pour l'édification et non pas pour la destruction » (13:6-10).

Il est impossible de concevoir un traitement plus admirable de l'état d'esprit qui a dû être à la fois affligeant et humiliant pour l'apôtre. Leur ingratitude hautaine et leur vue limitée au court terme font seulement jaillir une réponse complète et foudroyante, et pourtant digne, humble et pleine d'amour. Son cœur était occupé de leur bénédiction ultérieure, plus que de son ministère apostolique, qu'il affirmait être davantage dans leur intérêt que dans le sien. Mettre en doute l'apôtre mettait davantage en péril leur foi plutôt que son apostolat ; celui-ci était là pour être exercé, au besoin pour la défense du Seigneur contre le mal parmi eux (13:7), — ce qui avait déjà eu lieu par grâce avec leur conversion. Or il priait pour qu'ils ne provoquent pas une telle mise en péril de leur foi (13:7a) ; il ne priait pas pour qu'apparaisse la justesse de ce qu'il revendiquait (13:7b), mais pour qu'ils fassent ce qui convenait à des saints (13:7c), même si lui-même manquait de preuves en sa faveur et s'il continuait à être dénigré (13:7d). Il n'y aurait alors aucune occasion de manifestation de puissance, tandis qu'une marche honorable de leur part témoignerait pour la vérité ; et quant à l'apôtre, il pouvait dire : « Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité. Car nous nous réjouissons lorsque nous, nous sommes faibles, et que vous, vous êtes puissants » (13:8-9a). Et il priait aussi au sujet de leur perfectionnement (13:9b).

Il était réservé à l'anti-église de revendiquer l'autorité irrévocable en même temps que l'immunité de l'erreur. Quand il y a des divergences entre les fidèles, c'est de la folie de revendiquer un caractère qui s'attache seulement au fait qu'ils soient d'accord dans la puissance de l'Esprit. L'apôtre rejette ce que les pontifes romains s'arrogent, à savoir qu'une décision lie même si elle est prise à tort. L'effet inévitable, tôt ou tard, sera la destruction, non pas l'édification. Ce n'est pas Christ, mais une prétention humaine, pour ne pas dire de la présomption.

Que ce soit une prétention d'individu ou d'assemblée, ou si, selon une théorie notoire, c'est le chef associé à ce qui représente l'église dans son ensemble, une telle revendication [d'infaillibilité] est une fiction destructrice de la gloire du Seigneur. La promesse (Matt. 18:18) est strictement soumise à condition, elle n'est pas absolue ; et il n'y a jamais eu d'échec apparent sauf lorsque la condition était brisée, et alors c'est en toute fidélité que le Seigneur n'a pas donné Sa sanction. Pour

être inconditionnellement vraie, il faudrait l'infaillibilité, laquelle n'appartient même pas à un apôtre, mais à Dieu seul. Les débonnaires, Dieu les guidera dans le jugement ; Il enseignera Sa voie aux débonnaires (Ps. 25:9) ; et Il le fait maintenant dans l'assemblée par Sa présence et Sa direction qu'Il garantit, bien que rien ne semble plus difficile à concevoir lorsque plusieurs volontés de nombreuses personnes veulent naturellement agir de manière divergente. Mais Il est là au milieu pour faire prévaloir Sa puissance en grâce, quand on compte vraiment sur elle, avec la soumission par l'Esprit à la Parole écrite qui jette sa lumière divine sur les faits et les personnes, — de sorte que tous, sans force et sans fraude, peuvent agir en unité dans la crainte de Dieu, ou bien que ceux qui ne sont pas d'accord soient manifestés avec leur propre volonté, quel que soit leur nombre.

Mais prendre pour acquis qu'un décret est irrévocable parce qu'il est l'opinion d'une majorité ou même de toute une assemblée, en face des faits qui renversent sa vérité ou sa justice, ce n'est pas seulement illogique, mais c'est du fanatisme et c'est combattre méchamment contre Dieu. Dans un tel cas, déjà humiliant, et encore bien plus humiliant quand il s'agit d'une assemblée qui doit se juger comme ayant agi à la hâte ou à tort, tout en prétendant avoir la pensée du Seigneur, alors qu'il n'y a eu que l'influence illusionniste de conducteurs ayant des préjugés, ou bien la faiblesse de la masse qui préfère un calme général en se laissant porter à tout prix par le courant, ou ces deux causes à la fois, et d'autres encore, — la seule voie, absolument la seule qui soit agréable au Seigneur est que l'erreur, une fois connue, soit confessée telle qu'elle a été commise et qu'il y soit renoncé aussi publiquement ; cela est dû au Seigneur et à l'église, à la fois aux individus et à l'ensemble du groupe, dans la mesure où ceux-ci ont été plus immédiatement concernés. Sauver les apparences, par déférence pour des hommes, aussi respectés soient-ils, s'ils sont dans l'erreur et s'ils égarent, — camoufler un déni de justice évident par des expressions ronflantes, ou supposer vaguement vraie une question de vérité et de droit, — voilà tout des choses indignes de Christ et de Ses serviteurs. L'apôtre en était loin, lui qui dès le début de cette épître, niait vouloir dominer sur la foi des saints (1:24), et qui à la fin, même quand il est gravement rabaissé, prouve son désir sincère d'éviter autant que possible d'avoir à agir de manière radicale à l'égard de ceux qui avaient provoqué un cas grave, et son désir d'utiliser l'autorité reçue du Seigneur pour édifier et non pas pour détruire.

« Au reste, frères, réjouissez-vous ; perfectionnez-vous ; soyez consolés ; ayez un même sentiment ; vivez en paix : et le Dieu d'amour et de paix sera avec vous. Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. Tous les saints vous saluent. Que la grâce du seigneur Jésus Christ, et l'amour de Dieu, et la communion du Saint Esprit, soient avec vous tous ! » (13:11-13).

Puissent nos âmes être corrigées et fortifiées et rafraîchies par une conclusion aussi bienveillante ! Elle sied bien à l'épître de la grâce qui restaure. Le travail consistant à ramener les saints de Corinthe à des pensées convenables dans le Seigneur quant à eux-mêmes, quant à Ses serviteurs et quant à l'apôtre en particulier, n'avait fait que commencer. Il restait beaucoup à faire, à la fois pour compléter l'obéissance et pour tirer vengeance de toute désobéissance (10:6). Mais l'apôtre était encouragé par Dieu, et voulait les reconforter de sa part. Il ne se borne pas à leur faire des adieux, mais il leur commande de se réjouir ; il désire qu'il soit pourvu à ce qui manquait, que ce qui était de travers soit redressé ; il désire qu'ils ne soient pas découragés *par* l'occupation d'eux-mêmes, ni *dans* cette occupation, mais qu'ils continuent à être encouragés en regardant au Seigneur sous l'effet de son exhortation ; il ne voulait pas qu'ils cultivent des points de différence biscornus, mais qu'ils veillent à avoir une même pensée ; il les appelle non pas à s'adonner à des questions engendrant des conflits, mais à vivre en paix ; et il les assure que le Dieu d'amour et de paix sera avec eux, l'amour et la paix formant une bénédiction unique par la puissance de Sa présence. Quelle source de consolation pour ceux qui, au fur et à mesure de l'approfondissement du jugement de soi, risquaient d'être abattus ! (13:11).

Il ne les assure pas seulement de cette source divine de bénédiction, mais il les appelle à l'expression l'un à l'autre de l'amour mutuel et saint [le saint baiser], comme il l'envoie de la part de tous les saints de la partie de Macédoine d'où il écrivait (13:12).

La bénédiction finale est appropriée comme dans chacune des autres épîtres ; elle est admirablement adaptée à l'état des saints de Corinthe, et non seulement, bien sûr, elle est adaptée à tous ceux qui passent par une expérience similaire, mais elle est instructive et salutaire pour tous ceux qui croient.

Or c'est justement la raison qui fait sentir l'inintelligence qu'il y a à tourner ces paroles spéciales de bénédiction en une formule standard et invariable pour toutes sortes d'occasions différentes, comme si nous étions réduits à une seule manière de se quitter, ou comme si c'était selon l'Esprit de Dieu de sélectionner ce qui pourrait sembler la manière de se quitter la plus complète et la plus réconfortante. Dieu ne laisse pas le champ libre à la confusion dans les assemblées, et pareillement Il ne donne pas son approbation à ceux qui marchent dans l'orgueil et la passion, dans la propre volonté, les invectives et les disputes, — quoiqu'Il puisse agir en grâce quand on commence à se juger soi-même. Nous avons besoin, non pas seulement de la parole de Dieu, mais de son Esprit pour l'appliquer correctement : sinon nous risquons, sans le vouloir, de pervertir cette parole jusqu'à lui faire causer des dommages, en donnant des encouragements là où il faudrait faire des reproches, et en réprimandant quand la consolation serait davantage de saison.

Mais quelle grâce s'exprime, vu toutes les circonstances, dans ce serviteur inspiré communiquant un tel message d'adieu à tous les saints de Corinthe ! « Que la grâce du Seigneur Jésus Christ, et l'amour de Dieu, et la communion du Saint Esprit, soient avec vous tous ! » (13:13). Aussi pauvres, faibles et indignes que soient les saints, quelle ressource leur manque-t-il quand ceci est réalisé ? Et quelle âme simple parmi les fidèles en douterait en face d'une telle garantie ? ou que désirer de moins ou de différent pour soi et pour ses frères ? La faveur pleine et gratuite de Celui qui pour nous est mort et ressuscité, — l'amour de ce Dieu contre qui nous avons péché sans raison, pour notre ruine totale, mais qui a envoyé le Sauveur pour nous racheter — la communion du Saint Esprit, la puissance et le sceau de cette bénédiction infinie, qui nous donne une part commune et durable avec le Père et le Fils dans tout cela — quelle portion pour nous tous, assurée pour toujours !